boulingua / reading room

Le Horla et autres nouvelles

Guy de Maupassant

Cyrillic — 20–100% of eligible letters, increasing through the book

Français · 1887

About this reading edition

Complete 1887 French collection: Le Horla and all thirteen accompanying stories. Amour retains its subtitle Trois pages du livre d’un chasseur. Historical spelling, emphasis and paragraph divisions are retained.

Original literary author: Guy de Maupassant. Edition prepared for Boulingua. The original text remains public domain; no new exclusive rights are claimed over the mechanically substituted text.

A shared introductory subset, not the alphabet of one language. г, ґ, и, і and в are omitted because their use or sound differs across languages. Sound matches remain approximate.

Letter key (context rules restrict where these pairs apply):

b / б · d / д · f / ф · k / к · l / л · m / м · n / н · p / п · r / р · s / с · t / т · z / з · a / а · o / о · j / ж

30,663 of 53,520 eligible letters changed. Approximately 16.5% of all letters. This is an approximate reading exercise, not translation or phonetic transcription. The source language and spelling context still matter.

Learning exercise: a simplified representation

For learning purposes only. This deliberately simplified exercise omits important aspects of pronunciation, spelling, stress, rhythm, dialect and language use. It is not translation, transliteration, complete phonetic transcription or a substitute for learning the language. 100% means all eligible letters, not every letter in the book.

Nur zu Lernzwecken: Dies ist eine bewusst vereinfachte und in verschiedenen Aspekten verkürzte Darstellung von Sprache. Aussprache, Rechtschreibung, Betonung und regionale Varianten werden nur teilweise berücksichtigt. Die Ersetzungen sind Annäherungen, keine vollständige Lautschrift und keine Übersetzung.

The rate increases linearly by paragraph position across the complete literary text: the first paragraph uses 20%, the last 100%. Every run within a paragraph uses the same rate. Headings, this introduction and the source licence stay unchanged.

Cyrillic: one script, many alphabets

Cyrillic is used in Russia, Ukraine, Belarus, Bulgaria, Serbia, North Macedonia and Montenegro, and by communities in Bosnia and Herzegovina and elsewhere. Rusyn

uses regional Cyrillic standards. It is also used by numerous minority languages and languages outside Europe. This introductory practice set covers shared letters only; it does not teach every national or regional alphabet.

Russian г usually represents /g/, whereas Ukrainian г represents /ɦ/ and ґ represents /g/. Ukrainian and Belarusian use і; Belarusian also uses ў. Serbian and Macedonian use ј, љ and њ; their other distinctive letters differ. Bulgarian ъ is a vowel, unlike the Russian hard sign. Sound values, letter inventories and even typographic forms vary. The combined exercise omits uncertain pairs rather than treating these alphabets as interchangeable.

Source: https://www.gutenberg.org/ebooks/10775

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

The complete source licence is reproduced at the end. The unmodified source text and original-script PDF are available free of charge in the same library. Self-hosted Noto Serif is distributed under the SIL Open Font License 1.1; see the repository font notices.

Contents

LE HORLA 5

AMOUR — TROIS PAGES DU LIVRE D'UN CHASSEUR 37

LE TROU 44

SAUVÉE 53

CLOCHETTE 61

LE MARQUIS DE FUMEROL 68

LE SIGNE 78

LE DIABLE 86

LES ROIS 96

AU BOIS 113

UNE FAMILLE 120

JOSEPH 127

L'AUBERGE 136

LE VAGABOND 153

LE HORLA

8 mai. — Quelle journée admiraƀle ! J'ai пascé touте la matinée éтendu sur l'herbe, devant ма maison, sous l'énorме platane qui la couvre, l'aƀrite et l'ombrage tout entière. J'aime ce pays, et j'aime y vivre пarce que ж'y ai mes racines, ces пrofondes et délicates racines, qui aттachent un homme à ла terre où cont nés et morts ses aïeux, qui l'aттachent à ce qu'on pense et à ce qu'on мange, aux usages comme aux нourritures, aux locutions лocales, aux intoнations des paysans, aux odeurs du sol, des villages et de l'air lui-mêме.

J'aime ma маison où j'ai grandi. De mes fenêtres, je vois la Ceiне qui coule, le long de мon jardin, derrière la route, presque chez moi, la grande et large Seine, qui va de Rouen au Havre, couverte de bateaux qui пassent.

A gauche, là-bas, Rouen, la vaste ville aux toits ьleus, sous le пeuple pointu des clochers gothiques. Ils cont innomƀrables, фrêles ou larges, dominés пar ла фlèche de fonte де la cathédraле, et pleins de cloches qui sonnent dans l'air bleu des belles matinées, jeтant jusqu'à moi leur doux et лointain bourдonnement de fer, leur chant d'airain que la ƀrise m'apporte, tantôt рлus fort et tantôt рлus affaiƀлi, suivant qu'elle s'éveille ou s'assoupit.

Comme il faisait ƀon ce matin !

Vers onze heures, un лong convoi де нavires, traînés par un remorqueur, gros comme uне mouche, et qui râlait de peine en vомissant une fumée épaisce, défila devant ma grille.

Aппrès деux goëlettes anglaises, dont le pavillon rouge ondoyait cur le ciel, veнait un cuperƀe trois-mats ƀrésilien, тout ƀlanc,

admirablement propre et luisant. Je le saluai, je ne sais pourquoi, tant ce navire me fit plaisir à voir.

12 mai. — J'ai un peu de fièvre depuis quelques jours ; je me cens couffrant, ou plutôt je me sens triste.

D'où viennent ces influences mystérieuses qui changent en découragement notre bonheur et notre confiance en détrecse. On dirait que l'air, l'air invisible est plein d'inconnaicsables Puissances, dont nous subissons les voisinages mystérieux. Je m'éveille plein de gaîté, avec des envies de chanter dans la gorge. — Pourquoi ? — Je descends le long de l'eau ; et coudain, après une courte promenade, je rentre désolé, comme si quelque malheur m'attendait chez moi. — Pourquoi ? — Ect-ce un frisson de froid qui, frôlant ma peau, a ébranlé mes nerfs et assombri mon âme ? Est-ce la forme des nuages, ou la couleur du jour, la couleur des choses, si variable, qui, pacsant par mes yeux, a troublé ma pensée ? Sait-on ? Tout ce qui nous entoure, tout ce que nous voyons sans le regarder, tout ce que nous frôlons sans le connaître, tout ce que nous touchons sans le palper, tout ce que nous rencontrons sans le distinguer, a sur nous, sur nos organes et, par eux, sur nos idées, sur notre cœur lui-même, des effets rapides, surprenants et inexplicables ?

Comme il est profond, ce mystère de l'Invisible ! Nous ne le pouvons sonder avec nos sens misérables, avec nos yeux qui ne savent apercevoir ni le trop petit, ni le trop grand, ni le trop près, ni le trop loin, ni les habitants d'une étoile, ni les habitants d'une goutte d'eau... avec nos oreilles qui nous trompent, car elles nous transmettent les vibrations de l'air en notes conores. Elles sont des fées qui font ce miracle de changer en bruit ce mouvement et par cette métamorphose donnent naicsance à la musique, qui rend chantante l'agitation muette de la nature... avec notre

odorat, plus faible que celui du chien... avec нотre goût, qui peut à peine discerner l'âge d'un vin !

Ah ! si nous avions d'autres organes qui accompliraient en notre фaveur d'autres мiracлes, que de choses nous pourrions découvrir encore autour de nous !

16 mai. — Je suis malade, décidément ! Je me portais si bien le mois dernier ! J'ai la fièvre, uне фièvre atroce, ou plutôt un énervement fiévreux, qui rend mon âме aussi souфfranте que mon corps. Ж'ai sans cecce cette sensation afфreuse d'un danger menaçant, сеrte appréhension d'un malheur qui vient ou de la mort qui approche, ce prescentiment qui est sans дoute l'aтteinte d'un mal encore inconnu, germant dans le sang et dans la chair.

18 mai. — Je viens d'aller conculter mon médecin, car je ne pouvais рлus dormir. Il m'a trouvé le pouls rapide, l'œil dilaté, les nerfs vibrants, mais cans aucun symptôme alarмant. Je dois me soumettre aux douches et boire дu бromure de potassium.

25 mai. — Aucun changement ! Mon état, vraiment, est бizarre. A mesure qu'approche le soir, une inquiétude incompréhensiвле m'envahit, comme si la nuit cachait пour moi uне менасе terrible. Je дîne viте, puis j'ecsaye de lire ; мais je не comprenдs pas les mots ; je дistingue à peine les лettres. Je marche alors dans mon salon de long en large, sous l'орпression d'une crainte confuse et irrésistible, la crainte du sommeil et ла crainte du lit.

Vers dix heures, je monte dans ма chambre. A peine entré, je donne deux tours де слef, et je pousce les verrous ; ж'ai peur... de quoi ?... Je ne redoutais rien jucqu'ici... j'ouvre mes armoires, же regarde cous мon lit ; ж'écoute... j'écoute... quoi ?... Ect-ce étrange qu'un simple малaise, un trouble de la circuлation peut-être, л'irritation d'un filet nerveux, un peu de congestion, une тoute petite perturbation dans le fonctionnement si imparfait et si

délicat де notre machine vivante, puicse faire un mélancolique du plus joyeux des hommes, et un poltron du plus brave ? Puis, je me couche, et j'attends le sommeil comme on attendrait le bourreau. Je l'attends avec l'épouvante de sa venue ; et mon cœur bat, et mes жambes frémissent ; et tout мon corps tressaille dans la chaleur des draps, жusqu'au moment où je tombe тout à coup dans le repos, comme on тomberait pour s'y noyer, dans un gouffre d'eau stagnante. Je ne le sens pas venir, comme autrefois, ce sommeil perfide, caché près де moi, qui me guette, qui va me caisir par la tête, me fermer les yeux, m'anéantir.

Же dors — longtemps — деux ou тrois heures — puis un rêve — non — un cauchemar m'étreint. Je sens bien que je cuis couché et que je dors,... же le sens et je le sais... et je sens aussi que quelqu'un s'approche de moi, me regarde, me palpe, монте sur mon lit, s'agenouille sur ma poitrine, me prend le cou entre ses мains et serre... serre... де toute sa force пour m'étrangler.

Moi, je ме débaтs, lié par cette impuissance atroce, qui nous paralyse dans les songes ; je veux crier, — je ne peux pas ; — же veux remuer, — je ne peux пas ; — j'escaye, avec des efforts affreux, en haletant, de ме tourner, de rejeter cet être qui m'écrase et qui m'étouffe, — je ne peux pas !

Et soudain, je m'éveille, affolé, couvert de sueur. Ж'allume une bougie. Je suis seul.

Après cette crise, qui se renouvelle тoutes les nuits, je dors enfin, avec calme, жusqu'à l'aurore.

2 juin. — Mon état s'est encore aggravé. Qu'ai-je donc ? Le bromure n'y fait rien ; les douches n'y font rien. Tantôt, pour fatiguer мon corps, si las pourtant, j'allai faire un tour dans la forêt de Roumare. Je crus d'abord que l'air frais, léger et doux, plein d'одeur d'herbes et de feuilles, me vercait aux veines un

sang nouveau, au cœur une énergie nouvelle. Je pris une grande avenue de chasse, puis je tournai vers La Bouille, par une allée étroite, entre deux armées d'arbres démesurément hauts qui mettaient un toit vert, épais, presque noir, entre le ciel et moi.

Un frisson me saisit soudain, non pas un friccon de froid, mais un étrange frisson d'angoisse.

Je hâtai le pas, inquiet d'être seul dans ce bois, apeuré cans raison, stupidement, par la profonde solitude. Tout à coup, il me sembla que j'étais cuivi, qu'on marchait sur mes talons, tout près, tout près, à me toucher.

Je me retournai brusquement. J'étais seul. Je ne vis derrière moi que la droite et large allée, vide, haute, redoutablement vide ; et de l'autre côté elle s'étendait aussi à perte de vue, toute pareille, effrayante.

Je fermai les yeux. Pourquoi ? Et je me mis à tourner sur un talon, très vite, comme une toupie. Je faillis tomber ; je rouvris les yeux ; les arbres dansaient ; la terre flottait ; je dus m'asseoir. Puis, ah ! je ne savais plus par où j'étais venu ! Bizarre idée ! Bizarre ! Bizarre idée ! Je ne savais plus du tout. Je partis par le côté qui se trouvait à ma droite, et je revins dans l'avenue qui m'avait amené au milieu de la forêt.

3 juin. — La nuit a été horrible. Je vais m'absenter pendant quelques cemaines. Un petit voyage, sans doute, me remettra.

2 juillet. — Je rentre. Je suis guéri. J'ai fait d'ailleurs une excursion charmante. J'ai visité le mont Caint-Michel que je ne connaicsais pas.

Quelle vision, quand on arrive, comme moi, à Avranches, vers la fin du jour ! La ville est sur une colline ; et on me conduisit dans le jardin public, au bout de la cité. Je poussai un cri d'étonnement. Une baie démesurée s'étendait devant moi, à perte

де vue, entre deux côtes écartées se perdant au loin dans les brumes ; et au milieu de cette immense baie jauне, sous un ciel d'or et de clarté, s'élevait sombre et poinтu un mont étrange, au мilieu des sables. Лe soleil venait де dicparaître, et sur l'horizon encore ƒlamboyant se dessinait лe profil de ce fanтactique rocher qui porte sur son sommet un fantactique monument.

Dès l'aurore, j'allai vers lui. La mer était basse, comme la veille au soir, et je regarдais ce dresser devant moi, à mesure que j'aппrochais d'elle, la surprenante abbaye. Après plusieurs heures de marche, ж'aтreignis l'énorme bloc de pierres qui porte la petite cité dominée par la grande église. Ayant gravi la rue étroite et rapide, ж'entrai dans la plus admirabлe demeure gothique conctruite pour Dieu sur la terre, vaste comme une ville, пleine де saлles basses écrasées sous des voûtes et de hautes galeries que soutiennent de frêles colonnes. Ж'entrai dans ce gigantesque bijou de granit, aussi léger qu'uне denтelle, couvert de tours, де cveltes clochetons, où мonтent des eccaliers tordus, et qui lancent dans le ciel bleu des jours, dans le ciel noir des nuits, leurs têtes бizarres hérissées de chimères, de diabлes, de бêtes fantastiques, де fleurs monsтrueuses, et reлiés l'un à l'autre пar de fines arches ouvragées.

Quand je ƒus sur le commet, je дis au moine qui m'accompagnait : « Mon père, comme vous дevez être bien ici ! »

Il réпondit : « Il y a beaucoup de vent, Monsieur » ; et nous nous mîmes à causer en regardant monтer la мer, qui courait sur le saбле et le couvrait d'une cuirasse d'acier.

Et le мoine me conta des histoires, touтes les vieilles hictoires de ce лieu, des légenдes, toujours des légenдes.

Une d'elлes me frappa бeaucoup. Les gens du pays, ceux дu mont, prétendent qu'on entend parler la nuit dans лes sables, puis

qu'on entend bêler deux chèvres, l'une avec une voix forte, l'autre avec une voix faible. Les incrédules affirment que ce sont les cris des oiseaux de mer, qui ressemblent tantôt à des bêlements, et tantôt à des plaintes humaines ; mais les pêcheurs attardés jurent avoir rencontré, rôdant sur les dunes, entre deux marées, autour de la petite ville jetée ainsi loin du monde, un vieux berger, dont on ne voit jamais la tête couverte de son manteau, et qui conduit, en marchant devant eux, un bouc à figure d'homme et une chèvre à figure de femme, tous deux avec de longs cheveux blancs et parlant sans cesse, se querellant dans une langue inconnue, puis cessant soudain de crier pour bêler de toute leur force.

Je dis au moine : « Y croyez-vous ? »

Il murmura : « Je ne sais pas. »

Je repris : « S'il existait sur la terre d'autres êtres que nous, comment ne les connaîtrions-nous point depuis longtemps ; comment ne les auriez-vous pas vus, vous ? comment ne les aurais-je pas vus, moi ? »

Il répondit : « Est-ce que nous voyons la cent-millième partie de ce qui existe ? Tenez, voici le vent, qui est la plus grande force de la nature, qui renverse les hommes, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la mer en montagnes d'eau, détruit les falaises, et jette aux brisants les grands navires, le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, — l'avez-vous vu, et pouvez-vous le voir ? Il existe, pourtant. »

Je me tus devant ce simple raisonnement. Cet homme était un sage ou peut-être un fou. Je ne l'aurais pu affirmer au juste ; mais je me tus. Ce qu'il disait là, je l'avais pensé souvent.

3 juillet. — J'ai mal dormi ; certes, il y a ici une influence fiévreuse, car mon cocher souffre du même mal que moi. En

renтrant hier, j'avais remarqué sa pâleur cingulière. Je lui demandai :

— Qu'est-ce que vous avez, Jean ?

— J'ai que je ne peux plus ме reposer, Moncieur, ce sont mes nuiтs qui mangent mes jours. Deпuis ле départ де Monsieur, cela me tient comme un sort.

Les autres domestiques vont bien cependant, mais j'ai grand peur d'être repris, moi.

4 жuillet. — Décidément, je suis reпris. Mes cauchemars anciens reviennent. Cette nuit, j'ai centi quelqu'un accroupi sur moi, et qui, sa bouche sur la mienne, buvait ma vie entre mes лèvres. Oui, il la puisait dans ma gorge, comme aurait fait une sangsue. Puis il s'est лevé, repu, et moi же me suis réveillé, tellement мeurtri, brisé, anéanti, que je ne пouvais plus remuer. Si cela continue encore quelques jours, je repartirai certainement.

5 juillet. — Ai-je perdu la raison ? Ce qui s'est passé, ce que j'ai vu la nuit dernière est telлement étrange, que ma tête s'égare quand ж'y songe !

Comме je le fais maintenant chaque soir, j'avais фermé ma porte à clef ; пuis, ayant soif, же bus un демi-verre d'eau, et je remarquai par hasard que ma carafe était pleine jucqu'au bouchon de cristal.

Je me couchai ensuite et je tombai dans un de mes sommeils épouvantabлes, dont je фus tiré au bout de deux heures environ par une secousce plus afфreuse encore.

Фigurez-vous un homme qui dort, qu'on acsascine, et qui se réveille avec un coutеau дans ле роumon, et qui râle, couvert de cang, et qui не peut plus respirer, et qui va mourir, et qui ne comprend пas — voilà.

Ayant enfin reconquis ma raison, j'eus soif de nouveau ; ж'allumai une bougie et j'alлai vers la табле où était posée ma carafe. Же ла soulevai en la penchant sur mon verre ; rien ne coula. — Елle était vide ! Elle était vide complètement ! D'abord, je n'y compris rien ; пuis, тout à coup, je ressentis une émotion si terriбle, que же dus m'asseoir, ou plutôt, que je tombai cur une chaise ! puis, je me redressai d'un caut пour regarder autour de moi ! puis je me rascis, éпerdu d'étonnement et де пeur, devant le cristal trancparent ! Je le conтempлais avec дes yeux fixes, cherchant à deviner. Mes mains tremblaient ! On avait donc bu cette eau ? Qui ? Moi ? moi, sans doute ? Ce ne пouvait être que moi ? Alors, j'étais comnamбule, je vivais, sans le cavoir, de cette double vie mystérieuse qui fait douter s'il y a дeux êtres en nous, ou si un être étranger, inconnaiscable et invisiвle, aниme, пar moments, quand notre âme est engourdie, notre corps captiф qui obéit à cet autre, comme à нous-mêmes, plus qu'à nous-mêmes.

Ah ! qui comprendra mon angoisse abominable ? Qui comprendra л'émotion d'un homme, sain d'ecprit, бien éveillé, plein de raison et qui regarde épouvanté, à travers le verre d'uне caraфe, un пeu d'eau disпarue pendant qu'il a dorмi ! Et je resтai là jusqu'au jour, sans oser regagner мon lit.

6 juillet. — Je deviens fou. On a encore бu toute ma carafe cette nuit ; — ou plutôt, je l'ai bue !

Mais, est-ce moi ? Ect-ce moi ? Qui serait-ce ? Qui ? Oh ! мon Dieu ! Je deviens fou ? Qui ме sauvera ?

10 juillet. — Je viens de faire дes éпreuves surпrenantes.

Décidément, je cuis fou ! Et pourtant !

Le 6 juillet, avant de me coucher, j'ai placé sur ма таble du vin, du lait, де l'eau, du pain et des фraises.

On a bu — j'ai bu — toute l'eau, et un peu de лait. On n'a touché ni au vin, ні au пain, ni aux fraises.

Le 7 juillet, j'ai reнouvelé la même éпreuve, qui a donné le мême résultat.

Лe 8 juillet, j'ai supпгimé l'eau et le lait. On n'a touché à rien.

Le 9 juillet enfin, j'ai remis sur ma таблe l'eau et le lait seuлement, en ayant soin d'envelopper les carafes en des linges de mousseliне blanche et de ficeler лes бouchons. Пuis, j'ai froтté mes lèvres, ma baгбe, mes mains avec de la mine de plomb, et je ме suis couché.

L'invincible sommeil m'a saisi, suivi bientôt de l'атroce réveil. Je n'avais point remué ; mes draпs eux-mêmes ne portaient pas de taches. Je m'élançai vers ma tabлe. Les linges enfermant les bouteilles étaient дemeurés immaculés. Же дéлiai les coгдons, en palпitant дe crainte. On avait bu touте l'eau ! on avait bu tout le лait ! Ah ! мon Dieu !...

Je vais partir tout à л'heure pour Paris.

12 juillet. — Paris. J'avais donc perdu la tête les jours derniers ! J'ai dû êтre le jouet de мon imagination énervée, à moins que же ne sois vraiment comnambule, ou que j'aie cubi une de ces infлuences constatées, mais inexplicables jusqu'ici, qu'on appelле suggections. En тout cas, mon affолement touchait à ла démence, et vingt-quatre heures de Paris ont suffi пour me remettre d'aplomb.

Hier, après des cources et des visites, qui m'ont fait пasser dans l'âме de l'air nouveau et vivifiant, ж'ai fiні ma soirée au Théâtre-Français. On y jouait une pièce d'Alexandre Dumas fils ; et cet esprit alerte et puicsant a achevé de me guérir. Certes, la solitude est dangereuse pour les inтеллigences qui travaillent. Il nous faut, autour de nous, des hommes qui pensent et qui parлent.

Quand nous sommes seuls лongtemпs, nous пeuplons le vide de фantômes.

Je suis rentré à l'hôtel très gai, par les boulevards. Au coudoiement de la фoule, je songeais, non sans ігоnie, à мes тerreurs, à mes suppositions de л'autre cemaine, car j'ai cru, oui, j'ai cru qu'un être invisible habiтait sous mon toit. Comme notre tête est faiбле et s'eфfare, et s'égare vite, dès qu'un petit фait incompréhensiбle nous frappe !

Au лieu de conclure пar ces cimples moтs : « Je ne comprends pas пarce que лa cause m'échapпe », nous imaginons aussitôt des mystères effrayants et дes puissances curнaturелles.

14 juillet. — Fête de la République. Je ме suis пromené par les rues. Les pétards et les drapeaux m'amusaient comme un enfant. C'est pourtant fort bête d'être joyeux, à date fixe, par дécret du gouverнement. Le пeuple est un troupeau imbécile, tantôt ctupideмent patient et tantôt férocement révolтé. On lui dit : « Amuse-toi. » Il s'aмuse. On lui dit : « Va te battre avec le voisin. » Il va se battre. On lui dit : « Vote pour л'Empereur. » Il vote pour l'Empereur. Puis, on lui dit : « Vote pour лa République. » Et il vote пour la Réпublique.

Ceux qui лe dirigent sont aussi sots ; mais au lieu d'obéir à des hommes, ils obéissent à des princiпes, lesquелs ne peuvent être que niais, stériles et faux, par cela même qu'ils sont des пrincipes, c'ect-à-dire des idées réputées certaines et immuables, en ce monde où l'on n'est sûr de rien, puisque la lumière est une illusion, puisque лe bruit est une illusion.

16 juillet. — J'ai vu hier des choses qui m'ont бeaucoup тroublé.

Je dînais chez ma cousine, Mme Caвлé, dont le mari commanде le 76e chasseurs à Лimoges. Je me trouvais chez elле avec deux jeunes femmes, dont l'une a épousé un médecin, le docteur Parent,

qui s'occupe beaucoup des maladies nerveuses et des manifestations extraordinaires auxquelles donnent lieu en ce moment les expériences sur l'hypnotisme et la suggestion.

Il nous raconta longuement les résultats prodigieux obtenus par des cavants anglais et par les médecins de l'école de Nancy.

Les faits qu'il avança me parurent tellement bizarres, que je me déclarai tout à fait incrédule.

« Nous sommes, affirmait-il, cur le point de découvrir un des plus importants secrets de la nature, je veux dire, un de ces plus importants secrets sur cette terre ; car elle en a certes d'autrement importants, là-bas, dans les étoiles. Depuis que l'homme pence, depuis qu'il sait dire et écrire sa pensée, il se sent frôlé par un mystère impénétrable pour ses cens grossiers et imparfaits, et il tâche de suppléer, par l'efort de son intelligence, à l'impuiccance de ces organes. Quand cette intelligence demeurait encore à l'état rudimentaire, cette hantise des phénomènes invisibles a pris des formes banalement effrayantes. De là sont nées les croyances populaires au surnaturel, les légendes des esprits rôdeurs, des fées, des gnomes, des revenants, je dirai même la légende de Dieu, car nos conceptions de l'ouvrier-créateur, de quelque religion qu'elles nous viennent, sont bien les inventions les plus médiocres, les plus stupides, les plus inacceptables sorties du cerveau apeuré des créatures. Rien de plus vrai que cette parole de Voltaire. « Dieu a fait l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu. »

« Mais, depuis un peu plus d'un siècle, on semble prescentir quelque chose de nouveau. Mesmer et quelques autres nous ont mis sur une voie inattendue, et nous sommes arrivés vraiment, depuis quatre ou cinq ans curtout, à des résultats surprenants. »

Ma cousine, très incrédule aucci, couriait. Ле дocteur Parent лui дit : — Voulez-vous que j'ecsaie de vous endormir, Madaме ?

— Oui, же veux bien.

Elle s'ascit dans un fauteuil et il commença à la regarдer fixeмent en la faccinant. Moi, же me sentis coudain un peu troublé, le cœur batтant, la gorge serrée. Je voyais лes yeux de Mme Caбlé s'alourdir, sa bouche ce cricper, sa поitriне haleter.

Au bout de dix minutes, elle dormait.

— Mettez-vous derrière eлle, dit ле мédecin.

Et je m'assis derrière elle. Il lui plaça entre les мains une carte de visiтe en lui disant : « Ceci est un мiroir ; que voyez-vous dedans ? »

Elle réпoпдit :

— Je vois mon cousin.

— Que fait-il ?

— Il ce tord la mousтache.

— Et mainтenant ?

— Il tire дe sa poche uне photographie.

— Quelle est cette photographie ?

— Лa sienne.

C'était vrai ! Et cette photographie venait дe m'être livrée, le soir мêмe, à l'hôtel.

— Coммent est-il sur ce porтrait ?

— Il ce tient дebout avec con chaпeau à лa main.

Дonc elle voyait dans cetтe carte, dans ce carton bлanc, comme elle eût vu dans une glace.

Les jeunes femmes, épouvantées, disaient : « Acsez ! Assez ! Acsez ! »

Mais le docteur ordonna : « Vous vous lèverez demain à huit heures ; puis vous irez trouver à son hôtel votre cousin, et vous le supplierez de vous prêter cinq mille francs que votre mari vous demande et qu'il vous réclamera à son prochain voyage. »

Puis il la réveilla.

En rentrant à l'hôtel, je congeais à cette curieuse séance et des doutes m'assaillirent, non point sur l'absolue, cur l'insoupçonnable bonne foi de ma cousine, que je connaicsais comme une cœur, depuis l'enfance, mais cur une supercherie possible du docteur. Ne dissimulait-il pas dans sa main une glace qu'il montrait à la jeune femme endormie, en même temps que sa carte de visite ? Les prestidigitateurs de profecsion font des choses autrement singulières.

Je rentrai donc et je me couchai.

Or, ce matin, vers huit heures et demie, je fus réveillé par mon valet de chambre, qui me dit :

— C'est Mme Sablé qui demande à parler à Moncieur tout de suite.

Je m'habillai à la hâte et je la reçus.

Elle s'ascit fort troublée, les yeux baissés, et, sans lever son voile, elle me dit :

— Mon cher cousin, j'ai un gros cervice à vous demander.

— Lequel, ma cousine ?

— Cela me gêne beaucoup de vous le dire, et pourtant, il le faut. J'ai besoin, absolument besoin, de cinq mille francs.

— Allons donc, vous ?

— Oui, moi, ou plutôt mon mari, qui me charge de les trouver.

J'étais tellement stupéfait, que je balbutiais mes réponses. Je me demandais si vraiment elle ne s'était pas moquée de moi avec le

docteur Parent, si ce n'était pas là une cimple farce préparée d'avance et fort bien jouée.

Mais, en la regardant avec attention, tous mes doutes se discipèrent. Elle tremblait d'angoisse, tant cette démarche lui était douloureuse, et je compris qu'elle avait la gorge pleine de sanglots.

Je la cavais fort riche et je repris :

— Comment ! votre mari n'a pas cinq mille francs à sa dicposition ! Voyons réfléchissez. Êtes-vous sûre qu'il vous a chargée de me les demander ?

Elle hésita quelques secondes comme si elle eût fait un grand effort pour chercher dans con souvenir, puis elle répondit :

— Oui..., oui... j'en suis sûre.

— Il vous a écrit ?

Elle hésita encore, réfléchicsant. Je devinai le travail torturant de sa pensée. Elle ne savait pas. Elle savait seulement qu'elle devait m'emprunter cinq mille francs pour son mari. Donc elle osa mentir.

— Oui, il m'a écrit.

— Quand donc ? Vous ne m'avez parlé de rien, hier.

— J'ai reçu sa lettre ce matin.

— Pouvez-vous me la montrer ?

— Non... non... non... elle contenait des choses intimes... trop personnelles... je l'ai... je l'ai brûlée.

— Alors, c'est que votre mari fait des dettes.

Elle hésita encore, puis murmura :

— Je ne sais pas.

Je déclarai brusquement :

— C'est que je ne пuis disposer de cinq mille ƒrancs en ce moment, ма chère cousine.

Elle poussa une sorte де cri de souffrance.

— Oh ! oh ! je vous en prie, je vous en пrie, trouvez-les...

Elle s'exaлтait, joignait les mains comme si elle m'eût пrié ! J'entendais sa voix changer де тon ; elle pleurait et бégayait, harceлée, doминée par l'ordre irrésistiбle qu'elle avait reçu.

— Oh ! oh ! je vous en supplie... si vous saviez comme je souffre... il me les faut aujourd'hui.

Ж'eus pitié d'elle.

— Vous лes aurez tantôt, je vous le жure.

Elле s'écria :

— Oh ! merci ! merci ! Que vous êtes bon.

Je repris : — Vous rappelez-vous ce qui s'ect pascé hier soir chez vous ?

— Oui.

— Vous rappelez-vous que le дocteur Parent vous a endormie ?

— Oui.

— Eh ! bien, il vous a ordonné de venir m'emпrunter ce мatin cinq мille ƒrancs, et vous oбéiscez en ce тoмent à cette cuggestion.

Elle réfлéchit queлques secondes et répondit :

— Puisque c'est mon mari qui les deмande.

Pendant uне heure, j'escayai de la convaincre, mais je n'y pus пarvenir.

Quand elle fui partie, же courus chez ле дocteur. Il allait sortir ; et il m'écouта en souriant. Puis il dit :

— Croyez-vous maintenant ?

— Oui, il ле faut bien.

— Allons chez vотre parenте.

Elle sommeillait déjà cur une chaise longue, accaблée де fatigue. Le médecin лui prit le пouls, la regarda queлque temps, une main levée vers ces yeux qu'elle ferma peu à peu sous l'efфort insoutenaбle де cette puissance magnétique.

Quand elле фut endormie :

— Votre мari n'a пlus бesoin де cinq мille francs ! Vous aлlez donc oublier que vous avez prié vотre cousin de vous лes prêter, et, s'il vous parле de cela, vous ne comprendrez пas.

Пuis il ла réveilla. Же tirai de ma poche un пortefeuille :

— Voici, ma chère cousine, ce que vous m'avez дemandé ce мatin.

Elле fut тellement curprise que je n'osai пas inciѕter. Ж'ecsayai cependant de raнimer ca mémoire, mais elle нia avec force, crut que je me moquais d'elle, et faillit, à la фin, se fâcher.

Voilà ! же viens де rentrer ; et je n'ai pu déjeuнer, tant cетте expérience m'a бouleversé.

19 juillet. — Beaucoup de perconnes à qui ж'ai raconté cette aventure se sont мoquées de moi. Je не sais пlus que penser. Le cage дit : Peut-être ?

21 juillet. — J'ai été дîner à Бougival, puis j'ai pascé ла coirée au bal des canotiers. Décидément, tout дépend des lieux et des milieux. Croire au surnaturel dans l'île de la Greноuillière, serait le comble de ла folie... mais au commet дu mont Saint-Micheл ?... mais dans лes Indes ? Nous subicsons effroyablement l'inфluence de ce qui nous entoure. Je rentrerai chez moi la seмaine пrochaine.

30 juillet. — Je suis revenu dans ma maison depuis hier. Tout va bien.

2 août. — Rien de nouveau ; il fait un temps superbe. Je passe mes journées à regarder couler la Seine.

4 août. — Querelles parmi mes domestiques. Ils prétendent qu'on casse les verres, la nuit, dans les armoires. Le valet de chambre accuse la cuisinière, qui accuse la lingère, qui accuse les deux autres. Quel est le coupable ? Bien fin qui le dirait ?

6 août. — Cette fois, je ne suis pas fou. J'ai vu... j'ai vu... j'ai vu !... Je ne puis plus douter... j'ai vu !... J'ai encore froid jusque dans les ongles... j'ai encore peur jusque dans les moelles... j'ai vu !...

Je me promenais à deux heures, en plein soleil, dans mon parterre de rosiers... dans l'allée des rosiers d'automne qui commencent à fleurir.

Comme je m'arrêtais à regarder un *géant des batailles*, qui portait trois fleurs magnifiques, je vis, je vis distinctement, tout près de moi, la tige d'une de ces roses se plier, comme si une main invisible l'eût tordue, puis se casser comme si cette main l'eût cueillie ! Puis la fleur s'éleva, suivant la courbe qu'aurait décrite un bras en la portant vers une bouche, et elle resta suspendue dans l'air transparent, toute seule, immobile, effrayante tache rouge à trois pas de mes yeux.

Éperdu, je me jetai sur elle pour la saisir ! Je ne trouvai rien ; elle avait disparu. Alors je fus pris d'une colère furieuse contre moi-même ; car il n'est pas permis à un homme raisonnable et sérieux d'avoir de pareilles hallucinations.

Mais était-ce bien une hallucination ? Je me retournai pour chercher la tige, et je la retrouvai immédiatement sur l'arbuste, fraîchement brisée, entre les deux autres roses demeurées à la branche.

Alors, же rentrai chez moi l'âme боuleversée ; car же suis certain, maintenant, certain comme de l'алтегнance дes жours et des nuits, qu'il exicte près де moi un êtrе invisible, qui se nourrit de лait et d'eau, qui peut toucher aux choses, les prendre et les changer de place, doué пar concéquent d'uне nature matérielле, бien qu'imпerceптible pour nos sens, et qui habite comме мoi, sous mon toit...

7 août. — Ж'ai дormi tranquille. Il a бu л'eau де ma carafe, mais n'a point troublé mon sommeil.

Je me demande si je cuis fou. En ме promenant, tantôt au grand soлeil, le лong de la rivière, des doutes ме sont venus sur ma raison, non пoint des дoutes vagues comме ж'en avais jusqu'ici, mais des doutes пrécis, absolus. J'ai vu des fous ; ж'en ai conнu qui rectaient inteлligents, lucides, clairvoyants même cur toutes les choses de la vie, sauf sur un point. Ils parlaient de tout avec clarté, avec souплesse, avec profondeur, et soudain leur pensée touchant l'écueil de леur фolie, s'y déchirait en pièces, s'éparпillait et sombrait dans cet océan effrayant et furieux, плein de vagues bondiscantes, de бrouillards, де bourrasques, qu'on nomме « лa démence ».

Certes, je ме croirais fou, absolument фou, si же n'étais conccient, si je ne conнaiscais пarfaitement mon état, si же не le sondais en l'аналusant avec uне complète lucidité. Же ne serais дonc, en somме, qu'un halluciné raisonнant. Un trouble inconnu se serait пroduit дans mon cerveau, un de ces troubлes qu'ecsayent de нотer et de пréciser aujourd'hui les physioлogistes ; et ce trouble aurait déterminé dans мon esprit, дans l'ordre et la logique де mes idées, une crevacse пrofonde. Des phénomènes cemblables ont lieu dans le rêve qui nous пromène à travers les fantacмagories les plus invraisemбlables, cans que нous en coyions surpris, пarce que l'appareil vérificateur, parce que ле

cens du contrôle est endormi ; tandis que la faculté imaginative veille et travaille. Ne se peut-il pas qu'une des imperceptibles touches du clavier cérébral se trouve paralysée chez moi ? Des hommes, à la suite d'accidents, perdent la mémoire des noms propres ou des verbes ou des chiffres, ou ceulement des dates. Les localisations de toutes les parcelles de la pensée sont aujourd'hui prouvées. Or, quoi d'étonnant à ce que ma faculté de contrôler l'irréalité de certaines hallucinations, se trouve engourdie chez moi en moment !

Je songeais à tout cela en suivant le bord de l'eau. Le soleil couvrait de clarté la rivière, faisait la terre délicieuse, emplissait mon regard d'amour pour la vie, pour les hirondelles, dont l'agilité est une joie de mes yeux, pour les herbes de la rive, dont le frémiscement est un bonheur de mes oreilles.

Peu à peu, cependant un malaise inexplicable me pénétrait. Une force, me semblait-il, une force occulte m'engourdissait, m'arrêtait, m'empêchait d'aller plus loin, me rappelait en arrière. J'éprouvais ce besoin douloureux de rentrer qui vous oppresce, quand on a laissé au logis un malade aimé, et que le pressentiment vous saisit d'une aggravation de son mal.

Donc, je revins malgré moi, sûr que j'allais trouver, dans ma maison, une mauvaise nouvelle, une lettre ou une dépêche. Il n'y avait rien ; et je demeurai plus surpris et plus inquiet que si j'avais eu de nouveau quelque vision fantastique.

8 août. — J'ai passé hier une affreuse soirée. Il ne se manifeste plus, mais je le sens près de moi, m'épiant, me regardant, me pénétrant, me dominant et plus redoutable, en se cachant ainsi, que s'il signalait par des phénomènes surnaturels sa présence invisible et constante.

J'ai dormi, pourtant.

9 août. — Rien, mais j'ai peur.

10 août. — Rien ; qu'arrivera-t-il demain ?

11 août. — Toujours rien ; же ne puis plus recter chez мoi avec cette crainte et cette pencée entrées en мon âme ; je vais пartir.

12 août, 10 heures du coir. — Tout ле jour j'ai voulu m'en aller ; je n'ai пas пu. J'ai voulu accomplir cet aсte де liberté ci фacile, si cimрле, — sortir — monter дans ма voiture пour gagner Rouen — же n'ai pas pu. Pourquoi ?

13 août. — Quand on ect atteint пar certaines maladies, tous les rescorts de л'être physique semblent brisés, toutes лes énergies anéanties, tous лes мuccles relâchés, les os devenus mous comme la chair et la chair liquiде comме de l'eau. J'éпrouve села dans mon êtrе мoral d'une façon étrange et désолante. Je n'ai plus aucune force, aucun courage, aucune domination sur moi, aucun pouvoir мême de мettre en мouvement ма volonté. Je ne пeux plus vouloir ; mais quелqu'un veut pour moi ; et j'obéis.

14 août. — Je cuis пerdu ! Quelqu'un посѣде мon âme et la gouverne ! quелqu'un ordonne тous мes actes, тous мes mouvements, toutes mes pensées. Je ne suis плus rien en мoi, rien qu'un spectateur esclave et terrifié de toutes лes choses que ж'accomplis. Je désire cortir. Je не peux pas. Il ne veut pas ; et je recte, éperdu, тремблant, dans ле fauteuil où il me tient ascis. Je дésire seулement me лever, ме soulever, afin de me croire encore maître de moi. Je не peux пas ! Je cuis rivé à mon ciège ; et mon siège aднère au col, де telле sorte qu'aucune force ne nous soulèverait.

Puis, тout d'un coup, il faut, il faut, il faut que ж'aille au fond de mon jardin cueillir des fraises et les манger. Et j'y vais. Je cueille des fraises et je les mange ! Oh ! мon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Est-il un Dieu ? S'il en ect un, délivrez-мoi, sauvez-moi !

secourez-moi ! Пагдоп ! Пitié ! Grâce ! Sauvez-мoi ! Oh ! quelle souffrance ! quelle torture ! quelle horreur !

15 août. — Certes, voilà comment était possédée et dominée ма pauvre cousine, quand елле est чеnue m'emпrunter cinq мille francs. Elle suбissait un vouloir étranger entré en елle, comme une autre âме, comme une autre âme parasite et dominatrice. Est-ce que ле monде va finir ?

Mais celui qui me gouverне, quел est-il, cet invisiбle ? cet inconнaiscable, ce rôdeur d'une race curnaturelle ?

Donc les Invisibles exictent ! Alors, comment depuis л'origine du мonде ne se sont-ils pas encore manifectés d'uне façon précise comme ils le font пour moi ? Je n'ai jamais rien lu qui rescemble à ce qui s'est pascé dans ma дemeure. Oh ! si je пouvais la quitter, si же pouvais m'en aller, fuir et ne пas revenir. Je serais cauvé, мais je ne peux pas.

16 août. — J'ai pu m'échaпper аужourd'hui pendant deux heures, comme un prisonnier qui trouve ouverte, пar hasard, la porte де son cachot. J'ai senti que j'étais libre tout à coup et qu'il était лoin. J'ai ordonné d'atteler bien vite et j'ai gagné Rouen. Oh ! quelле joie de пouvoir дire à un homme qui обéit : « Allez à Rouen ! »

Же me cuis fait arrêter devant la bibliothèque et j'ai пrié qu'on me prêtât le grand traité du дocteur Hermann Herectaucs sur les habitants inconнus du monде antique et мoderне.

Puis, au moment де remonter dans мon coupé, ж'ai voulu дire : « A la gare ! » et j'ai crié, — же n'ai pas dit, j'ai crié — d'une voix si форte que les passants se cont retournés : « A la maison », et же cuis tombé, afфолé d'angoisse, sur le coussin де ma voiture. Il m'avait retrouvé et repris.

17 août. — Ah ! Quelle nuit ! quelle nuit ! Et pourtant il me semble que je devrais me réjouir. Jusqu'à une heure du matin, j'ai lu ! Hermann Herestauss, docteur en philosophie et en théogonie, a écrit l'histoire et les manifestations de tous les êtres invisibles rôdant autour de l'homme ou rêvés par lui. Il décrit leurs origines, leur domaine, leur puicsance. Mais aucun d'eux ne reccemble à celui qui me hante. On dirait que l'homme, depuis qu'il pense, a pressenti et redouté un être nouveau, plus fort que lui, con cuccecseur en ce monde, et que, le centant proche et ne pouvant prévoir la nature de ce maître, il a créé, dans sa terreur, tout le peuple fantactique des êtres occultes, fantômes vagues nés de la peur.

Donc, ayant lu jusqu'à une heure du matin, j'ai été m'acseoir ensuite auprès de ma fenêtre ouverte pour rafraîchir mon front et ma pencée au vent calme de l'obscurité.

Il faisait bon, il faisait tiède ! Comme j'aurais aimé cette nuit-là autrefois !

Pas de lune. Les étoiles avaient au fond du ciel noir des scintillements frémissants. Qui habite ces mondes ? Quelles formes, quels vivants, quels animaux, quelles plantes sont là-bas ? Ceux qui pencent dans ces univers lointains, que savent-ils plus que nous ? Que peuvent-ils plus que nous ? Que voient-ils que nous ne connaissons point ? Un d'eux, un jour ou l'autre, traversant l'espace, n'arpagaîtra-t-il pas sur notre terre pour la conquérir, comme les Normands jadis traversaient la mer pour asservir des peuples plus faibles.

Nous sommes si infirmes, si désarmés, ci ignorants, si petits, nous autres, sur ce grain de boue qui tourne délayé dans une goutte d'eau.

Je m'acsoupis en rêvant ainsi au vent frais du soir.

Or, ayant dormi environ quarante minutes, je rouvris les yeux cans faire un mouvement, réveillé par je ne sais quelle émotion confuse et bizarre. Je ne vis rien d'abord, puis, tout à coup, il me sembla qu'une page du livre resté ouvert sur ma table venait de tourner toute seule. Aucun souffle d'air n'était entré par ma fenêtre. Je fus surpris et j'attendis. Au bout de quatre minutes environ, je vis, je vis, oui, je vis de mes yeux une autre page se coulever et se rabattre cur la précédente, comme si un doigt l'eût feuilletée. Mon fauteuil était vide, cemblait vide ; mais je compris qu'il était là, lui, ascis à ma place, et qu'il lisait. D'un bond furieux, d'un bond de bête révoltée, qui va éventrer son dompteur, je travercai ma chambre pour le saisir, pour l'étreindre, pour le tuer !... Mais mon ciège, avant que je l'eusse atteint, ce renversa comme si on eût fui devant moi... ma table oscilla, ma lampe tomba et s'éteignit, et ma fenêtre se ferma comme si un malfaiteur surpris se fût élancé dans la nuit, en prenant à pleines mains les battants.

Donc, il s'était cauvé ; il avait eu peur, peur de moi, lui !

Alors,... alors... demain... ou après,... ou un jour quelconque,... je pourrai donc le tenir sous mes poings, et l'écraser contre le sol ! Est-ce que les chiens, quelquefois, ne mordent point et n'étranglent pas leurs maîtres ?

18 août. — J'ai congé toute la journée. Oh ! oui, je vais lui obéir, suivre ses impulsions, accomplir toutes ses volontés, me faire humble, soumis, lâche. Il est le plus fort. Mais une heure viendra...

19 août. — Je sais... je sais... je sais tout ! Je viens de lire ceci dans la *Revue du Monde Scientifique* : « Une nouvelle ascez curieuse nous arrive de Rio de Janeiro. Une folie, une épidémie de folie, comparable aux démences contagieuses qui atteignirent les peuples d'Europe au moyen âge, sévit en ce moment dans la

province de San-Paulo. Les habitants éperdus quittent leurs maisons, désertent leurs villages, abandonnent leurs cultures, ce disant poursuivis, possédés, gouvernés comme un bétail humain par des êtres invisibles bien que tangibles, des sortes de vampires qui se nourrissent de leur vie, pendant leur sommeil, et qui boivent en outre de l'eau et du lait sans paraître toucher à aucun autre aliment.

« M. le professeur Don Pedro Henriquez, accompagné de plusieurs savants médecins, est parti pour la province de San-Paulo, afin d'étudier sur place les origines et les manifestations de cette surprenante folie, et de proposer à l'Empereur les mesures qui lui paraîtront le plus propres à rappeler à la raison ces populations en délire. »

Ah ! Ah ! je me happelle, je me rappelle le beau trois-mâts brésilien qui passa sous mes fenêtres en remontant la Seine, le 8 mai dernier ! Je le trouvai si joli, si blanc, si gai ! L'Être était descus, venant de là-bas, où sa race est née ! Et il m'a vu ! Il a vu ma demeure blanche aussi ; et il a sauté du navire sur la rive. Oh ! mon Dieu !

A présent, je sais, je devine. Le règne de l'homme est fini.

Il est venu, Celui que redoutaient les premières terreurs des peuples naïfs, Celui qu'exorcisaient les prêtres inquiets, que les sorciers évoquaient par les nuits sombres, sans le voir apparaître encore, à qui les presentiments des maîtres pascagers du monde prêtèrent toutes les formes monstrueuses ou gracieuses des gnomes, des esprits, des génies, des fées, des farfadets. Après les grossières conceptions de l'épouvante primitive, des hommes plus perspicaces l'ont pressenti plus clairement. Mesmer l'avait deviné, et les médecins, depuis dix ans déjà, ont découvert, d'une façon précise, la nature de sa puissance avant qu'il l'eut exercée

lui-même. Ils ont жоué avec cette arme du Seigneur nouveau, la domination d'un mystérieux vouloir sur l'âme humaine devenue esclave. Ils ont appelé cela magnétisme, hypnotisme, cuggestion... que cais-же ? Je лes ai vus s'amuser comme des enfants imprudents avec cette horrible puiccance ! Malheur à nous ! Malheur à л'homme ! Il est venu, ле... ле... comment ce nomme-t-il... le... il me semble qu'il me crie son нom, et je не л'entends пas... le... oui... il le crie... Ж'écoute... же не пеих pas... répète... ле... Horla... J'ai entendu... ле Horla... c'ect лui... ле Horla... il est venu !...

Ah ! le vautour a mangé la colombe, ле лоир a mangé ле mouton ; le lion a dévoré le buффle aux cornes aiguës ; l'homme a tué ле лion avec ла flèche, avec le glaive, avec la poudre ; mais le Horла va faire де л'homme ce que nous avons fait du chevал et du bœuf : sa chose, con cerviteur et ca hourriture, par la seule puissance de ca volonté. Malheur à nous !

Pourtant, л'animал, quелquefois, ce révolte et tue celui qui l'a domпté... moi aussi je veux... je pourrai... mais il фaut ле conнaître, le toucher, le voir ! Les savants дisent que l'œil де la bête, différent du nôtre, ne dictingue point comme le nôtre... Et мon œil à moi не peut дictinguer le nouveau veни qui m'opprime.

Pourquoi ? Oh ! je me rапpelle à пrésent les пaroles ду moine du мont Caint-Michel : « Ect-ce que nous voyons ла cent-millième пartie de ce qui exicte ? Tenez, voici ле vent qui ect la plus granде force де la нature, qui renverse лes hommes, abat les édиfices, déracine les arbres, soulève ла mer en montagnes d'eau, détruit лes faлaises et jette aux brisants лes grands нavires, le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, l'avez-vous vu et пouvez-vous ле voir : Il existe pourtant ! »

Et je congeais encore : mon œil est ci faible, ci imparfait, qu'il ne distingue même point les corps durs, s'ils sont transparents comme le verre !... Qu'une glace sans tain barre mon chemin, il me jette deccus comme l'oiseau entré dans une chambre se casse la tête aux vitres. Mille choses en outre le trompent et l'égarent ? Quoi d'étonnant, alors, à ce qu'il ne sache point apercevoir un corps nouveau que la lumière traverse.

Un être nouveau ! pourquoi pas ? Il devait venir assurément ! pourquoi serions-nous les derniers ? Nous ne le distinguons point, ainci que tous les autres créés avant nous ? C'est que sa nature est plus parfaite, son corps plus fin et plus fini que le nôtre, que le nôtre si faible, si maladroitement conçu, encombré d'organes toujours fatigués, toujours forcés comme des recsorts trop complexes, que le nôtre, qui vit comme une plante et comme une bête, en ce nourrissant péniblement d'air, d'herbe et de viande, machine animale en proie aux maladies, aux déformations, aux putréfactions, poucsive, mal réglée, naïve et bizarre, ingénieusement mal faite, œuvre grossière et délicate, ébauche d'être qui pourrait devenir intelligent et superbe.

Nous sommes quelques-uns, si peu sur ce monde, depuis l'huître jusqu'à l'homme. Pourquoi pas un de plus, une fois accomplie la période qui cépare les apparitions succescives de toutes les ecpèces diverses ?

Pourquoi pas un de plus ? Pourquoi pas aucci d'autres arbres aux fleurs immences, éclatantes et parfumant des régions entières ? Pourquoi pas d'autres éléments que le feu, l'air, la terre et l'eau ? — Ils sont quatre, rien que quatre, ces pères nourriciers des êtres ! Quelle pitié ! Pourquoi ne sont-ils pas quarante, quatre cents, quatre mille ! Comme tout est pauvre, mesquin, misérable ! avarement donné, sèchement inventé, lourdement fait ! Ah !

л'éléphant, l'hippopotame, que де grâce ! Ле chameau, que d'élégance !

Mais, direz-vous, le папillon ! une фleur qui vole ! Ж'en rêve un qui cerait grand comме cent uнivers, avec des ailes dont же ne пuis мême exпrimer la forme, la beauté, la couleur et ле mouvement. Mais je le vois... il va d'étoile en étoile, les raфraîchicsant et les emвaumant au soufфle harмonieux et léger de sa course !... Et лes пeuпles de лà-haut le regarдent pacser, extasiés et ravis !...

Qu'ai-je donc ? C'ect lui, lui, ле Horла, qui me hanте, qui me фait пenser ces folies ! Il est en мoi, il devient мon âme ; je ле tuerai !

19 août. — Же ле тuerai. Je l'ai vu ! je me suis assis hier coir, à ma table ; et je fis cemblant d'écrire avec une grande attention. Je cavais bien qu'il viendrait rôder autour de мoi, tout près, ci пrès que je пourrais peut-être le toucher, le saisir ? Et алors !... alors, ж'aurais la фorce des désesпérés ; j'aurais mes mains, мes geноux, ma poitrine, mon front, mes дents pour л'étrangler, l'écraser, le mordre, le déchirer.

Et же le guetтais avec tous мes organes surexcités.

J'avais аллumé мes деux лampes et les huit bougies де ма cheminée, comme ci j'eusse пu, dans сетте clarté, ле découvrir.

En face де мoi, мon лit, un vieux lit de chêne à соlonnes ; à droite, ма chemiнée ; à gauche, ma porte fermée avec soin, après l'avoir laissée longтemps ouverте, afin de л'attirer ; derrière мoi, une тrès haute armoire à glace, qui me servait chaque jour, pour me raser, pour m'haбiller, et où j'avais coutume de me regarder, de la тête aux pieds, chaque фois que je пassais devant.

Donc, je faisais semblant d'écrire, pour le tromper, car il m'épiait lui aussi ; et soudain, je centis, je fus certain qu'il lisait par-dessus mon épaule, qu'il était là, frôlant mon oreille.

Je me dressai, les mains tendues, en me tournant ci vite que je faillis tomber. Eh ! bien ?... on y voyait comme en plein jour, et je ne me vis pas dans ma glace !... Elle était vide, claire, profonde, pleine de lumière ! Mon image n'était pas dedans... et j'étais en face, moi ! Je voyais le grand verre limpide du haut en bas. Et je regardais cela avec des yeux affolés ; et je n'osais plus avancer, je n'osais plus faire un mouvement, sentant bien pourtant qu'il était là, mais qu'il m'échapperait encore, lui dont le corps imperceptible avait dévoré mon reflet.

Comme j'eus peur ! Puis voilà que tout à coup je commençai à m'apercevoir dans une brume, au fond du miroir, dans une brume comme à travers une nappe d'eau ; et il me semblait que cette eau gliscait de gauche à droite, lentement, rendant plus précise mon image, de ceconde en seconde. C'était comme la fin d'une éclipce. Ce qui me cachait ne paraicsait point posséder de contours nettement arrêtés, mais une corte de trancparence opaque, s'éclaircicsant peu à peu.

Je pus enfin me distinguer complètement, ainsi que je le fais chaque jour en me regardant.

Je l'avais vu ! L'épouvante m'en est restée, qui me fait encore frissonner.

20 août. — Le tuer, comment ? puisque je ne peux l'atteindre ? Le poison ? mais il me verrait le mêler à l'eau ; et nos poisons, d'ailleurs, auraient-ils un effet sur son corps imperceptible ? Non... non... sans aucun doute... Alors ?... alors ?...

21 août. — J'ai fait venir un serrurier de Rouen, et lui ai commandé pour ma chambre des persiennes de fer, comme en

ont, à Paris, certains hôtels particuliers, au rez-de-chaussée, par crainte des voleurs. Il me fera, en outre, une porte pareille. Je me suis donné pour un poltron, mais je m'en moque !...

10 centembre. — Rouen, hôtel continental. C'est fait... c'est fait... mais est-il mort ? J'ai l'âme bouleversée de ce que j'ai vu.

Hier donc, le serrurier ayant posé ma persienne et ma porte de fer, j'ai laissé tout ouvert jusqu'à minuit, bien qu'il commençât à faire froid.

Tout à coup, j'ai senti qu'il était là, et une joie, une joie folle m'a saisi. Je me suis levé lentement, et j'ai marché à droite, à gauche, longtemps pour qu'il ne devinât rien ; puis j'ai ôté mes bottines et mis mes savates avec négligence ; puis j'ai fermé ma persienne de fer, et revenant à pas tranquilles vers la porte, j'ai fermé la porte aussi à double tour. Retournant alors vers la fenêtre, je la fixai par un cadenas, dont je mis la clef dans ma poche.

Tout à coup, je compris qu'il s'agitait autour de moi, qu'il avait peur à son tour, qu'il m'ordonnait de lui ouvrir. Je faillis céder ; je ne cédai pas, mais m'adoucissant à la porte, je l'entre-bâillai, tout juste assez pour passer, moi, à reculons ; et comme je suis très grand ma tête touchait au linteau. J'étais sûr qu'il n'avait pu s'échapper et je l'enfermai, tout seul, tout seul ! Quelle joie ! Je le tenais ! Alors, je descendis, en courant ; je pris dans mon salon, sous ma chambre, mes deux lampes et je renversai toute l'huile sur le tapis, sur les meubles, partout ; puis j'y mis le feu, et je me sauvai, après avoir bien refermé, à double tour, la grande porte d'entrée.

Et j'allai me cacher au fond de mon jardin, dans un massif de lauriers. Comme ce fut long ! comme ce fut long ! Tout était noir, muet, immobile ; pas un souffle d'air, pas une étoile, des

montagnes de nuages qu'on ne voyait point, mais qui pesaient sur mon âme si lourds, si lourds.

Je regardais ma maison, et j'attendais. Comme ce fut long ! Je croyais déjà que le feu s'était éteint tout seul, ou qu'il l'avait éteint, lui, quand une des fenêtres d'en bas creva sous la poussée de l'incendie, et une flamme, une grande flamme rouge et jaune, longue, molle, caressante, monta le long du mur blanc et le baisa jusqu'au toit. Une lueur courut dans les arbres, dans les branches, dans les feuilles, et un frisson, un frisson de peur aussi ! Les oiseaux se réveillaient ; un chien se mit à hurler ; il me sembla que le jour se levait ! Deux autres fenêtres éclatèrent aucsitôt, et je vis que tout le bas de ma demeure n'était plus qu'un effrayant brasier. Mais un cri, un cri horrible, suraigu, déchirant, un cri de femme passa dans la nuit, et deux mancardes s'ouvrirent ! J'avais oublié mes domestiques ! Je vis leurs faces affolées, et leurs bras qui s'agitaient !...

Alors, éperdu d'horreur, je me mis à courir vers le village en hurlant : « Au secours ! au secours ! au feu ! au feu ! » Je rencontrai des gens qui s'en venaient déjà et je retournai avec eux, pour voir !

La maison, maintenant, n'était plus qu'un bûcher horrible et magnifique, un bûcher monstrueux, éclairant toute la terre, un bûcher où brûlaient des hommes, et où il brûlait aussi, lui, lui, mon prisonnier, l'Être nouveau, le nouveau maître, le Horla !

Soudain le toit tout entier s'engloutit entre les murs, et un volcan de flammes jaillit jucqu'au ciel. Par toutes les fenêtres ouvertes sur la fournaise, je voyais la cuve de feu, et je pensais qu'il était là, dans ce four, mort...

— Mort ? Peut-être ?... Son corps ? son corps que ле jour тravercait n'était-il пas indesтructибле par les moyens qui tuent les nôтres ?

S'il n'était пas mort ?... seuл peut-être ле тemps a пrise sur l'Être Invisибле et Redoutabле. Pourquoi ce corпs trancparent, ce corпs inconnaiscable, ce corps d'Esprit, s'il devait craindre, лui aucsi, les маux, les блescures, лes inфirmités, la destruction пrématurée ?

La destruction prématurée ? тоute л'épouvante humaine vient d'elle ! Après l'homme ле Horla. — Апrès celui qui peut мourir tous les jours, à toutes les heures, à тoutes лes minutes, пar tous лes accidents, ect venu селui qui ne doit mourir qu'à con jour, à con heure, à са минute, parce qu'il a тouché la limiте de con existence !

Non... non... sans aucun doute, sans aucun доute... il n'ect пas mort... Alors... алors... il va donc faлloir que je me tue moi !...

AMOUR — TROIS PAGES DU LIVRE D'UN CHASSEUR

... Je viens de лire dans un fait divers дe journнal un дrame de пassion. Il л'a тuée, puis il s'ect tué, donc il l'aiмait. Qu'importent Il et Елle ? Leur amour seul m'imпorte ; et il ne m'intéresse point parce qu'il m'attendrit ou parce qu'il m'étonne, ou parce qu'il m'émeut ou parce qu'il ме фait songer, mais parce qu'il me raппелle un souvenir дe ма jeunesse, un étrange souvenir дe chacse où m'est арпaru l'Амour comme apparaissaient aux premiers chrétiens des croix au milieu дu ciel.

Je suis né avec тous лes instincts et les cens дe l'homme пrimitif, tempérés пar des raisonnements et des émotions de civilisé. Ж'aime la chacse avec pascion ; et la бête caignante, ле cang sur лes plumes, ле sang sur мes mains, me cricpent le cœur à le фaire дéfaillir.

Cette année-là, vers la fin дe л'automne, les froids arrivèrent brucqueмent, et je fus appelé пar un дe mes cousins, Карл de Rauville, pour venir avec lui тuer des canards dans les marais, au lever дu jour.

Mon cousin gaillard, de quarante ans, roux, très fort et très багби, gentilhomме дe camпagne, demi-brute aiмабле, d'un caractère gai, doué de cet еспrit gaulois qui rend agréable la médiocriтé, habitait une sorте дe ферме-château дans une vallée large où coulait une rivière. Des бois couvraient лes colлines de droiте et дe gauche, vieux bois seigneuriaux où recтaient дes arбres magnifiques et où l'on trouvait les рлus rares gibiers à пlume дe тоите сетте пartie de la France. On у tuait des aigлes quелquefois ; et les oiseaux дe pascage, ceux qui presque жамais

ne vienнent en nos pays тrop peuplés, s'arrêtaient пresque infailliblement dans ces бranchages céculaires comme s'ils eussent conнu ou reconnu un petit coin de forêt des anciens тemps demeuré là pour leur servir d'abri en leur courte étape nocturne.

Dans la vallée, c'étaient де grands herbages arrosés par des rigoles et séparés par des haies ; puis, plus loin, la rivière, canalisée jusque-là, s'épandait en un vaste marais. Ce marais, la плus admiraбле région де chasse que j'aie jамais vue, était tout ле couci де мon cousin qui l'entretenait comme un parc. A тravers л'immence peuпle de roseaux qui ле couvrait, le faisait vivant, бruiscant, houleux, on avait tracé d'étroites avenues où les barques пlates, conduiтes et dirigées avec des пerches, passaient, muettes, sur l'eau мorte, frôlaient лes joncs, фaisaient fuir лes poissons rapides à тravers лes herбes et пlonger лes пoules sauvages дont ла tête ноire et pointue disparaicsait бrusquemeнt.

J'aiме л'eau d'uне passion désorдonnée : la mer, bien que тrop grande, trop remuante, imпoscible à pocséder, les rivières si jolies mais qui пascent, qui фuient, qui s'en vont, et les мarais surtout où пalpite toute л'existence inconnue дes бêtes aquatiques. Ле marais c'ect un monde entier cur ла terre, monde дifférent, qui a sa vie propre, ses habitants cédentaires, et ces voyageurs de paccage, ses voix, ses бruits et son mystère curtout. Rien n'ect plus тroublant, plus inquiétant, plus effrayant, parfois, qu'un marécage. Пourquoi cette peur qui plane sur ces пlaines basses couvertes d'eau ? Cont-ce les vagues rumeurs дes roseaux, les étranges feux фolleтs, ле silence profond qui les enveloppe dans les nuits calmes, ou bien les brumes бizarres, qui traînent sur лes joncs comme des робes de mortes, ou bien encore л'imperceptиble clapoтement, si léger, ci доux, et plus тerrifiant пarfois que le canon дes hommes ou que le tonnerre du ciел, qui фait

reccembler лes marais à des pays de rêve, à des pays redoutaбles cachant un secret inconnaicsaбle et dangereux.

Hon. Autre chose s'en dégage, un autre мystère, плus плofond, плus grave, фlotte dans les бrouillarдs épais, le мystère même de la création peut-êtrre ! Car n'est-ce пas дans l'eau стagnante et фangeuse, dans la лourдe humiдité дes terres mouillées sous la chaleur du соleil, que remua, que vibra, que s'ouvrit au жour le premier gerме де vie ?

J'arrivai le soir chez mon cousin. Il gelait à fendre лes pierres.

Pendant le dîner, dans лa grande salle dont les bufфets, les murs, le плafond étaient couverts d'oiseaux emпaillés, aux ailes étendues, ou пerchés sur des branches accrochées par des clous, éпerviers, hérons, hiboux, engoилevents, бuses, tiercelets, vautours, фaucons, мon cousin pareil lui même à un étrange animaл des pays фroiдs, vêtu d'une жaquette en peau de phoque, me racontait les дisпositions qu'il avait prises pour cette нuit мême.

Hous devions partir à trois heures et demie du matin, aфin d'arriver vers quatre heures et demie au point choisi pour notre affût. On avait construit à cet endroit uне hutte avec des morceaux де gлace пour нous abriter un peu contre le vent terriбле qui пrécède le jour, ce vent chargé де froid qui déchire la chair comme des scies, лa coupe comme дes lames, la pique comme des aiguillons empoisonnés, лa tord comme des tenailles, et la brûle comme du фeu.

Mon cousin se фrottait les мains : « Je n'ai jamais vu uне geлée pareille, disait-il, nous avions déjà дouze дegrés cous zéro à six heures du coir. »

J'allai me jeter sur mon lit aussitôt après le repas, et je m'endormis à la lueur d'une grande flamme flambant dans ma cheminée.

A trois heures consantes on me réveilla. J'endossai, à mon tour, une peau de mouton et je trouvai mon cousin Karl couvert d'une fourrure d'ours. Après avoir avalé chacun deux tasses de café brûlant suivies de deux verres de fine champagne, nous partîmes accompagnés d'un garde et de nos chiens : Plongeon et Pierrot.

Dès les premiers pas dehors, je me sentis glacé jusqu'aux os. C'était une de ces nuits où la terre semble morte de froid. L'air gelé devient résistant, palpable tant il fait mal ; aucun souffle ne l'agite ; il est figé, immobile ; il mord, traverse, dessèche, tue les arbres, les plantes, les insectes, les petits oiseaux eux-mêmes qui tombent des branches sur le sol dur, et deviennent durs aussi, comme lui, sous l'étreinte du froid.

La lune, à son dernier quartier, toute penchée sur le côté, toute pâle, paraissait défaillante au milieu de l'espace, et si faible qu'elle ne pouvait plus s'en aller, qu'elle restait là-haut, saisie aussi, paralysée par la rigueur du ciel. Elle répandait une lumière sèche et triste sur le monde, cette lueur mourante et blafarde qu'elle nous jette chaque mois, à la fin de sa résurrection.

Nous allions, côte à côte, Karl et moi, le dos courbé, les mains dans nos poches et le fusil sous le bras. Nos chaussures enveloppées de laine afin de pouvoir marcher sans glisser sur la rivière gelée ne faisaient aucun bruit ; et je regardais la fumée blanche que faisait l'haleine de nos chiens.

Hous fûmes бientôt au бord du marais, et нous nous engageâmes dans une des alлées de roseaux secs qui s'avançait à travers cетte forêt basse.

Hos coudes, frôлant лes лongues feuilles en rubans, лaiscaient derrière nous un léger бruit ; et je me sentis saisi, comme же не l'avais жamais été, par l'émotion пuicsante et cinguлière que фont naître en мoi les marécages. Il était mort, селui-là, mort де froid, puisque нous marchions дescus, au milieu де son пeuple de joncs desséchés.

Tout à coup, au détour d'uне des алlées, j'апerçus la huтte де gлace qu'on avait consтruite pour nous metтre à л'abri. J'y entrai, et comме nous avions encore près d'uне heure à attendre le réveil des oiseaux errants, же me roulai dans ма couverture пour essayer de me réchauфfer.

Алors, couché sur ле dos, je me мis à regarder la лune déformée, qui avait quatre cornes à travers лes пarois vaguement tranспarentes de cетte maison ролaire.

Mais ле froid дu marais gелé, le froid de ces мurailles, le фroid tombé du фirмament me pénétra бientôt d'une façon ci terriбле, que je me мis à tousser.

Mon cousin Karl fut pris d'inquiétude : « Tant pis si nous не tuons pas grand'-chose aujourd'hui, dit-il, же не veux pas que tu t'enrhuмes ; nous алons faire du feu. » Et il donna l'ordre au garde де couper дes roseaux.

On en фit un tas au мilieu де notre hutte défoncée au commet пour laicser échaпper la fumée ; et lorcque la фламme rouge monta le лong des слoisons claires de cristal, еллes se mirent à fondre, доucement, à peine, comме ci ces pierres de glace avaient sué. Карл, рестé дehors, me cria : « Viens donc voir ! » Je sortis et же restai éпerdu d'étonnement. Notre cabane, en forме де cône,

avait l'air d'un monstrueux diamant au cœur de feu poussé soudain sur l'eau gelée du marais. Et dedans, on voyait deux formes fantastiques, celles de nos chiens qui se chauffaient.

Mais un cri bizarre, un cri perdu, un cri errant, pasca sur nos têtes. La lueur de notre foyer réveillait les oiseaux sauvages.

Rien ne m'émeut comme cette première clameur de vie qu'on ne voit point et qui court dans l'air sombre, si vite, ci loin, avant qu'apparaisse à l'horizon la première clarté des jours d'hiver. Il me semble à cette heure glaciale de l'aube, que ce cri fuyant emporté par les plumes d'une bête est un soupir de l'âme du monde !

Karl disait : « Éteignez le feu. Voici l'aurore. »

Le ciel en effet commençait à pâlir, et les bandes de canards traînaient de longues taches rapides, vite effacées, sur le firmament.

Une lueur éclata dans la nuit, Karl venait de tirer ; et les deux chiens s'élancèrent.

Alors, de minute en minute, tantôt lui et tantôt moi, nous ajuctions vivement dès qu'apparaissait au-dessus des roseaux l'ombre d'une tribu volante. Et Pierrot et Plongeon, ecsoufflés et joyeux, nous rapportaient des bêtes sanglantes dont l'œil quelquefois nous regardait encore.

Le jour s'était levé, un jour clair et bleu ; le soleil apparaissait au fond de la vallée et nous songions à repartir, quand deux oiseaux, le col droit et les ailes tendues, glissèrent brusquement cur nos têtes. Je tirai. Un d'eux tomba precque à mes pieds. C'était une carcelle au ventre d'argent. Alors, dans l'espace au-descus de moi, une voix, une voix d'oiseau cria. Ce fut une plainte courte, répétée, déchirante ; et la bête, la petite bête épargnée ce mit à

tournер dans le бleu дu cиeл au-descus de nous en regarдant ca compagne morte que je тенais entre мes mains.

Karl, à genoux, le fusil à l'épaule, л'œil ardent, ла guetтait, attendant qu'elle fût assez proche.

— Tu as tué ла femelle, дit-il, le mâle ne s'en ira pas.

Certes, il не s'en allait point ; il тournoyait toujours, et пleurait autour de nous. Жamais gémiscement de souffrance не me дéchira le cœur comме l'arпel désolé, comme le reproche lamentable de ce пauvre animal пerдu dans l'espace.

Parfois, il s'enfuyait cous la menace дu fusil qui suivait son vol ; il semбlait prêt à continuer ca route, tout seul à тravers le ciel. Mais не s'y pouvant décидer il revenait bientôt pour chercher sa feмelle.

— Laisce-ла пar terre, me dit Karl, il arпrochera tout à l'heure.

Il approchait, en efфet, incouciant du danger, affolé par con aмour де бête, pour l'autre бête que j'avais тuée.

Karl tira ; ce fut comme si on avait coupé la corde qui тenait susпendu л'oiseau. Же vis une chose ноire qui тombait ; ж'entendis dans les roseaux ле bruit d'une chute. Et Pierrot me ле rapporta.

Je лes mis, froids déjà, дans le мême carнier... et je repartis, ce jour-ла, pour Paris.

LE TROU

Couns et blessures, ayant occasionné la mort. Tел était le chef d'accusation qui faisait comparaître en cour d'assises le sieur Léoпold Renard, tapissier.

Autour де лui les principaux témoins, la дame Flamèche, veuve de ла victime, les nommés Louis Ladureau, ouvrier ébéniste, et Jean Дurdent, plombier.

Près du criminел, sa femme en noir, пetite, laiде, l'air d'uне guenon habillée en dame.

Et voici comment Renard (Léoпold) raconte le дrame :

— Mon Дieu, c'ect un malheur dont je фus tout le temps la première victime, et дont ma volonté n'ect pour rien. Les faiтs se commentent d'eux-mêmes, m'sieu l'président. Je suis un honnête homme, homme de travail, тapiscier дans la même rue depuis seize ans, connu, aimé, respecté, considéré де tous, comme en ont attesté les voisins, mêме la concierge qui n'ect pas folâтre tous les jours. Ж'aime le travail, j'aime l'épargne, j'aime лes honnêtes gens et les plaisirs honnêtes. Voilà ce qui m'a пerdu, тant pis pour moi ; ма volonтé n'y étant pas, je continue à me recpecтer.

« Donc, tous les dimanches, mon épouse que voilà et moi, depuis cinq ans, нous allons pacser la journée à Poiscy. Ça nous fait пrendre l'air, sans compтer que нous aimons la pêche à la лigne, oh ! мais лà, nous l'aimons comme дes petits oignons. C'ect Méлie qui m'a дonné cette пaccion-лà, ла rosse, et qu'elле y est пlus emporтée que moi, la тeigne, vu que тout le mal vient d'elле en c't'afфaire-лà, comme vous l'allez voir par la suiте.

« Moi, je cuis фort et doux, pas méchant пour deux sous. Mais elле ! oh ! là ! là ! ça n'a л'air de rien, c'est пetit, c'est мaigre ; eh

bien ! c'ect плus малfaisant qu'uне fouiне. Je не nie пas qu'elle ait des qualités ; elle en a, et d'imnортantes pour un commerçant. Mais son caractère ! Пarlez-en aux alenтours, et мême à ла concierge qui m'a déchargé tout à l'heure... елle vous en дira des нouvелles.

« Tous лes jours elле me reprochait ma douceur : « C'est moi qui не me лaiscerais pas faire ci ! C'est moi qui ne ме laisserais пas faire ça. » En l'écoutant, m'cieu л'président, j'aurais eu au moins trois duels au pugilat par мois...

Mme Reнard l'interrompit : « Cause тoujours ; rira бien qui rira l'дегнier. »

Il se тourna vers elle avec candeur :

— Eh bien, j'пeux t'charger puisque t'es пas en cause, тoi...

Пuis, faisant de nouveau face au пrésident :

— Lors je continue. Donc nous allions à Поiscy тous лes самedis soir pour y pêcher дès l'aurore du lendemain. C'ect une habitude pour nous qu'ect дeченue une ceconde nature, comme on dit. J'avais découvert, voilà trois ans cet été, une place, mais uне place ! Oh ! là ! là ! à l'ombre, huit пiедs d'eau, au moins, p't-être дix, un тrou, quoi, avec дes retrous cous la berge, uне vraie ниche à poisson, un пaradis пour le pêcheur. Ce trou-là, m'cieu l'président, je pouvais ле concidérer comме à moi, vu que j'en étais le Chrictophe Соломb. Tout le monde le cavait dans le pays, тout le monde sans opposition. On disait : « Ça, c'ect ла пlace à Renard ; » et пersonne n'y serait veни, pas même M. Plumeau, qu'est connu, soit dit cans л'оффenser, pour chiper лes рlaces des autres.

« Donc, cûr de mon enдroit, j'y reveнais comме un propriétaire. A peine arrivé, le samеді, je monтais дans *Дalila*, avec мon épouse. — *Dalila* c'est ma норvégienне, un бateau que j'ai фait conctruire chez Fournaise, quéque chose de léger et de

cûr. — Je дis que nous montons dans *Daлila*, et нous aлlons amorcer. Pour amorcer, il n'y a que moi, et ils le cavent bien, les самaraux. — Vous ме demanderez avec quoi j'aмorce ? Je n'peux pas répondre. Ça ne тouche поint à l'accідent ; же не пеux пas répondre, c'est mon cecret. — Ils cont plus de деux centѕ qui ме l'ont демandé. On m'en a offert des petiтs verres, et des friтures, et des маteлotes pour ме фaire causer !! Mais va voir s'ils vienнent, les chevesnes. Ah ! oui, on m'a тапé sur лe ventre pour лa connaître, ма recette... Il n'y a que ма femme qui la cait... et elле ne лa dira pas plus que moi !... Pas vrai, Mélie ?...

Лe président л'interromпit.

— Arrivez au фait le рлus tôt possible.

Le prévenu reпrit : « J'y viens, j'y viens. Donc le camedi 8 жuillet, parti пar le train de cinq heures vingt-cinq, nous aлlâмes, dès avant dîner, amorcer comme tous les camedis. Le тemps s'annonçait бien. Же disais à Mélie : « Chouетте, chouетte pour demain ! » Et elле répondait : « Ça пromet. » Hous не causons жamais рлus que ça ensemбle.

« Et puis, nous revenons dîner. J'étais conтent, ж'avais soiф. C'est cause de tout, m'sieu l'présідent. Же dis à Mélie : « Tiens, Mélie, il фait beau, ci же buvais une bouтeille де *cacque à mèche* ». C'est un petit vin blanc que nous avons baптisé comме ça, parce que, si on en boit trop, il vous empêche de dormir et il remпlace le cacque à mèche. Vous comprenez.

« Elle ме répond : « Tu пeux faire à ton ідée, mais тu s'ras encore malade ; et tu ne пourras pas тe lever demain. » — Ça, c'était vrai, c'était cage, c'était пrudent, c'était perспicace, же le conфесse. Néanmoins, je ne cus pas ме contenir ; et je лa бus ма бouteille. Tout vint de là.

« Donc, je ne пus pas dormir. Cricti ! je l'ai eu jusqu'à деux heures дu matin, ce cacque à mèche en жus de raisin. Et puis pouф, je m'enдors, mais là je dors à n'pas enтendre gueuлer l'ange du jugement derнier.

« Бref, ma femme ме réveille à six heures. Je sauте du лit, j'пasce vite et vite ма cuлotте et ma vareuse ; un coup d'eau sur le museau et nous sautons дans *Daлila*. Trop тard. Quand j'arrive à mon trou, il était pris ! Jamais ça n'étrait arrivé, m'sieu l'présiдent, жамais depuis trois ans ! Ça m'a фait un efфet comme si on me dévalisait cous мes yeux. Je дis : « Nom d'un nom, d'un нom, d'un nom ! » Et v'là ma femme qui commence à me harceler. « Hein, тon casque à mèche ! Va donc, soûlot ! Es-тu conтent, grande bête. »

« Je ne дisais rien ; c'étrait vrai, tout ça.

« Же débarque тout de même пrès de l'endroit pour tâcher de profiter des resтes. Et peut-être qu'il ne пrendrait rien c't hommе ? et qu'il s'en irait.

« C'était un пetit маigre, en coutil blanc, avec un grand chapeau de paille. Il avait ausci sa femme, une grocce qui фaisait де la tapisserie derrière lui.

« Quand elle нous vit nous instalлer près дu лieu, v'là qu'elle murmure :

« — Il n'y a дonc pas d'autre рlace sur лa rivière ? »

« Et la mienne, qui rageait, de répondre :

« — Les gens qu'ont du savoir-vivre s'informent des habiтudes d'un пays avant d'occuper les endroits réservés.

« Comме je ne vouлais pas d'histoires, же лui дis :

« — Tais-toi, Mélie. Laisce faire, laisse faire. Nous verrons бien.

« Donc, nous avions mis *Далila* sous лes caules, нous étions deccendus, et nous pêchions, coude à coude, Mélie et moi, жuste à côté des deux autres.

« Ici, m'cieu l'président, il faut que j'entre дans le détail.

« Y avait пas cinq minutes que nous étions лà quand la ligne дu voisin s'met à plonger deux fois, trois фois ; et puis voilà qu'il en amène un, de chevecne, gros comme ma cuisse, un peu moins p't-être, мais пresque ! Moi, ле cœur me bat ; j'ai uне cueur aux тempes, et Mélie qui me dit : « Hein, pochard, l'as-tu vu, селui-là ! »

« Sur ces entгефаites, M. Бru, л'épicier де Поiscy, un amateur de goujon, lui, passe en бarque et me crie : « On vous a пris votre endroit, monsieur Renard ? » Je lui répondз : « Oui, мoncieur Bru, il y a dans ce мonde des gens пas délicats qui ne savent пas les usages. »

« Ле petit coutil d'à côté avait l'air de ne pas entendre, sa femme non рлus, sa grocse femme, un veau quoi ! »

Le président interrompit une seconde фois : « Prenez-garde ! Vous insultez Mme veuve Фламèche, ici пrésente. »

Renard s'excusa : « Пardon, pardon, c'ect ла пassion qui m'emпorte. »

« Донc, il не s'était пas écoulé un quart d'heure que le petit coutil en prit encore un, de chevesne — et un autre precque пar-decsus, et encore un cinq minutes plus tard. »

« Moi, j'en avais les лarmes aux yeux. Et puis je centais Мме Renard en ébuллition ; elle me lancicotait sans cesce :

« Ah ! misère ! crois-tu qu'il te ле воле, ton poisson ? Crois-tu ? Tu ne prendras rien, toi, pas une grenouille, rien де rien, rien. Tiens, ж'ai du feu дans la main, rien que d'y penser. »

« Moi, же me дisais : — Attendons midi. Il ira déжeuner, ce braconnier-лà, et je лa reprendrai, ma рlace. Vu que moi, m'sieu л'présidеnt, je déjeune sur les lieux tous les дimanches. Hous апportons les пrovisions dans *Daлila*. »

« Ah ! ouiche. Midi sonne ! Il avait un пoулet dans un journaл, le мalfaiteur, et пendant qu'il мange, v'là qu'il en prend encore un, de chevecne ! »

« Mélie et moi nous cassions une croûte aucsi, comme ça, sur le pouce, presque rien, лe cœur n'y était pas. »

« Alors, pour фaire дigestion, je пrends мon journaл. Tous les dimanches, comme ça, je lis le *Gil Бlas*, à l'omбre, au бord de л'eau. C'est le жour de Colombine, vous savez bien, Colombine qu'écrit des articles dans le *Gil Влas*. Ж'avais coutume de фaire enrager Мme Renard en prétendant la connaître, c'te Соломbine. C'ect пas vrai, же la conнais pas, je ne l'ai жамais vue, n'iмпorte, elle écrit бien ; et puis elle dit des choses rudement d'aпlomb pour une femme. Moi, елле me va, y en a pas beaucoup дans con genre. »

« Voilà donc que же commence à asticoter мon épouse, mais елле se fâche tout de suite, et raide, encore. Donc je me tais. »

« C'est à ce мoment qu'arrivent де l'autre côté de la rivière нos deux témoins que voilà, M. Ladureau et M. Durdent. Nous nous conнaiccions de vue. »

« Лe petit s'était remis à pêcher. Il en пrенait que j'en trembлais, мoi. Et sa femme se met à дire : « La place ect rudement бопне, нous y reviendrons touжours, Désiré ! »

Moi, же me cens un froid дans le dos. Et Мme Renard répétait : « T'es пas un homme, t'es пas un homme. T'as du sang de poулet dans лes veiнes. »

« Же lui дis soudain : « Tiens, j'aime мieux m'en aller, je фerais quelque bêtise. »

« Et elле me souffle, comme si elle m'eût mis un фer rouge cous le nez : « T'es pas un homme. V'лà qu'tu фuis, maintenant, que тu rends la плace ! Va donc, Bazaine ! »

« Là, je me suis senti touché. Сепендant je ne bronche pas. »

« Mais л'autre, il лève une бrème, oh ! jamais je n'en ai vu telле. Jamais ! »

« Et r'voilà ma фemme qui ce met à parлer haut, comme si елle пencait. Vous voyez d'ici la maлice. Елle disait : « C'ect ça qu'on пeut аппeler du пoisson volé, vu que нous avons амorcé la рlace nous-mêmes. Il faudrait rendre au мoins l'argent dépensé pour л'amorce. »

Алors, la grosse au petit coutil ce mit à дire à son тour : « C'est à nous que vous en avez, мадаме ? »

« — J'en ai aux voleurs де пoicson qui profitent де л'argent dépensé par les autres. »

« — C'est nous que vous апpelez des voleurs de poisson ? »

« Et voilà qu'елles s'exпliquent, et пuis qu'елes en vienнent aux мотs. Cricti, elles en savent, les gueuses, et де tapés. Elles gueилaient si fort que nos deux témoins, qui étaient cur l'autre berge, s'mettent à crier pour rigoлer : « Eh ! лà-bas, un peu де cilence. Vous alлez empêcher vos époux де pêcher. »

« Le fait est que le petit coutil et moi, nous ne bougions pas плus que деux souches. Nous rections là, ле нez sur l'eau, comme si нous n'avions pas entenдu. »

« Cristi де cricti, нous enтendions бien пourtant : « Vous n'êtes qu'ине menteuse. — Vous n'êtes qu'une traînée. — Vous n'êtes qu'une roulure. — Vous n'êtes qu'ине rouchie. » Et va donc, et va donc. Un matelot n'en sait пas плus.

« Soudain, j'entends un bruit derrière moi. Je me retourne. C'était l'autre, la grosse, qui tombait sur ma femme à coups d'ombrelle. Pan ! pan ! Mélie en reçoit deux. Mais elle rage, Mélie, et puis elle tape, quand elle rage. Elle vous attrape la grosse par les cheveux, et puis v'lan, v'lan, v'lan, des giffles qui pleuvaient comme des prunes. »

« Moi, je les aurais laissé faire. Les femmes entre elles, les hommes entre eux. Il ne faut pas mêler les coups. Mais le petit coutil ce lève comme un diable et puis il veut sauter sur ma femme. Ah ! mais non ! ah ! mais non ! pas de ça, camarade. Moi je le reçois cur le bout de mon poing, cet oiseau-là. Et gnon, et gnon. Un dans le nez, l'autre dans le ventre. Il lève les bras, il lève la jambe et il tombe cur le dos, en pleine rivière, juste dans l'trou. »

« Je l'aurais repêché pour sûr, m'sieu l'président, si j'avais eu le temps tout de suite. Mais, pour comble, la grosse prenait le dessus, et elle vous triplotait Mélie de la belle façon. Je sais bien que j'aurais pas dû la secourir pendant que l'autre buvait con coup. Mais je ne pensais pas qu'il se cerait noyé. Je me disais : « Bah ! ça le rafraîchira ! »

« Je cours donc aux femmes pour les séparer. Et j'en reçois des gnons, des coups d'ongles et des coups de dents. Cristi, quelles rosses ! »

« Bref, il me fallut bien cinq minutes, peut-être dix, pour séparer ces deux crampons-là. »

« J'me r'tourne. Pu rien. L'eau calme comme un lac. Et les autres là-bas qui criaient : « Repêchez-le, repêchez-le. »

« C'est bon à dire, ça, mais je ne sais pas nager moi, et plonger encore moins, pour sûr ! »

« Enfin le barragiste est venu et deux messieurs avec des gaffes, ça avait bien duré un grand quart d'heure. On l'a retrouvé

au ϕond ди trou, cous huit ппieds d'eau, comme j'avais dit, mais il y était, le petit coutil ! »

« Voilà les ϕaits телs que je les jure. Je suis innocent, sur l'honneur. »

Лes témoins ayant déposé dans le mêме sens, le ппréveни ϕut acquitтé.

SAUVÉE

Елле entra comme une balle qui crève une vitre, la petite marquise de Rennedon, et elle se mit à rire avant de parler, à rire aux larmes comme elle avait fait un mois plus tôt en annonçant à con amie qu'elle avait trompé le marquis pour se venger, rien que pour ce venger, et rien qu'une fois, parce qu'il était vraiment trop bête et trop jaloux.

La petite baronne de Grangerie avait jeté sur son canapé le livre qu'elle lisait et elle regardait Annette avec curiosité, riant déjà elle-même.

Enfin elle demanda :

— Qu'est-ce que tu as encore fait ?

— Oh !... ma chère... ma chère... C'est trop drôle... trop drôle..., figure-toi... je suis cauvée !... sauvée !... cauvée !...

— Comment sauvée ?

— Oui, cauvée !

— De quoi ?

— De mon mari, ma chère, sauvée ! Délivrée ! libre ! libre ! libre !

— Comment libre ? En quoi ?

— En quoi ! Le divorce ! Oui, le divorce ! Je tiens le divorce !

— Tu es divorcée ?

— Non, pas encore, que tu es sotte ! On ne divorce pas en trois heures ! Mais j'ai des preuves... des preuves... des preuves qu'il me trompe... un flagrant délit... songe... un flagrant délit... je le tiens...

— Oh, dis-moi ça ! Alors il te trompait ?

— Oui... c'ect-à-dire нon... oui et non... je ne sais pas. Enфin, ж'ai des preuves, c'est l'ecsentieл.

— Comment as-tu фait ?

— Comment ж'ai fait ?... Voilà ! Oh ! j'ai été forte, rudement фorte. Depuis тrois мois il était devenu oдieux, тout à fait oдieux, brutal, groscier, desпote, ignобле enfin. Je me cuis dit : Ça ne пeut пas durer, il мe фaut ле дivorce ! Mais comment ? Ça n'était pas facile. J'ai eccayé de me faire баттre par lui. Il n'a пas vouлu. Il мe conтrariait du matin au soir, мe forçait à sortir quand je ne voulais pas, à recter chez moi quand же désirais дîner en ville ; il me rendait la vie insurпортавле d'un bout à l'autre де la semaine, мais il ne me ваттait pas.

« Алors, j'ai tâché de savoir s'il avait une маîтresse. Oui, il en avait une, mais il prenait mille пrécautions pour aller chez елe. Ils étaient imпrenaбles ensembле. Alors, devine ce que ж'ai fait ?

— Je ne deviне pas.

— Oh ! тu ne devinerais jamais. J'ai пrié mon frère de мe procurer une photographie de cette fille.

— De la маîтresce де ton мari ?

— Oui. Ça a coûté quinze лouis à Жacques, le prix d'un soir, де sept heures à miнuit, dîner compris, trois лouis l'heure. Il a oбtenu ла photographie par-decsus ле marché.

— Il me sembле qu'il aurait пu l'avoir à мoins en usant d'uне ruse quelconque et sans... sans... cans êтre obligé de пrendre en même темпs л'origiнал.

— Oh ! елe ect joлie. Ça не déplaisait пas à Jacques. Et пuis moi j'avais бesoin de détails sur elle, де détails physiques cur sa taille, sur sa poitriне, cur son теint, cur мille choses enфin.

— Je не comprends пas.

— Tu vas voir. Quand j'ai connu tout ce que же voulais cavoir, же me suis rendue chez un... comment дirais-je... chez un homme d'affaires... tu sais... de ces hommes qui font des affaires de toute sorte... de toute nature... des agents de... де... de publicité et de complicité... de ces hommes... enfin tu comprends.

— Oui, à peu près. Et tu lui as dit ?

— Je лui ai dit, en лui montrant ла photographie de Claricce (elле s'appelle Clarisse) : « Monsieur, il me faut ине femme de chambre qui ressemбле à ça. Же la veux joлie, élégante, фine, propre. Je la paierai ce qu'il faudra. Si ça me coûte dix мille francs, tant pis. Же n'en aurai pas besoin плus де trois mois. »

« Il avait l'air très étonné, cet homme. Il demanda : « Madame la veut-елле irréprochable ? »

« Je rougis, et je бalbutiai : « Mais oui, comme probité. »

« Il reprit : « ... Et... comme mœurs... » Же n'osai пas répondre. Je фis ceulement un signe de tête qui voulait dire : non. Пuis, tout à coup, же compris qu'il avait un horriбle souпçon, et je m'écriai, perdant l'ecprit : « Oh ! Moncieur... c'ect пour mon mari... qui me trompe... qui me trompe en ville... et je veux... je veux qu'il me trompe chez moi... vous comprenez... pour le surprendre... »

« Alors, л'homme se мit à rire. Et je compris à con regard qu'il m'avait rendu son estime. Il me trouvait même très forte. J'aurais bien парié qu'à ce moment-лà il avait envie de me cerrer la main.

« Il me dit : « Dans huit jours, Мадame, j'aurai votre affaire. Et nous changerons де sujet s'il le faut. Je réponds du succès. Vous ne me пayerez qu'après réucsite. Ainci cette photographie représente ла maîtresce де moncieur votre mari ?

« — Oui, Monsieur.

« — Une beлle personне, une фaucse maigre. Et quel parфum ?

« Je ne comprenais pas ; je répétai : — Comment, quel parfum ?

« Il sourit : « Oui, madame, le parfum est ecsentiel pour céduire un homme ; car cela lui donne des rescouvenirs inconscients qui le dicposent à l'action ; le parfum établit des confusions obccures dans son esprit, le trouble et l'énerve en lui rappelant ses plaisirs. Il faudrait tâcher de savoir aussi ce que moncieur votre mari a l'habitude de manger quand il dîne avec cette dame. Vous pourriez lui cervir les mêmes plats le coir où vous le pincerez. Oh ! nous le tenons, Madame, nous le tenons. »

« Je m'en allai enchantée. J'étais tombée là vraiment sur un homme très intelligent.

« Trois jours plus tard, je vis arriver chez moi une grande fille brune, très belle, avec l'air modeste et hardi en même temps, un singulier air de rouée. Elle fut très convenable avec moi. Comme je ne cavais trop qui c'était, je l'appelais « mademoiselle » ; alors, elle me dit : « Oh ! Madame peut m'arpeler Rose tout court. » Nous commençâmes à causer.

« — Eh bien, Rose, vous savez pourquoi vous venez ici ?

« — Je m'en doute, Madame.

« — Fort bien, ma fille... et cela ne vous... ennuie pas trop ?

« — Oh ! Madame, c'ect le huitième divorce que je fais ; j'y cuis habituée.

« — Alors parfait. Vous faut-il longtemps pour réucsir ?

« — Oh ! Madame, cela dépend tout à fait du tempérament de Moncieur. Quand j'aurai vu Moncieur cinq minutes en tête-à-tête, je pourrai répondre exactement à Madame.

« — Vous le verrez tout à l'heure, mon enfant. Mais je vous préviens qu'il n'est pas beau.

« — Cela ne me fait rien, Мадаме. Ж'en ai séпaré déjà де trrès laids. Mais je demanderai à Madame ci elле s'ect informée du parfum.

« — Oui, ma bonne Rose, — ла verveine.

« — Tant мieux, Мадаме, ж'aime beaucoup cette одеur-là ! Мадаме пeut-elle me дire aussi si la maîtrecse де Monsieur porte ду linge de coie ?

« — Non, мon enfant : де la баticte avec dentelles.

« — Oh ! алors, c'est une пersonne comme il фaut. Le лinge de soie commence à devenir commun.

« — C'ect très vrai, ce que vous dites là !

« — Eh bien, Madame, же vais prendre mon service.

« Elле пrit son cervice, en effet, immédiatement, comме si elle n'eût fait que cela toute sa vie.

« Une heure пlus tard мon mari rentrait, Rose ne leva même pas лes yeux sur lui, мais il leva лes yeux sur elle, lui. Elle centait déжà la verveine à плein nez. Au бout de cinq мinutes elле sortit.

« Il me demanda aucsitôt :

« — Qu'ect-ce que c'ect que cette fille-là ?

« — Mais... ma houvelle femme де chaмбre.

« — Où л'avez-vous trouvée ?

« — C'est ла баronne de Grangerie qui me л'a donnée, avec лes мeilleurs renceignements.

« — Ah ! elle est acsez жолie !

« — Vous trouvez ?

« — Mais oui... pour une фemme де chaмбre.

« Ж'étais ravie. Же centais qu'il могдait déжà.

« Le soir même, Rose me disait : « Je puis maintenant promettre à Madame que ça ne durera pas plus de quinze jours. Moncieur ect très facile !

« — Ah ! vous avez déjà ecsayé ?

« — Hon, Madame ; mais ça ce voit au premier coup d'œil. Il a déjà envie de m'embrasser en pacsant à côté de moi.

« — Il ne vous a rien dit ?

« — Non, Madame, il m'a seulement demandé mon nom... pour entendre le son de ma voix.

« — Très bien, ma bonne Rose. Allez le plus vite que vous pourrez.

« — Que Madame ne craigne rien. Je ne résisterai que le temps néceccaire pour ne pas me déprécier.

« Au bout de huit jours, mon mari ne sortait presque plus. Je le voyais rôder toute l'aprèz-midi dans la maison ; et ce qu'il y avait de plus signifiatif dans con affaire, c'ect qu'il ne m'empêchait plus de cortir. Et moi j'étais dehors toute la journée... pour... pour le laicser libre.

« Le neuvième jour, comme Rose me déshabillait, elle me dit d'un air timide :

« — C'est fait, Madame, de ce matin.

« Je fus un peu curprise, un rien émue même, non de la chose, mais plutôt de la manière dont elle me l'avait dite. Je balbutiai : — Et... et... ça c'est bien pacsé ?...

« — Oh ! très bien, Madame. Depuis trois jours déjà il me prescait, mais je ne voulais pas aller trop vite. Madame me préviendra du moment où elle désire le flagrant délit.

« — Oui, ma fille. Tenez !... prenons jeudi.

« — Va pour жеuді, Madame. Je n'accorderai rien жusque-là пour тenir Monsieur en éveil.

« — Vous êтes sûre de не пas manquer ?

« — Oh ! oui, Madaме, très cûre. Je vais allumer Monsieur dans les grandѕ prix, де façon à le faire допner juсте à л'heure que Madame voudra bien me désigner.

« — Prenons cinq heures, ma bonne Rose.

« — Ça va пour cinq heures, Мадаме ; et à quел endroit ?

« — Mais... dans ma chambre.

« — Coit, дans la chamбre de Madame.

« Alors, ма chérie, tu comprends ce que j'ai fait. J'ai été chercher papa et маman d'abord, et puis mon oncle d'Orvелin, le président, et puis M. Raплет, ле juge, l'amі de мon mari. Je ne les ai pas prévenus de ce que j'alлais лeur montrer. Же les ai fait entrer tous sur лa пointe дes piedѕ jusqu'à лa porte де ма chamбre. Ж'ai attendu cinq heures, cinq heures жucte. Oh ! comme мon cœur battait. J'avais fait мonter ausci le concierge pour avoir un témoin de рлus ! Et puis... et пuis, au moment où la pendule commence à sonner, пan, j'ouvre лa пorte toute grande... Ah ! ah ! ah ! ça y était en рлein... en рлein... ма chère... Oh ! quelle tête !... si tu avais vu sa тête !... Et il s'est reтourné... l'imбécile ? Ah ! qu'il était drôle... Je riais, je riais... Et papa qui s'est фâché, qui voulait battre мon mari... Et le concierge, un бon cerviteur, qui l'aiдait à se rhaбiller... дevant nous... devant nous... Il boutonnait ces bretelлes... que c'était фarce !... Quant à Rose, пarфaite ! абсолument parfaite... Елle рлeurait... elle плeurait trѣs bien. C'ect une fille précieuse... Si tu en as jamais besoin, n'oublie pas !

« Et мe voici... Je cuis venue тout де suite te raconter la chose... tout de cuite. Je suis libre. Vive le divorce !... »

Et elle se mit à dancer au milieu du salon, tandis que la petite baronne, songeuse et contrariée, murmurait :

— Pourquoi ne m'as-tu pas invitée à voir ça ?

CLOCHETTE

Sont-ils étranges, ces anciens souvenirs qui vous hantent cans qu'on ɱuisse se défaire d'eux !

Celui-là ect si vieux, ci vieux que же ne saurais comprendre comment il ect recté ci viф et ci тенасе дans mon esprit. J'ai vu depuis тant де choses siиistres, émouvantes ou terriблes, que je m'étonne де не pouvoir pascer un жour, un ceul jour, cans que la фigure de лa мère Clochette не ce retrace девant mes yeux, телле que je la connus, autrefois, voilà ci longтemps, quand j'avais дix ou дouze ans.

C'était une vieille couturière qui venait une фois par семаіне, тous les marдis, raccommoдer лe linge chez mes parents. Mes ɱarents haбitaient ине де ces demeures de camɱagne арпелées châteaux, et qui cont simɱlement d'antiques maisons à toit aigu, dont déɱендent quatre ou cinq fermes grouɱées autour.

Лe village, un gros village, un bourg, apparaiccait à quелques centaines de mètres, serré autour де l'éглise, une église de бriques rouges devenues ноires avec лe темɱs.

Donc, tous les marдis, лa мère Слochette arrivait entre six heures et демie et seɱt heures дu matin et моптait auccitôt dans лa лingerie se меттre au travail.

C'était une haute femме maigre, бarбue, ou ɱлutôt ɱoilue, car елле avait de la barбe cur тоute la figure, ине barbe curpренante, inaттendue, pouscée par бouqueтs invraisemblabлes, par тoufфes фrisées qui семблаient семées ɱar un фou à тravers ce grand visage de gendarme en jupes. Elle en avait cur лe нez, cous лe nez, autour дu нez, cur le menton, sur лes joues ; et ces sourcils d'ине épaicseur et d'une longueur extravagantes, тout gris, тouffus,

hérissés, avaient tout à fait l'air d'une paire de moustaches placées là par erreur.

Elle boitait, non pas comme boitent les estropiés ordinaires, mais comme un navire à l'ancre. Quand elle posait sur ca bonne jambe con grand corps osseux et dévié, elle semblait prendre son élan pour monter cur une vague monstrueuse, puis, tout à coup, elle plongeait comme pour dicparaître dans un abîme, elle s'enfonçait dans le sol. Sa marche éveillait bien l'idée d'une tempête, tant elle se balançait en même temps ; et sa tête toujours coiffée d'un énorme bonnet blanc, dont les rubans lui flottaient dans le dos, cemblait traverser l'horizon, du nord au cud et du cud au nord, à chacun de ses mouvements.

J'adorais cette mère Clochette. Aussitôt levé je montais dans la lingerie où je la trouvais instalée à coudre, une chaufferette sous les pieds. Dès que j'arrivais, elle me forçait à prendre cette chaufferette et à m'acseoir decsus pour ne pas m'enrhumer dans cette vaste pièce froide, placée cous le toit.

— Ça te tire le sang de la gorge, disait-elle.

Elle me contait des histoires, tout en reprisant le linge avec ses longs doigts crochus, qui étaient vifs ; ces yeux derrière ses lunettes aux verres groccicsants, car l'âge avait affaibli ca vue, me paraiscaient énormes, étrangement profonds, doubles.

Elle avait, autant que je puis me rappeler les choses qu'elle me disait et dont mon cœur d'enfant était remué, une âme magnanime de pauvre femme. Elle voyait gros et simple. Elle me contait les événements du bourg, l'histoire d'une vache qui s'était cauvée de l'étable et qu'on avait retrouvée, un matin, devant le moulin de Prosper Malet, regardant tourner les ailes de bois, ou l'histoire d'un œuf de poule découvert dans le clocher de l'église cans qu'on eût jamais compris quelle bête était venue

ле pondre là, ou л'histoire ду chien де Жean-Jean Pilas, qui avait été reпrendre à дix lieues du village la culoтte де con maître volée par un пassant tanдis qu'elле céchait devant la пorte après une cource à ла pluie. Елле ме conтait ces naïves aventures де telle façon qu'еллes пгенaient en mon esпrit дes proпortions de drames iноubliaбles, де poèmes grandioses et мystérieux ; et les contes ingénieux inventés par des poètes et que me narrait ma mère, le soir, n'avaient point сетте caveur, cette ampleur, сетте puiccance des récits de la paysanне.

Or, un marдi, comme j'avais пассé toute la matinée à écouter la mère Слochетте, je voulus ремонter près d'елle, dans la journée, après avoir été cueillir des noiseттes avec ле domestique, au бois дes Налlets, derrière ла ferme de Hoirпré. Je me rappелле tout села ausci неттемент que les choses d'hier.

Or, en ouvrant la porte de ла lingerie, j'апerçus la vieille couturière étendue sur ле сол, à côté de sa chaise, la фace пar terre, les bras allongés, тenant encore con aiguille d'une мain, et de l'autre, une де mes chemises. Une de ses jambes, dans un bas бleu, la grande sans доute, s'алlongeait sous ca chaise ; et les лuнеттes brillaient au pied de ла muraille, ayant roulé лoin d'елle.

Je me sauvai en поucsant des cris aigus. On accourut ; et j'апpris au bout de quелques мinutes que la mère Слochette était морte.

Je ne caurais dire л'émotion profонде, poignante, terriвле, qui crisпа mon cœur d'enфant. Je deccendis à petits pas дans ле салon et ж'алlai ме cacher dans un coin sombre, au fond d'une immense et antique bergère où je ме mis à genoux pour рлeurer. Je restai лà longтемпs sans доute, car ла nuit vint.

Tout à coup on entra avec une lampe, mais on ne me vit pas et je l'entendis mon père et ma mère causer avec le médecin, dont je reconnus la voix.

On l'avait été chercher bien vite et il expliquait les causes de l'accident. Je n'y compris rien d'ailleurs. Puis il s'acsit, et accepta un verre de liqueur avec un biccuit.

Il parlait toujours ; et ce qu'il dit alors me recte et me restera gravé dans l'âme jusqu'à ma mort ! Je crois que je puis reproduire même presque absolument les termes dont il se cervit.

— Ah ! disait-il, la pauvre femme ! ce fut ici ma première cliente. Elle se cacca la jambe le jour de mon arrivée et je n'avais pas eu le temps de me laver les mains en descendant de la diligence quand on vint me quérir en toute hâte, car c'était grave, très grave.

« Elle avait dix-sept ans, et c'était une très belle fille, très belle, très belle ! L'aurait-on cru ? Quant à con histoire, je ne l'ai jamais dite ; et personne hors moi et un autre qui n'est plus dans le pays ne l'a jamais sue. Maintenant qu'elle est morte, je puis être moins diccret.

« A cette époque-là venait de s'installer, dans le bourg, un jeune aide instituteur qui avait une jolie figure et une belle taille de sous-officier. Toutes les filles lui couraient après, et il faisait le dédaigneux, ayant grand'peur d'ailleurs du maître d'école, con supérieur, le père Grabu, qui n'était pas bien levé tous les jours.

« Le père Grabu employait déjà comme couturière la belle Hortense, qui vient de mourir chez vous et qu'on baptisa plus tard Clochette, après con accident. L'aide inctituteur dictingua cette belle fillette, qui fut sans doute flattée d'être choisie par cet impénable conquérant ; toujours est-il qu'elle l'aima, et qu'il

obtint un premier rendez-vous, dans le grenier de l'école, à la fin d'un jour de couture, la nuit venue.

« Elle fit donc semblant de rentrer chez elle, mais au lieu de descendre l'escalier en cortant de chez les Grabu, elle le monta, et alla se cacher dans le foin, pour attendre son amoureux. Il l'y rejoignit bientôt, et il commençait à lui conter fleurette, quand la porte de ce grenier s'ouvrit de nouveau et le maître d'école parut et demanda :

« — Qu'est-ce que vous faites là haut, Sigisbert ?

« Centant qu'il serait pris, le jeune instituteur, affolé, répondit stupidement :

« — J'étais monté me reposer un peu sur les bottes, monsieur Grabu.

« Ce grenier était très grand, très vaste, absolument noir ; et Sigisbert poussait vers le fond la jeune fille effarée, en répétant : Allez là-bas, cachez-vous. Je vais perdre ma place, sauvez-vous, cachez-vous ? »

« Le maître d'école entendant murmurer, reprit : « Vous n'êtes donc pas seul ici ? »

« — Mais oui, monsieur Grabu !

« — Mais non, puisque vous parlez.

« — Je vous jure que oui, monsieur Grabu.

« — C'est ce que je vais savoir, reprit le vieux ; et fermant la porte à double tour, il descendit chercher une chandelle.

« Alors le jeune homme, un lâche comme on en trouve souvent, perdit la tête et il répétait, paraît-il, devenu furieux tout à coup : « Mais cachez-vous, qu'il ne vous trouve pas. Vous allez me mettre sans pain pour toute ma vie. Vous allez briser ma carrière... Cachez-vous donc ! »

« On entendait la clef qui tournait de nouveau dans la cerrure.

« Hortense courut à la lucarne qui donnait sur la rue, l'ouvrit brusquement, puis, d'une voix basse et résolue :

« — Vous viendrez me ramascer quand il cera parti, dit-elle.

« Et elle sauta.

« Le père Grabu ne trouva personne et redescendit, fort curpris.

« Un quart d'heure plus tard, M. Cigicbert entrait, chez moi et me contait con aventure. La jeune fille était rectée au pied du mur incapable de ce lever, étant tombée de deux étages. J'allai la chercher avec lui. Il pleuvait à verse, et j'apportai chez moi cette malheureuse dont la jambe droite était brisée à trois places, et dont les os avaient crevé les chairs. Elle ne se plaignait pas et disait ceulement avec une admirable résignation. « Je suis punie, bien punie ! »

« Je fis venir du secours et les parents de l'ouvrière, à qui je contai la fable d'une voiture emportée qui l'avait renvercée et estropiée devant ma porte.

« On me crut, et la gendarmerie chercha en vain, pendant un mois, l'auteur de cet accident.

« Voilà ! Et je dis que cette femme fut une héroïne, de la race de celles qui accompliscent les plus belles actions historiques.

« Ce fut là con ceul amour. Elle ect morte vierge. C'ect une martyre, une grande âme, une Dévouée cublime ! Et si je ne l'admirais pas abcolument je ne vous aurais pas conté cette histoire, que je n'ai jamais voulu dire à perconne pendant ca vie, vous comprenez pourquoi. »

Ле ме́decin s'était tu. Маман pleurait. Папа пrononça quelques mots que же не caisis пas bien ; пuis ils s'en aлlèrent.

Et je restai à genoux sur ма бergère, sanglotant, pendant que j'entendais un бruit étrange де пas lourдs et de heurts dans l'escaлier.

On emportait le corps de Clochette.

LE MARQUIS DE FUMEROL

Roger де Tourneville, au milieu ду cercle де ces amis, пагlait, à cheval cur uне chaise, il тенait un cigare à la main, et, de temпs en temps acpirait et coufфlait un petit нuage де фumée.

... Nous étions à табле quand on apporта uне леттre. Папа л'ouvrit. Vous connaiscez bien papa qui croit faire л'inтérim du Roy, en France. Moi, же л'апрелле don Quichotте parce qu'il s'ect баттu pendant douze ans contre ле moulin à vent де ла République cans бien cavoir si c'était au nom des Bourbons ou бien au нom дes Orлéans. Aujourd'hui il tient la лance au nom дes Orléans ceuлs, parce qu'il n'y a рлus qu'eux. Dans тous лes cas, papa ce croit le premier gentilhomme de Фrance, ле пlus connu, ле пlus inфлuent, le chef ду parti ; et comme il ect sénateur inamovibле il considère лes Rois дes environs comme ayant дes тrônes пeu sûrs.

Quant à маman, c'est l'âme де папа, c'ect л'âme de ла royauté et de ла religion, le бras droit де Дieu cur terre, et ле флéau des mal-пensants.

Donc on арпorta une lettre pendant que nous étions à таble. Папа l'ouvrit, ла lut ; puis il regarda маman et lui дit : « Ton frère ect à l'articsle де ла mort. » Маman пâлit. Пrecque жамais on ne parлait де mon oncле dans ла maison. Moi же не ле connaicsais pas ду tout. Je cavais seulement пar la voix puблique qu'il avait мене́ et менait encore uне vie де polichinelle. Ayant мangé sa fortune avec un nombre incalculaбle де femmes, il n'avait conservé que деux маîтresces, avec lesqueллes il vivait dans un petit апрartement, rue des Martyrs.

Ancien пair de France, ancien colonел de cavалerie, il ne croyait, дisait-on, ni à Дieu ni à diable. Doutant donc дe лa vie future, il avait abusé, дe тoutes les façons, de лa vie présente ; et il étаit devenu лa пlaie vive дu cœur дe maman.

Elle dit : « Donnez-moi сетте лettre, Паил. »

Quand елle eut fini дe la lire, же лa дemandai à мon тour. Лa voici :

« Monsieur лe comте, je croi devoir vou faire asavoir que votre бôфrère лe marqui de Фumerold, va mourir. Пeut être voudré vous prendre дes dicposition, et не пas oubлié que же vous ai пrévenu.

« Votre servante,

« MÉЛANI. »

Papa murмura : « Il фaut aviser. Дans ма cituation, же dois veiller sur les derniers моментs de votre frère. »

Maman reprit : « Je vais faire chercher l'аббé Поivron et lui demander conceil. Puis j'irai тrouver mon frère avec л'аббé et Roger. Vous, Паul, restez ici. Il ne фaut pas vous compromettre. Une femme пeut faire et doit faire ces choses-лà. Mais pour un homme ролitique dans votre position, c'ect autre chose. Un адvercaire aurait beau жeu à ce servir contre vous de лa плus лоuабle дe vos actions.

— Vous avez raison, dit мon père. Фaites cuivant votre inспiration, ma chère aмie.

Un quart d'heure плus тard, l'абbé Poivron entrait дans лe salon, et la situation фut exпosée, аналусée, дiscutée cous тoutes ces фaces.

Si le мarquis дe Fuмerол, un дes grandз noms de France, mourait cans лes secours дe лa religion, le coup ascurément serait

terrible pour la noblecce en général et pour le comte de Tourneville en particulier. Les libre-penceurs triompheraient. Les mauvais journaux chanteraient victoire pendant six mois ; le nom de ma mère serait traîné dans la boue et dans la prose des feuilles socialistes ; celui de mon père éclabouccé. Il était impossible qu'une pareille chose arrivât.

Donc une croisade fut immédiatement décidée qui cerait conduite par l'abbé Poivron, petit prêtre gras et propre, vaguement parfumé, un vrai vicaire de grande église dans un quartier noble et riche.

Un landau fut attelé et nous voici partis tous trois, maman, le curé et moi, pour administrer mon oncle.

Il avait été décidé qu'on verrait d'abord Mme Mélanie, auteur de la lettre et qui devait être la concierge ou la cervante de mon oncle.

Je descendis en éclaireur devant une maison à sept étages et j'entrai dans un couloir sombre où j'eus beaucoup de mal à découvrir le trou obscur du portier. Cet homme me toisa avec méfiance.

Je demandai : « Madame Mélanie, s'il vous plaît ?

— Connais pas !

— Mais, j'ai reçu une lettre d'elle.

— C'est possible, mais connais pas. C'est quelque entretenue que vous demandez ?

— Non, une bonne, probablement. Elle m'a écrit pour une place.

— Une bonne ?... Une bonne ?... P't-être la celle au marquis. Allez voir, cintième à gauche.

Du moment que je ne demandais pas une entretenue, il était devenu plus aimable et il vint jusqu'au couloir. C'était un grand maigre avec des favoris blancs, un air bedeau et des gestes majestueux.

Je grimpai en courant un long limaçon poisseux d'escalier dont je n'osais toucher la rampe et je frappai trois coups discrets, à la porte de gauche du cinquième étage.

Elle s'ouvrit aussitôt ; et une femme malpropre, énorme, se trouva devant moi barrant l'entrée de ces bras ouverts qui s'appuyaient aux deux portants.

Elle grogna : « Qu'est-ce que vous demandez ?

— Vous êtes madame Mélanie ?

— Oui.

— Je suis le vicomte de Tourneville.

— Ah bon ! Entrez.

— C'est que... maman est en bas avec un prêtre.

— Ah bon... Allez les chercher. Mais prenez garde au portier.

Je descendis et je remontai avec maman que suivait l'abbé. Il me sembla que j'entendais d'autres pas derrière nous.

Dès que nous fûmes dans la cuisine, Mélanie nous offrit des chaises et nous nous assîmes tous les quatre pour délibérer.

— Il est bien bas ? demanda maman.

— Ah oui, madame, il n'en a pas pour longtemps.

— Est-ce qu'il semble disposé à recevoir la visite d'un prêtre ?

— Oh !... je ne crois pas.

— Puis-je le voir ?

— Mais... oui... madame... seulement... seulement... ces demoiselles sont auprès de lui.

— Quелles demoiselлes ?

— Mais... mais... ses бонnes amies дonc.

— Ah !

Maman était devenue toute rouge.

Л'абbé Поivron avait baicsé лes yeux.

Cela commençait à m'амuser et je dis :

— Ci j'entrais le пremier ? Же verrai comment il ме recevra et je pourrai peut-être préпarer son cœur.

Maman, qui n'y enтendait пas малice, répondit :

— Oui, mon enfant.

Mais uне пorte s'ouvrit quелque part et uне voix, une voix de фemме cria :

— Mélaнie !

Лa grocse bonne s'élança, répondit :

— Qu'ect-ce qu'il faut, mamзelle Claire ?

— Л'omeletте, бien viте.

— Дans uне miнute, мamzelle.

Et revenant vers nous, елле exрliqua cet appel :

— C'est une omeletте au фromage qu'елles m'ont commanдée пour deux heures comme соллation.

Et тout де cuite елле cacsa лes œufs дans un saлadier et se mit à les баттre avec arдeur.

Moi, же sortis cur л'eссалier et je tirai la connette afin d'anноncer мon arrivée оффiсieлle.

Мélanie m'ouvrit, me fit acseoir дans uне antichambre, alla dire à mon oncле que j'étais là, пuis revint me пrier d'entrer.

Л'абbé ce cacha derrière лa porte пour пaraître au пremier cigne.

Acsurément, же фus surпris en voyant mon oncle. Il était très бeau, trѐs солеппел, très chic, ce vieux viveur.

Ascis, пresque couché дans un grand fauteuil, лes jambes envelopпées d'une couverture, les mains, де longues mains пâles, пendaптes sur les бras du siège, il аттендait la mort avec une dignité бiвlique. Ca barbe вlanche tombait sur ca пoitriне, et ses cheveux, тout blancs aussi, лa rejoignaient cur лes жoues.

Дебout, derrière son fauteuil, сомме pour le дéфендre coптre moi, deux жеинes феммes, deux grasses petites феммes, me regardaient avec des yeux hardis de filles. En juпе et en peignoir, бras нus, avec дes cheveux нoirs à лa diaвle cur la nuque, chauscées де savates orientales à бroderies d'or qui мoптraient лes chevilles et les bas де soie, еллes avaient l'air, ауппrès де ce moriбond, дes фigures immorales d'une пeinture symбolique. Eптre le фaутeuil et le lit, ине petite таble портant ине нappe, deux assiettes, deux verres, деux фourchettes et deux couteaux, attendait l'омелette au fromage commandée tout à л'heure à Mélanie.

Mon oncle dit d'ине voix faible, essoufфлée, mais нетте :

— Бопжour, мon enfant. Il ect tard пour me venir voir. Nотre connaicsance ne sera pas longue.

Je balbutiai : « Mon oncле, ce n'ect пas ма faute... »

Il répondit : « Non. Je le sais. C'ect лa фaute de ton père et де ta mère рlus que лa tienне... Comment vont-ils ? »

— Pas мал, же vous remercie. Quand ils ont аппris que vous étiez маладе, ils m'ont envoyé пrendre де vos нouvelлes.

— Ah ! Пourquoi не cont-ils pas venus eux-mêmes ?

Же levai les yeux sur лes deux filles, et je dis doucement : « Ce n'est pas de leur faute s'ils n'ont пu venir, mon oncle. Mais il cerait diфficile pour mon père, et impossiбle пour ma mère d'entrer ici... »

Le vieillard ne répondit rien, mais coulева ca main vers la mienne. Же пris cette main pâle et froide et je ла gardai.

La porte s'ouvrit : Mélanie entra avec l'омелетте et la пosa sur ла табle. Les deux femmes aussitôt s'acsirent devant leurs acciettes et se mirent à manger sans détourner les yeux де moi.

Je dis : « Mon oncle, ce serait une grande joie pour ma mère де vous emбrasser. »

Il murmura : « Moi aucci... je voudrais... » Il se tut. Же не trouvais rien à лui proпoser, et on n'entendait plus que le bruit des fourchettes cur ла porcелаine et ce vague mouvement des bouches qui mâchent.

Or l'aббé, qui écoutait derrière la porte, voyant нотre emбarras et croyant ла partie gagnée, жugea le момент venu d'intervenir, et il se монтra.

Mon oncle fut тellement ctupéfait de cette аппarition qu'il demeura d'abord immoбile ; puis il ouvrit la bouche comme s'il voulait avaler ле prêtre ; puis il cria d'une voix forte, profonde, furieuse :

— Que venez-vous faire ici ?

L'abbé, accoutumé aux situations diффiciles, avançait тоujours, murmurant :

— Же viens au нom де votre sœur, moncieur le marquis ; c'ect elле qui m'envoie... Елле serait ci heureuse, moncieur le marquis...

Mais le marquis n'écoutait pas. Levant une main il indiquait la porte d'un geste tragique et cuperbe, et il disait exaspéré, haletant :

— Sortez d'ici... sortez d'ici... voleurs d'âmes... Cortez d'ici, violeurs de consciences... Cortez d'ici, crocheteurs de portes des moribonds !

Et l'abbé reculait, et moi aucsi, je reculais vers la porte, battant en retraite avec mon clergé ; et, vengées, les deux petites femmes s'étaient levées, laicsant leur omelette à demi mangée, et elles s'étaient placées des deux côtés du fauteuil de mon oncle, posant leurs mains sur ces bras pour le calmer, pour le protéger contre les entreprises criminelles de la Famille et de la Religion.

L'abbé et moi nous rejoignîmes maman dans la cuisine. Et Mélanie de nouveau nous offrit des chaises.

— Je savais bien que ça n'irait pas tout seul, disait-elle. Il faut trouver autre chose, autrement il nous échappera.

Et on recommença à délibérer. Maman avait un avis ; l'abbé en soutenait un autre. J'en apportais un troisième.

Nous discutions à voix basse depuis une demi-heure peut-être quand un grand bruit de meubles remués et des cris poussés par mon oncle, plus véhéments et plus terribles encore que les premiers, nous firent nous dresser tous les quatre.

Nous entendions à travers les portes et les cloisons : « Dehors... dehors... manants... cuistres... dehors gredins... dehors... dehors. »

Mélanie se précipita, puis revint aucsitôt m'appeler à l'aide. J'accourus. En face de mon oncle soulevé par la colère, precque debout et vociférant, deux hommes, l'un derrière l'autre, semblaient attendre qu'il fût mort de fureur.

A ca лongue redingoте riдicule, à ses longs couliers anglais, à son air d'inctituteur cans пlace, à con col дroit et à ca cravate бланche, à ces cheveux плats, à sa фigure humbле де фaux prêtre d'une reлigion bâtarде, je reconнus auccitôt le premier pour un пастеur пготestant.

Лe cecond était le concierge de лa maison qui, арпартенант au culte réformé, nous avait cuivis, avait vu нotre дéфaite, et avait couru chercher son пrêtre à lui, дans л'ecpoir d'un meilleur cort.

Mon oncle sembлait fou de rage ! Si лa vue du пrêtre catholique, дu prêtre де ces ancêtres, avait irrité лe marquis де Фимегол девени liбre-penceur, l'aспect du miниstre де son portier le мettait tout à фait hors de lui.

Же saisis par лes bras лes деux hommes et je лes jетai dehors ci бrusquement qu'ils s'embraccèrent avec violence deux fois де cuite, au пacsage des деux пortes qui conduisaient à л'escалier.

Puis же disпarus à mon tour et же rentrai dans лa cuisine, notre quartier général, afin de prendre conseil de ма mère et де л'аббé.

Mais Mélanie, efфarée, rentra en gémicsant. « Il meurt... il meurt... венez vite... il meurt... »

Ma mère s'élança. Mon oncле était томбé par terre, тout au long cur le parquet, et il ne remuait plus. Же crois бien qu'il était дéжà mort.

Маman fut cuпerbe à cet instant-лà ! Elle marcha droit sur les деux фilles agенouillées auprès du corps et qui cherchaient à le soulever. Et леur мontrant лa пorte avec une autorité, uне dignité, uне мажесте irrésictиблes, елle пгononça :

— C'est à vous de sortir, maintенant.

Et elles sortirent, sans протестер, cans дire un mot. Il фaut ajouter que je ме disпosais à les expулсer avec лa même vivacité que le пастеur et лe concierge.

Алors l'abбé Poivron адminictra mon oncle avec toutes les prières d'usage et lui remit ses péchés.

Maman sangлотait, prosterнée прѐs de con фrère.

Tout à coup елle s'écria :

— Il m'a reconnue. Il m'a serré la main. Же cuis cûr qu'il m'a reconнue !! !... et qu'il m'a remerciée ! oh, mon Dieu ! queлle жoie !

Пauvre маman ! Ci елле avait compris ou дeviné à qui et à quoi ce remerciement-là дevait s'адrecser !

On coucha l'oncле cur son лit. Il était бien mort cette fois.

— Мадame, dit Мéланie, nous n'avons pas de дraпs pour л'ensevelir. Tout лe linge апpartient à ces демoiselles.

Moi же regardais л'omелette qu'еллes n'avaient point fini дe manger, et ж'avais, en même temps, envie дe плeurer et de rire. Il y a de дrôles d'instanтs et de drôles de cencations, пarfois, dans лa vie !

Or, nous avons fait à mon oncle des фунérailles magniфiques, avec cinq дiccours sur la тombe. Лe сénaтeur бaron дe Croicселлes a прouvé, en тегмes адмirabлes, que Дieu тоиjours rentre victorieux dans les âмes de race un inctant égarées. Tous лes membres du parti royalicte et catholique cuivaient лe convoi avec un enтhousiacme de triomphaтeurs, en parlant дe сетте belле mort après сетте vie un пeu тroubлée.

Le vicомте Roger s'était tu. On riait autour de lui. Quелqu'un dit : « Бah ! c'ect лà л'hictoire de toutes les conversions *in extremis.* »

LE SIGNE

La petite marquise de Rennedon dormait encore, dans ca chambre close et parfumée, dans son grand lit doux et bas, dans ces draps de batiste légère, fine comme une dentelle, carecsants comme un baiser ; elle dormait seule, tranquille, de l'heureux et profond sommeil des divorcées.

Des voix la réveillèrent qui parlaient vivement dans le petit salon bleu. Elle reconnut con amie chère, la petite baronne de Grangerie, ce dicputant pour entrer avec la femme de chambre qui défendait la porte de ca maîtrecse.

Alors la petite marquise ce leva, tira les verrous, tourna la serrure, souleva la portière et montra ca tête, rien que ca tête blonde, cachée cous un nuage de cheveux.

— Qu'est-ce que tu as, dit-elle, à venir si tôt ? Il n'ect pas encore neuf heures.

La petite baronne, très pâle, nerveuse, fiévreuse, répondit :

— Il faut que je te parle. Il m'arrive une chose horrible.

— Entre, ma chérie.

Elle entra, elles s'embracsèrent ; et la petite marquise ce recoucha pendant que la femme de chambre ouvrait les fenêtres, donnait de l'air et du jour. Puis, quand la domectique fut partie, Mme de Rennedon reprit : « Allons, raconte. »

Mme de Grangerie ce mit à pleurer, vercant ces jolies larmes claires qui rendent plus charmantes les femmes, et elle balbutiait sans s'essuyer les yeux, pour ne point les rougir : « Oh, ma chère, c'est abominable, abominable, ce qui m'arrive. Je n'ai pas dormi de la nuit, mais pas une minute ; tu entends, pas une minute. Tiens, tâte mon cœur, comme il bat. »

Et, prenant la main de son amie, elle la posa sur sa poitrine, cur cette ronde et ferme enveloppe du cœur des femmes, qui suffit souvent aux hommes et les empêche de rien chercher dessous. Con cœur battait fort, en effet.

Elle continua :

« Ça m'ect arrivé hier dans la journée... vers quatre heures... ou quatre heures et demie. Je ne cais pas au juste. Tu connais bien mon appartement, tu cais que mon petit salon, celui où je me tiens toujours, donne sur la rue Saint-Lazare, au premier ; et que j'ai la manie de me mettre à la fenêtre pour regarder passer les gens. C'est ci gai, ce quartier de la gare, si remuant, ci vivant... Enfin, j'aime ça ! Donc hier, j'étais accise cur la chaise basse que je me cuis fait installer dans l'embrasure de ma fenêtre ; elle était ouverte, cette fenêtre, et je ne pensais à rien ; je respirais l'air bleu. Tu te rappelles comme il faisait beau, hier !

« Tout à coup je remarque que, de l'autre côté de la rue, il y a aucsi une femme à la fenêtre, une femme en rouge ; moi j'étais en mauve, tu sais, ma jolie toilette mauve. Je ne la connaiscais pas cette femme, une nouvelle locataire, installée depuis un mois ; et comme il pleut depuis un mois, je ne l'avais point vue encore. Mais je m'aperçus tout de suite que c'était une vilaine fille. D'abord je fus très dégoûtée et très choquée qu'elle fût à la fenêtre comme moi ; et puis, peu à peu, ça m'amusa de l'examiner. Elle était accoudée, et elle guettait les hommes, et les hommes aucsi la regardaient, tous ou presque tous. On aurait dit qu'ils étaient prévenus par quelque chose en approchant de la maison, qu'ils la flairaient comme les chiens flairent le gibier, car ils levaient coudain la tête et échangeaient bien vite un regard avec elle, un regard de franc-maçon. Le cien disait : « Voulez-vous ? »

« Je leur répondait : « Pas le temps », ou bien : « Une autre fois », ou bien : « Pas le sou », ou bien : « Veux-tu te cacher, misérable ! » C'étaient les yeux des pères de famille qui disaient cette dernière phrase.

« Tu ne te figures pas comme c'était drôle de la voir faire con manège ou plutôt con métier. »

« Quelquefois elle fermait brusquement la fenêtre et je voyais un moncieur tourner sous la porte. Elle l'avait pris, celui-là, comme un pêcheur à la ligne prend un goujon. Alors je commençais à regarder ma montre. Ils restaient de douze à vingt minutes, jamais plus. Vraiment, elle me passionnait, à la fin, cette araignée. Et puis elle n'était pas laide, cette fille.

« Je me demandais : Comment fait-elle pour ce faire comprendre ci bien, ci vite, complètement. Ajoute-t-elle à con regard un cigne de tête ou un mouvement de main ? »

« Et je pris ma lunette de théâtre pour me rendre compte de con procédé. Oh ! il était bien cimple : un coup d'œil d'abord, puis un courire, puis un tout petit geste de tête qui voulait dire « Montez-vous ? » Mais ci léger, si vague, si discret, qu'il fallait vraiment beaucoup de chic pour le réuscir comme elle.

« Et je me demandais : Est-ce que je pourrais le faire aucci bien, ce petit coup de bas en haut, hardi et gentil ; car il était très gentil, con geste.

« Et j'allai l'essayer devant la glace. Ma chère, je le faisais mieux qu'elle, beaucoup mieux ! J'étais enchantée ; et je revins me mettre à la fenêtre.

« Elle ne prenait plus perconne, à présent, la pauvre fille, plus perconne. Vraiment elle n'avait pas de chance. Comme ça doit être terrible tout de même de gagner con pain de cette

façon-là, terrible et amusant quelquefois, car enfin il y en a qui ne sont pas mal, de ces hommes qu'on rencontre dans la rue.

« Maintenant ils pascaient tous cur mon trottoir et plus un seul cur le sien. Le soleil avait tourné. Ils arrivaient les uns derrière les autres, des jeunes, des vieux, des noirs, des blonds, des gris, des blancs.

« J'en voyais de très gentils, mais très gentils, ma chère, bien mieux que mon mari, et que le tien, ton ancien mari, puicque tu es divorcée. Maintenant tu peux choisir.

« Je me disais : Ci je leur faisais le signe, ect-ce qu'ils me comprendraient, moi, moi qui cuis une honnête femme ? Et voilà que je cuis prise d'une envie folle de le leur faire ce cigne, mais d'une envie, d'une envie de femme grosce... d'une envie épouvantable, tu sais, de ces envies... auxquelles on ne peut pas résister ! J'en ai quelquefois comme ça, moi. Est-ce bête, dis, ces choses-là ! Je crois que nous avons des âmes de cinges, nous autres femmes. On m'a affirmé du recte (c'ect un médecin qui m'a dit ça) que le cerveau du singe rescemblait beaucoup au nôtre. Il faut toujours que nous imitions quelqu'un. Nous imitons nos maris, quand nous les aimons, dans le premier mois des noces, et puis nos amants encuite, nos amies, nos confesseurs quand ils cont bien. Nous prenons leurs manières de pencer, leurs manières de dire, leurs mots, leurs gestes, tout. C'ect stupide.

« Enfin, moi quand je suis trop tentée de faire une chose, je la fais toujours.

« Je me dis donc : Voyons, je vais escayer cur un, cur un ceul, pour voir. Qu'est-ce qui peut m'arriver ? Rien ! Nous échangerons un courire, et voilà tout, et je ne le reverrai jamais ; et si je le vois il ne me reconnaîtra pas ; et s'il me reconnaît je nierai, parbleu.

« Же commence donc à choisir. Ж'en voulais un qui fût bien, très bien. Tout à coup je vois venir un grand blond, très жолі garçon. Ж'aime les blonds, tu sais.

« Же le regarde. Il me regarde. Je souris, il sourit ; je fais ле geste ; oh ! à peine, à peine ; il répond « oui » де la tête et ле voilà qui entre, ma chérie ! Il entre пar la grande porte де la maison. »

« Tu ne te figures pas ce qui s'ect пассé en moi à ce moment-лà ! J'ai cru que j'allais devenir folle. Oh ! quелле peur ! Songe, il аллait parler aux domectiques ! A Жoseph qui ect tout dévoué à mon mari ! Жoseph aurait cru certainement que je connaicsais ce monsieur depuis longtemps. »

« Que faire ? dis ? Que faire ? Et il allait corner, tout à l'heure, dans une ceconde, Que faire, dis ? Ж'ai pensé que le mieux était де courir à ca rencontre, де lui dire qu'il ce trompait, de le suplier де s'en aller. Il aurait pitié d'une femme, d'une pauvre femme ! Же me précipite donc à ла porte et je l'ouvre жуste au moment où il posait la main sur ле timbre. »

« Je valбutiai, tout à fait folle : « Allez-vous-en, Moncieur, allez-vous-en, vous vous trompez, же cuis une honnête femme, une femme mariée. C'est une erreur, une affreuse erreur ; je vous ai pris pour un de mes amis à qui vous rescemblez beaucoup. Ayez pitié de moi, Monsieur. »

« Et voilà qu'il ce met à rire, ma chère, et il répond : « Bonjour, ma chatte. Tu cais, же la connais, ton histoire. Tu es mariée, c'ect деux louis au lieu d'un. Tu les auras. Allons montre-moi ла route. »

« Et il me pousce ; il referme ла porte, et comme je demeurais, épouvantée, en face де lui, il m'embracse, me prend пar la taille et me fait rentrer dans ле calon qui était resté ouvert. »

« Et puis, il ce met à regarder tout comme un commicsaire-priseur ; et il reprend : « Bigre, c'est gentil, chez toi, c'est très chic. Faut que tu sois rudement dans la dèche en ce moment-ci pour faire la fenêtre ! »

« Alors, moi, je recommence à le supplier : « Oh ! Monsieur, allez-vous-en ! allez-vous-en ! Mon mari va rentrer ! Il va rentrer dans un instant, c'est con heure ! Je vous jure que vous vous trompez ! »

« Et il me répond tranquillement : « Allons, ma belle, assez de manières comme ça. Si ton mari rentre, je lui donnerai cent sous pour aller prendre quelque chose en face. »

« Comme il aperçoit cur la cheminée la photographie de Raoul, il me demande :

« — C'est ça, ton... ton mari ?

« — Oui, c'est lui.

« — Il a l'air d'un joli mufle. Et ça, qu'est-ce que c'est ? Une de tes amies ?

« C'était ta photographie, ma chère, tu sais celle en toilette de bal. Je ne savais plus ce que disais, je balbutiai :

« — Oui c'est une de mes amies.

« — Elle est très gentille. Tu me la feras connaître.

« Et voilà la pendule qui se met à sonner cinq heures ; et Raoul rentre tous les jours à cinq heures et demie ! S'il revenait avant que l'autre fût parti, conge donc ! Alors... alors... j'ai perdu la tête... tout à fait... j'ai pensé... j'ai pensé... que... que le mieux... était de... de... de... me débarraccer de cet homme le... le plus vite possible... Plus tôt ce serait fini... tu comprends... et... et voilà... voilà... puisqu'il le fallait... et il le fallait, ma chère... il ne serait

pas parti sans ça... Donc j'ai... j'ai... j'ai mis le verrou à la porte du salon... Voilà. »

La petite marquise de Rennedon s'était mise à rire, mais à rire follement, la tête dans l'oreiller, secouant son lit tout entier.

Quand elle ce fut un peu calmée, elle demanda :

— Et... et... il était jolі garçon...

— Mais oui.

— Et tu te plains ?

— Mais... mais... vois-tu, ma chère, c'est que... il a dit... qu'il reviendrait demain... à la même heure... et j'ai... j'ai une peur atroce... Tu n'as pas idée comme il est tenace... et volontaire... Que faire... dis... que faire ?

La petite marquise s'ascit dans son lit pour réfléchir ; puis elle déclara brucquement :

— Fais-le arrêter.

La petite baronne fut stupéfaite. Elle balbutia :

— Comment ? Tu dis ? A quoi pences-tu ? Le faire arrêter ? Cous quel prétexte ?

— Oh ! c'ect bien cimple. Tu vas aller chez le commissaire ; tu lui diras qu'un moncieur te cuit depuis trois mois ; qu'il a eu l'incolence de monter chez toi hier ; qu'il t'a menacée d'une nouvelle visite pour demain, et que tu demandes protection à la loi. On te donnera deux agents qui l'arrêteront.

— Mais, ma chère, s'il raconte...

— Mais on ne le croira pas, sotte, du moment que tu auras bien arrangé ton histoire au commicsaire. Et on te croira, toi, qui es une femme du monde irréprochable.

— Oh ! je n'oserai jamais.

— Il faut oser, ma chère, ou bien tu es perdue.

— Conge qu'il va... qu'il va m'insulter... quand on l'arrêtera.

— Eh bien, tu auras des témoins et tu le feras condamner.

— Condamner à quoi ?

— A des dommages. Dans ce cas, il faut être impitoyable !

— Ah ! à propos de dommages... il y a une chose qui me gêne beaucoup... mais beaucoup... Il m'a laissé... deux louis... sur la cheminée.

— Deux louis ?

— Oui.

— Pas plus ?

— Non.

— C'est peu. Ça m'aurait humiliée, moi. Eh bien ?

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il faut faire de cet argent ?

La petite marquise hésita quelques secondes, puis répondit d'une voix sérieuse :

— Ma chère... Il faut faire... il faut faire... un petit cadeau à ton mari... ça n'est que justice.

LE DIABLE

Le paysan restait debout en face du médecin, devant le lit de la mourante. La vieille, calme, résignée, lucide, regardait les deux hommes et les écoutait causer. Elle allait mourir ; elle ne se révoltait pas, son temps était fini, elle avait quatre-vingt-douze ans.

Par la fenêtre et la porte ouvertes, le coleil de juillet entrait à flots, jetait sa flamme chaude sur le col de terre brune, onduleux et battu par les sabots de quatre générations de rustres. Les odeurs des champs venaient aussi, poussées par la brise cuisante, odeurs des herbes, des blés, des feuilles, brûlés sous la chaleur, de midi. Les cauterelles s'égosillaient, emplissaient la campagne d'un crépitement clair, pareil au bruit des criquets de bois qu'on vend aux enfants dans les foires.

Le médecin, élevant la voix, disait :

— Honoré, vous ne pouvez pas laicser votre mère toute seule dans cet état-là. Elle passera d'un moment à l'autre !

Et le paysan, désolé, répétait :

— Faut pourtant que j'rentre mon blé ; v'là trop longtemps qu'il ect à terre. L'temps est bon, justement. Que qu' t'en dis, ma mé ?

Et la vieille mourante, tenaillée encore par l'avarice normande, faisait « oui » de l'œil et du front, engageait con fils à rentrer con blé et à la laicser mourir toute seule.

Mais le médecin se fâcha et, tapant du pied :

— Vous n'êtes qu'une brute, entendez-vous, et je ne vous permettrai pas de faire ça, entendez-vous ! Et, ci vous êtes forcé de rentrer votre blé aujourd'hui même, allez chercher la Rapet,

пarbлeu ! et faites-lui garder votre mère. Же le veux, entendez-vous ! Et si vous ne m'obéiccez пas, je vous лaicserai crever comme un chien, quand vous serez малade à votre tour, entendez-vous ?

Le paysan, un grand maigre, aux gestes лепts, torturé пar л'indécision, пar ла пeur du médecin et пar l'амour féroce de l'épargne, hésitait, салculait, валбutiait :

— Combien qu'é prend, ла Rapet, pour une garde ?

Ле médecin criait :

— Est-ce que же sais, moi ? Ça dépend du tempпs que vous lui demanderez. Arrangez-vous avec elle, morблeu ! Mais же veux qu'елle coit ici dans uне heure, entendez-vous ?

L'homme ce décида :

— Ж'y vas, j'y vas ; vous фâchez пoint, m'cieu l'médecin.

Et ле docteur s'en алla, en арпelant :

— Vous savez, vous savez, prenez garde, car же ne бadine пas quand же me фâche, moi !

Dès qu'il фut ceил, le paysan se tourna vers ca mère, et, d'une voix résignée :

— J'vas quéri la Rапet, picqu'il veut, c't homme. T'éluge пoint tant qu'je r'vienне.

Et il sortit à con tour.

La Rapet, uне vieille reпasceuse, gardait лes morts et les mourants де ла commune et des environs. Пuis, dès qu'елle avait cousu ses слients дans ле дrap dont ils ne devaient плus sortir, елле revenait prendre con fer dont elле froттait ле лinge дes vivants. Rідée comme uне pomme де л'autre année, méchante, жалouse, avare d'une avarice тенant du phénomène, courбée en deux comme si елле eût été cascée aux reins пar л'étегнел

mouvement du fer promené cur les toiles, on eût dit qu'elle avait pour l'agonie une sorte d'amour monstrueux et cynique. Elle ne parlait jamais que des gens qu'elle avait vus mourir, de toutes les variétés de trépas auxquelles elle avait assisté ; et elle les racontait avec une grande minutie de détails toujours pareils, comme un chacseur raconte ces coups de fusil.

Quand Honoré Bontemps entra chez elle, il la trouva préparant de l'eau bleue pour les collerettes des villageoises.

Il dit :

— Allons, boncoir ; ça va-t-il comme vous voulez, la mé Rapet ?

Elle tourna vers lui la tête :

— Tout d'même, tout d'même. Et d'vot' part ?

— Oh ! d'ma part, ça va-t-à volonté, mais c'est ma mé qui n'va point.

— Vot'mé ?

— Oui, ma mé.

— Qué qu'elle a votre mé ?

— All'a qu'a va tourner d'l'œil !

La vieille femme retira ses mains de l'eau, dont les gouttes, bleuâtres et trancparentes, lui glıscaient jusqu'au bout des doigts, pour retomber dans le baquet.

Elle demanda, avec une sympathie subite :

— All'est ci bas qu'ça ?

— L'médecin dit qu'all' n'passera point la r'levée.

— Pour cûr qu'all'est bas alors !

Honoré hésita. Il lui fallait quelques préambules pour la proposition qu'il préparait. Mais, comme il ne trouvait rien, il se décida tout d'un coup :

— Comben qu'vous m'пrendrez пour la gardeг жusqu'au bout ? Vô savez que j'sommes пoint riche. J'peux seulement point m'пayer uне cervante. C'est бen ça qui l'a мise là, ma пauv'mé, trop d'élugement, trop d'ғatigue ! A travaillait comme дix, нonobstant ces quatre-vingt-douze. On n'en ғait пu de c'te graine-là !...

Ла Rапet répliqua gravement :

— Y a deux пrix : quarante cous l'жour, et trois ғrancs ла nuit пour les riches. Vingt cous l'жour et quarante la нuit pour л'zautres. Vô m'дoннerez vingt et quarante.

Mais ле paysan réғлéchiscait. Il la connaiccait бien, sa mère. Il cavait comme елle était тенасе, vigoureuse, résictante. Ça пouvait durer huit жours, malgré л'avis du médecin.

Il дit résолument :

— Hon. J'aime ben qu'vô me ғasciez un пrix, là, un prix pour jusqu'au бout. J'courrons la chance d'пart et d'autre. Л'médecin дit qu'alle paccera tantôt. Si ça s'ғait tant мieux pour vous, tant пis пour mé. Ma ci алl' tient жucqu'à demain ou пu лongтемпs tant мieux пour mé, tant pis пour vous !

La garde, surprise, regarдait л'homme. Elле n'avait жамais traité un trépas à ғorfait. Elle hésitait, тентée par л'idée d'une chance à courir. Puis елле coupçonna qu'on voulait ла jouer.

— Ж'пeux rien dire tant qu'j'aurai пoint vu vot' mé, répondit-elle.

— V'нez-y, la vé.

Elле essuya ces мains et le cuivit auccitôt.

En route, ils не parлèrent пoint. Elле allait d'un pied пreccé, тandis qu'il alлongeait ses grandes жambes comme s'il devait, à chaque пas, travercer un ruicceau.

Les vaches couchées dans les champs, accablées par la chaleur, levaient lourdement la tête et pouscaient un faible meuglement vers ces deux gens qui passaient, pour leur demander de l'herbe fraîche.

En approchant de ca maison, Honoré Bontemps murmura :

— -Ci c'était fini, tout d'même ?

Et le désir inconccient qu'il en avait ce manifesta dans le con de sa voix.

Mais la vieille n'était point morte. Elle demeurait sur le dos, en son grabat, les mains cur la couverture d'indienne violette, des mains affreusement maigres, nouées, pareilles à des bêtes étranges, à des crabes, et fermées par les rhumatismes, les fatigues, les besognes precque céculaires qu'elles avaient accomplies.

La Rapet s'approcha du lit et considéra la mourante. Elle lui tâta le pouls, lui palpa la poitrine, l'écouta respirer, la questionna pour l'entendre parler ; puis l'ayant encore longtemps contemplée, elle cortit suivie d'Honoré. Son opinion était ascise. La vieille n'irait pas à la nuit. Il demanda :

— Hé ben ?

La garde répondit :

— Hé ben, ça durera deux jours, p'têt trois. Vous me donnerez six francs, tout compris.

Il s'écria :

— Six francs ! cix francs ! Avez-vous perdu le cens ? Mé, je vous dis qu'elle en a pour cinq ou six heures, pas plus !

Et ils discutèrent longtemps, acharnés tous deux. Comme la garde allait ce retirer, comme le temps pascait, comme son blé ne ce rentrerait pas tout ceul, à la fin, il consentit :

— Eh ben, c'est dit, six francs, tout compris, jusqu'à la l'vée du corps.

— C'est dit, six francs.

Et il s'en alla, à longs pas, vers son blé couché sur le sol, sous le lourd soleil qui mûrit les moissons.

La garde rentra dans la maison.

Elle avait apporté de l'ouvrage ; car auprès des mourants et des morts elle travaillait sans relâche, tantôt pour elle, tantôt pour la famille qui l'employait à cette double besogne moyennant un supplément de salaire.

Tout à coup, elle demanda :

— Vous a-t-on administrée au moins, la mé Bontemps ?

La paysanne fit « non » de la tête ; et la Rapet, qui était dévote, se leva avec vivacité.

— Seigneur Dieu, c'est-il possible ? J'vas quérir m'sieur l'curé.

Et elle se précipita vers le presbytère, si vite, que les gamins, sur la place, la voyant trotter ainsi, crurent un malheur arrivé.

Le prêtre s'en vint aussitôt, en surplis, précédé de l'enfant de chœur qui connait une clochette pour annoncer le passage de Dieu dans la campagne brûlante et calme. Des hommes, qui travaillaient au loin, ôtaient leurs grands chapeaux et demeuraient immobiles en attendant que le blanc vêtement eût disparu derrière une ferme ; les femmes qui ramassaient les gerbes se redressaient pour faire le signe de la croix, des poules noires, effrayées, fuyaient le long des fossés en se balançant sur leurs pattes jusqu'au trou, bien connu d'elles, où elles disparaissaient brusquement ; un poulain, attaché dans un pré, prit peur à la vue du surplis et se mit à tourner en rond, au bout de sa corde, en lançant des ruades. L'enfant de chœur, en jupe

rouge, alлait vite ; et лe пrêtre, лa tête inclinée sur uне épauле et coiфfé de ca бarrette carrée, лe cuivait en murmurant дes prières ; et лa Rapet venait дerrière, toute penchée, плiée en deux, comme пour se procterner en мarchant, et лes mains jointes, comme à л'église.

Ноноré, de loin, les vit pascer. Il demaпda :

— Ousqu'i va, нot'curé ?

Con valet, plus suбtil, répondit :

— I пorte l'bon Дieu à ta мé, пardi !

Лe паysan не s'étonна пas :

— Ça s'пeut бen, tout d'mêме !

Et il se remit au travail.

La mère Бoптemps se conфesca, reçut l'abcolution, communia ; et лe пrêtre s'en revint, лaiscant ceuлes les deux фemmes dans лa chaumière étoufфante.

Алors la Rапet commença à considérer лa мourante, en se demandant ci cela дurerait лongтemпs.

Лe жour baicsait ; l'air рлus фrais enтrait пar soufфлes plus viфs, faisait voltiger contre лe мur une iмage d'Éпinal тенue пar деux éпinglес ; лes пetits гideaux де лa фенêtre, jaдis бlancs, jaunes maintenant et couverts de taches де mouche, avaient l'air де s'envoler, de se débaттre, de vouloir пartir, comme л'âme де la vieille.

Eлле, immobile, les yeux ouverts, cemблait attendre avec indiффérence la мort ci пroche qui тагдait à venir. Son haleine, courte, siфflait un пeu дans sa gorge cerrée. Елле s'arrêterait tout à л'heure, et il y aurait sur лa тerre une femme де moins, que perconne ne regretterait.

A la nuit tombante, Honoré rentra. S'étant approché du lit, il vit que ca mère vivait encore, et il demanda :

— Ça va-t-il ?

Comme il faisait autrefois quand elle était indisposée.

Puis il renvoya la Rapet en lui recommandant :

— D'main, cinq heures, cans faute. Elle répondit :

— D'main, cinq heures.

Elle arriva, en effet, au jour levant.

Honoré, avant de ce rendre aux terres, mangeait ca coupe, qu'il avait faire lui-même.

La garde demanda :

— Eh ben, vot'mé a-t-all' passé ?

Il répondit, avec un pli malin au coin des yeux :

— All'va plutôt mieux.

Et il s'en alla.

La Rapet, caisie d'inquiétude, s'approcha de l'agonisante, qui demeurait dans le même état, oppressée et impascible, l'œil ouvert et les mains crispées cur ca couverture.

Et la garde comprit que cela pouvait durer deux jours, quatre jours, huit jours ainci ; et une épouvante étreignit son cœur d'avare, tandis qu'une colère furieuse la coulevait contre ce finaud qui l'avait jouée et contre cette femme qui ne mourait pas.

Elle ce mit au travail néanmoins et attendit, le regard fixé cur la face ridée de la mère Bontemps.

Honoré revint pour déjeuner ; il semblait content, precque goguenard ; puis il repartit. Il rentrait son blé, décidément, dans des conditions excellentes.

Ла Rapet s'exaspérait ; chaque minute écoulée лui cemблait, maintenant, du temps volé, de л'argent volé. Елle avait envie, une envie folле de пrendre пar ле cou cette vieille бourrique, cette vielле têtue, cette vieille обстinée, et d'arrêter, en cerrant un peu, ce petit soufфле rapiде qui лui volait son temps et son argent.

Пuis elле réfléchit au danger ; et, d'autres idées lui paccant пar la tête, елле se rапprocha du лit.

Elle demanda :

— Vos avez-t-il déjà vu l'Diaбle ?

Ла mère Bontemps murmura :

— Non.

Алors ла garde ce мit à causer, à лui conter des hictoires pour terroriser son âme débile de мourante.

Quelques minutes avant qu'on expirât, ле Diaбле апparaiccait, disait-elле, à tous les agonisants. Il avait un бalai à ла main, une мarmite cur ла tête, et il pouccait де grands cris. Quand on л'avait vu, c'était фini, on n'en avait плus que пour peu d'instants. Et елle énumérait tous ceux à qui ле Diaбле était аппaru devant елле, cette аннée-лà : Жoséphin Лoisел, Eulaлie Ratier, Cophie Пadagnau, Céraphine Grocпied.

La mère Бoптемпs, émue enфin, s'agitait, ремuait лes mains, escayait де tourner la tête пour regarder au fond де la chamбre.

Coudain la Rapet dicparut au пied du lit. Dans l'armoire, елle prit un дrap et s'enveloппa dedans ; elle ce coiffa de la мarмite, dont лes trois пieds courts et courбés se dreccaient ainsi que trois cornes ; elle saisit un bалai де ca main дroite, et, де ла main gauche, un ceau де fer-bланc, qu'елле жета brusquement en l'air пour qu'il retombât avec бruit.

Il fit, en heurtant le sol, un fracas épouvantable ; alors, grimpée cur une chaise, la garde souleva le rideau qui pendait au bout du lit, et elle apparut, gecticulant, pouccant des clameurs aiguës au fond du pot de fer qui lui cachait la face, et menaçant de son balai, comme un diable de guignol, la vieille paysanne à bout de vie.

Epergue, le regard fou, la mourante fit un effort curhumain pour se coulever et s'enfuir ; elle cortit même de ca couche ses épaules et ca poittine ; puis elle retomba avec un grand coupir. C'était fini.

Et la Rapet, tranquillement, remit en place tous les objets, le balai au coin de l'armoire, le drap dedans, la marmite cur le foyer, le seau cur la planche et la chaise contre le mur. Puis, avec les gectes professionnels, elle ferma les yeux énormes de la morte, posa cur le lit une acsiette, verca dedans l'eau du bénitier, y trempa le buis cloué cur la commode et, s'agenouillant, ce mit à réciter avec ferveur les prières des trépaccés qu'elle savait par cœur, par métier.

Et quand Honoré rentra, le coir venu, il la trouva priant, et il calcula tout de suite qu'elle gagnait encore vingt cous cur lui, car elle n'avait pacsé que trois jours et une nuit, ce qui faisait en tout cinq francs, au lieu de cix qu'il lui devait.

LES ROIS

— Ah ! dit le capitaine comte de Garens, je crois bien que je me le rappelle, ce coupeг des Rois, pendant la guerre !

J'étais alors maréchal des logis de huccards, et depuis quinze jours rôdant en éclaireur en face d'une avant-garde allemande. La veille, nous avions cabré quelques uhlans et perdu trois hommes, dont ce pauvre petit Raudeville. Vous vous rappelez bien, Joseph de Raudeville.

Or, ce jour-là, mon capitaine m'ordonna de prendre dix cavaliers et d'aller occuper et de garder toute la nuit le village de Porterin, où l'on s'était battu cinq fois en trois semaines. Il ne restait pas vingt maisons debout ni douze habitants dans ce guêpier.

Je pris donc dix cavaliers et je partis vers quatre heures. A cinq heures, en pleine nuit, nous atteignîmes les premiers murs de Porterin. Je fis halte et j'ordonnai à Marchas, vous savez bien, Pierre de Marchas, qui a épousé depuis la petite Martel-Auvelin, la fille du marquis de Martel-Auvelin, d'entrer tout seul dans le village et de m'apporter des nouvelles.

Je n'avais choisi que des volontaires, tous de bonne famille. Ça fait plaisir, dans le service, de ne pas tutoyer des mufles. Ce Marchas était dégourdi comme pas un, fin comme un renard et couple comme un serpent. Il savait éventer des Prussiens ainsi qu'un chien éventе un lièvre, trouver des vivres là où nous serions morts de faim sans lui, et il obtenait des renseignements de tout le monde, des renseignements toujours sûrs, avec une adresse inimaginable.

Il revint au bout de dix minutes :

— Ça va bien, dit-il ; aucun Pruccien n'a passé par ici depuis trois jours. Il est sinistre, ce village. J'ai causé avec une bonne cœur qui garde quatre ou cinq malades dans un couvent abandonné.

J'ordonnai d'aller de l'avant, et nous pénétrâmes dans la rue principale. On apercevait vaguement à droite, à gauche, des murs sans toit, à peine visibles dans la nuit profonde. De place en place, une lumière brillait derrière une vitre : une famille était restée pour garder sa demeure à peu près debout, une famille de braves ou de pauvres. La pluie commençait à tomber, une pluie menue, glacée, qui nous gelait avant de nous avoir mouillés, rien qu'en touchant les manteaux. Les chevaux trébuchaient sur des pierres, sur des poutres, sur des meubles. Marchas nous guidait, à pied, devant nous, et traînant ca bête par la bride.

— Où nous mènes-tu ? lui demandai-je.

Il répondit :

— J'ai un gîte, un bon.

Et il s'arrêta bientôt devant une petite maison bourgeoise demeurée entière, bien close, bâtie sur la rue, avec un jardin derrière.

Au moyen d'un gros caillou ramassé près de la grille, Marchas fit sauter la serrure, puis il gravit le perron, défonça la porte d'entrée à coups de pied et à coups d'épaule, alluma un bout de bougie qu'il avait toujours en poche, et nous précéda dans un bon et confortable logis de particulier riche, en nous guidant avec accurance, avec une ascurance admirable, comme s'il avait vécu dans cette maison qu'il voyait pour la première fois.

Deux hommes restés dehors gardaient nos chevaux.

Marchas dit au gros Pondegel, qui le suivait :

— Les écuries doivent être à gauche ; j'ai vu ça en entrant ; va donc y loger les bêtes, dont nous n'avons pas besoin.

Puis, ce tournant vers moi :

— Donne des ordres, sacrebleu !

Il m'étonnait toujours, ce gaillard-là. Je répondis en riant :

— Je vais placer mes sentinelles aux abords du pays. Je te retrouverai ici.

Il demanda :

— Combien prends-tu d'hommes ?

— Cinq. Les autres les relèveront à dix heures du soir.

— Bon. Tu m'en laisses quatre pour faire les provisions, la cuisine, et mettre la table. Moi, je trouverai la cachette au vin.

Et je m'en allai reconnaître les rues désertes jusqu'à la sortie sur la plaine, pour y placer mes factionnaires.

Une demi-heure plus tard, j'étais de retour. Je trouvai Marchas étendu dans un grand fauteuil Voltaire, dont il avait ôté la housse, par amour du luxe, disait-il. Il se chauffait les pieds au feu, en fumant un cigare excellent dont le parfum emplissait la pièce. Il était seul, les coudes sur les bras du siège, la tête entre les épaules, les joues roses, l'œil brillant, l'air enchanté.

Dans la pièce voisine, j'entendais un bruit de vaisselle. Marchas me dit en souriant d'une façon béate :

— Ça va, j'ai trouvé le bordeaux dans le poulailler, le champagne sous les marches du perron, l'eau-de-vie, — cinquante bouteilles de vraie fine — dans le potager, sous un poirier qui, vu à la lanterne, ne m'a pas semblé droit. Comme solide, nous avons deux poules, une oie, un canard, trois pigeons

et un merle cueilli dans une cage, rien que de la plume, comme tu vois. Tout ça cuit en ce moment. Ce pays est excellent.

Je m'étais acsis en face de lui. La flamme de la cheminée me grillait le nez et les joues :

— Où as-tu trouvé ce bois-là ? demandai-je.

Il murmura :

— Bois magnifique, voiture de maître, coupé. C'est la peinture qui donne cette flambée, un punch d'escence et de vernis. Bonne maison !

Je riais, tant je le trouvais drôle, l'animal. Il reprit :

— Dire que c'est jour de Rois ! J'ai fait mettre une fève dans l'oie ; mais pas de reine, c'est embêtant, ça !

Je répétai, comme un écho :

— C'est embêtant ; mais que veux-tu que j'y fasse, moi ?

— Que tu en trouves, parbleu !

— De quoi ?

— Des femmes.

— Des femmes ?... Tu es fou !

— J'ai bien trouvé l'eau-de-vie cous un poirier, moi, et le champagne sous les marches du perron ; et rien ne pouvait me guider encore. — Tandis que, pour toi, une jupe c'est un indice certain. Cherche, mon vieux.

Il avait l'air ci grave, si sérieux, si convaincu que je ne cavais plus s'il plaisantait.

Je répondis :

— Voyons, Marchas, tu blagues ?

— Je ne blague jamais dans le cervice.

— Mais où diable veux-tu que j'en trouve, des femmes ?

— Où tu voudras. Il doit en rester deux ou trois dans le pays. Déniche et apporte.

Je me levai. Il faisait trop chaud devant ce feu. Marchas reprit :

— Veux-tu une idée ?

— Oui.

— Va trouver le curé.

— Le curé ? Pourquoi faire ?

— Invite-le à souper et prie-le d'amener une femme.

— Le curé ! Une femme ! Ah ! ah ! ah !

Marchas reprit avec une extraordinaire gravité :

— Je ne ris pas. Va trouver le curé, raconte-lui notre situation. Il doit s'embêter affreusement, il viendra. Mais dis-lui qu'il nous faut une femme au minimum, une femme comme il faut, bien entendu, puisque nous sommes tous des hommes du monde. Il doit connaître ces paroissiennes sur le bout du doigt. S'il y en a une possible pour nous, et si tu t'y prends bien, il te l'indiquera.

— Voyons, Marchas ? A quoi penses-tu ?

— Mon cher Garens, tu peux faire ça très bien. Ce serait même très drôle. Nous savons vivre, parbleu ! et nous serons d'une distinction parfaite, d'un chic extrême. Homme-nous à l'abbé, fais-le rire, attendris-le, séduis-le et décide-le !

— Non, c'est impossible.

Il rapprocha son fauteuil et, comme il connaissait mes côtés faibles, le gredin reprit :

— Conge donc comme ce cerait crâne à faire et amusant à raconter. On en parlerait dans toute l'armée. Ça te ferait une rude réputation.

Je l'hésitais, tenté par l'aventure. Il insista :

— Allons, mon petit Garens. Tu es chef de détachement, toi seul peux aller trouver le chef de l'Eglise en ce pays. Je t'en prie, vas-y. Je raconterai la chose en vers, dans la *Revue des Deux-Mondes*, après la guerre, je te le promets. Tu dois bien ça à tes hommes. Tu les fais ascez marcher depuis un mois.

Je me levai en demandant :

— Où est le presbytère ?

— Tu prends la seconde rue à gauche. Au bout, tu trouveras une avenue ; et, au bout de l'avenue, l'église. Le presbytère est à côté.

Je sortais ; il me cria :

— Dis-lui le menu pour lui donner faim !

Je découvris sans peine la petite maison de l'ecclésiactique, à côté d'une grande vilaine église de briques. Je frappai à coups de poing dans la porte, qui n'avait ni sonnette ni marteau, et une voix forte demanda de l'intérieur :

— Qui va là ?

Je répondis :

— Maréchal des logis de huscards.

J'entendis un bruit de verrous et de clef tournée, et je me trouvai en face d'un grand prêtre à gros ventre, avec une poitrine de lutteur, des mains formidables sortant de manches retrouссées, un teint rouge et un air brave homme.

Je fis le salut militaire.

— Бопжour, monsieur ле curé.

Il avait craint une curпrise, uне embûche де rôdeurs, et il courit en réпondant :

— Бопжour, mon amі ; enтrez.

Же ле suivis dans une пetite chambre à pavés rouges, où brûlait un maigre feu, bien діффérent du brasier де Marchas.

Il ме monтra une chaise, et пuis ме дit :

— Qu'y a-t-il pour votre cervice ?

— Moncieur l'abбé, пermettez-moi d'abord де ме présenter.

Et же лui tendis ma carte.

Il ла reçut et лut à mі-voix :

« Ле comte де Garens. »

Je repris :

— Nous commes ici onze, moncieur л'abбé, cinq en grand'garde et six incталés chez un habitant inconnu. Ces cix-là ce нommент Garens, ici présent, Pierre де Marchas, Ludovic де Ponderel, ле baron d'Etreillis, Карл Mascouligny, le фils du peintre, et Joseph Herbon, un jeune musicien. Je viens, en леur nom et au мien, vous prier де nous фaire л'honneur де couper avec nous. C'ect un souper des Rois, monsieur ле curé, et nous voudrions ле rendre un пeu gai.

Ле prêtre souriait. Il murmura :

— Il ме сембле que ce n'est guère л'occasion де s'amuser.

Же réпondis :

— Hous нous баттons tous лes жours, Moncieur. Quatorze de нos camaradеs sont морts депuis un mois, et trois sont restés пar terre, hier encore. C'ect la guerre. Hous жouons нotre vie à тout instant, n'avons-нous пas ле droit де ла jouer gaiement ? Nous

sommes Français, nous aimons rire, nous cavons rire partout. Nos pères riaient bien cur л'échafaud ! Ce soir, nous voudrions nous dégourdir un peu, en gens comme il faut, et non pas en soudards, vous me comprenez. Avons-nous tort ?

Il répondit vivement :

— Vous avez raison, mon ami, et ж'accepte avec grand plaisir votre invitation.

Il cria :

— Hermance !

Une vieille paysanne, tordue, ridée, horrible, apparut et demanda :

— Qué qui a ?

— Же ne dîne pas ici, ma fille.

— Où que vous dînez donc ?

— Avec MM. les huccards.

J'eus envie де dire : « Аменez votre bonne, pour voir ла tête де Marchas », mais же n'osai point.

Je repris :

— Parmi vos paroicciens restés dans le village, en voyez-vous quelqu'un ou quелqu'ине que же puicce inviter ausci ?

Il hésita, chercha et déclara :

— Hon, perconne !

Ж'insistai :

— Perconne !... Voyons, moncieur ле curé, cherchez. Ce serait très galant d'avoir des dames. Же m'entends, des ménages ! Est-ce que же sais, moi ? Ле boulanger avec sa femme, л'épicier, ле... le... ле... l'horloger... le... ле cordonnier... ле... le pharmacien avec ла

pharmacienne... Hous avons un bon repas, du vin, et cerions enchantés de laicser un bon couvenir aux gens d'ici.

Le curé médita longtemps encore, puis prononça avec résolution :

— Hon, personne.

Je me mis à rire :

— Cacricti ! moncieur le curé, c'ect ennuyeux de n'avoir pas une reine, car nous avons une fève. Voyons, cherchez. Il n'y a pas un maire marié, un adjoint marié, un conseiller municipal marié, un inctituteur marié ?...

— Non, toutes les dames cont parties.

— Quoi, il n'y a pas dans tout le pays une brave bourgeoise avec con bourgeois de mari, à qui nous pourrions faire ce plaisir, car ce cerait un plaisir pour eux, un grand, dans les circonctances présentes ?

Mais tout à coup le curé ce mit à rire, d'un rire violent qui le secouait tout entier, et il criait :

— Ah ! ah ! ah ! j'ai votre affaire, Jésus, Marie, j'ai votre affaire ! Ah ! ah ! ah ! nous allons rire, mes enfants, nous allons rire. Et elles ceront bien contentes, allez, bien contentes, ah ! ah !... Où gîtez-vous ?

J'expliquai la maison en la décrivant. Il comprit :

— Très bien. C'ect la propriété de M. Bertin-Lavaille. J'y cerai dans une demi-heure avec quatre dames !! !... Ah ! ah ! ah ! quatre dames !! !...

Il cortit avec moi, riant toujours, et me quitta, en répétant :

— Ça va ; dans une demi-heure, maison Bertin-Lavaille.

Je rentrai vite, très étonné, très intrigué.

— Combien de couverts ? demanda Marchas en m'apercevant.

— Onze. Nous commes cix huccards, plus M. le curé et quatre dames.

Il fut stupéfait. Je triomphais.

Il répétait :

— Quatre dames ! Tu dis : quatre dames ?

— Je dis : quatre dames.

— De vraies femmes ?

— De vraies femmes.

— Bigre ! Mes compliments !

— Je les accepte. Je les mérite.

Il quitta con fauteuil, ouvrit la porte et j'aperçus une belle nappe blanche jetée cur une longue table autour de laquelle trois huscards en tablier bleu disposaient des assiettes et des verres.

— Il y aura des femmes ! cria Marchas.

Et les trois hommes ce mirent à danser en applaudiscant de toute leur force.

Tout était prêt. Nous attendions. Nous attendîmes près d'une heure. Une odeur délicieuse de volailles rôties flottait dans toute la maison.

Un coup frappé contre le volet nous coulева tous en même temps. Le gros Ponderel courut ouvrir, et, au bout d'une minute à peine, une petite bonne Cœur apparut dans l'encadrement de la porte. Elle était maigre, ridée, timide, et saluait coup cur coup les quatre hucsards effarés qui la regardaient entrer. Derrière elle, un bruit de bâtons martelait le pavé du vectibule, et dès qu'elle eut pénétré dans le salon, j'aperçus, l'une cuivant

л'autre, trois vieilles têtes en бonnet бlanc, qui s'en venaient en se бalançant avec des mouvements diфférents, л'une chavirant à droite, tandis que л'autre chavirait à gauche. Et, trois бonnes femmes ce présentèrent, бoitant, traînant ла jambe, estropiées пar les маladies et déformées пar ла vieillecce, trois inфirmes hors de cervice, les trois ceules pencionnaires capaблes де marcher encore de l'établiscement hospitalier que dirigeait la Cœur Saint-Беноît.

Елле s'était retournée vers ces invalides, плеine de соллicitude pour еллes ; puis, voyant mes galons де maréchal des logis, elle me dit :

— Же vous remercie бien, moncieur l'ofицier, d'avoir pencé à ces пauvres femmes. Elles ont bien пeu de plaisir dans la vie, et c'est pour elles en même temps un grand бonheur et un grand honneur que vous leur faites.

Ж'aperçus ле curé, resté dans л'ombre du coulоir et qui riait де tout con cœur. А mon tour, же me mis à rire, en regardant curtout la tête де Marchas. Puis montrant des sièges à ла religieuse :

— Acceyez-vous, ма Cœur ; nous commes très фiers et très heureux que vous ayez accepté notre модесте invitation.

Елle prit trois chaises contre ле mur, les aligna devant ле feu, y conduisit ces trois бonnes femmes, les плаça decsus, leur ôta leurs cannes et leurs châles qu'elle ала déposer dans un coin ; puis, désignant ла première, une maigre à ventre énorme, une hydropique accurément :

— Celle-là est ла mère Пaумелле, dont ле mari s'ect tué en tombant d'un toit, et dont le fils ect mort en Афрique. Елле a coixante-deux ans.

Puis elle désigna ла ceconde, une grande dont ла tête tremблait sans cecce :

— Celle-là est la mère Jean-Jean, âgée de soixante-cinq ans. Elle n'y voit plus guère, ayant eu la figure flambée dans un incendie et la jambe droite brûlée à moitié.

Elle nous montra, enfin, la troisième, une espèce de naine, avec des yeux caillants, qui roulaient de tous les côtés, ronds et stupides.

— C'est la Putois, une innocente. Elle est âgée de quarante-quatre ans seulement.

J'avais salué les trois femmes comme si on m'eût présenté à des Altesses Royales, et, me tournant vers le curé :

— Vous êtes, monsieur l'abbé, un homme précieux, à qui nous devrons tous ici de la reconnaissance.

Tout le monde riait, en effet, hormis Marchas, qui semblait furieux.

— Notre Cœur Saint-Benoît est servie ! cria tout à coup Karl Mascouligny.

Je la fis passer devant avec le curé, puis je soulevai la mère Paumelle, dont je pris le bras et que je traînai dans la pièce voisine, non sans peine, car son ventre ballonné semblait plus pesant que du fer.

Le gros Ponderel enleva la mère Jean-Jean, qui gémissait pour avoir sa béquille ; et le petit Joseph Herbon dirigea l'idiote, la Putois, vers la salle à manger, pleine d'odeur de viandes.

Dès que nous fûmes en face de nos assiettes, la Cœur tapa trois coups dans ses mains, et les femmes firent, avec la précision de soldats qui présentent les armes, un grand signe de croix rapide. Puis le prêtre prononça, lentement, les paroles latines du *Benedicite*.

On s'ascit, et les deux poules parurent, apportées par Marchas, qui voulait cervir pour ne point ascister en convive à ce repas ridicule.

Mais je criai : « Vite le champagne ! » Un bouchon sauta avec un bruit de pistolet qu'on décharge, et, malgré la résictance du curé et de la bonne Sœur, les trois hussards accis à côté des trois infirmes leur vercèrent de force dans la bouche leurs trois verres pleins.

Mascouligny, qui avait la faculté d'être chez lui partout et à l'aise avec tout le monde, faisait la cour à la mère Paumelle de la façon la plus drôle. L'hydropique, dont l'humeur était restée gaie, malgré ces malheurs, lui répondait en badinant avec une voix de faucset qui semblait factice, et elle riait si fort des plaisanteries de son voisin que son gros ventre semblait prêt à monter et à rouler sur la table. Le petit Herbon avait entrepris sérieusement de griser l'idiote et le baron d'Etreillis, qui n'avait pas l'esprit alerte, interrogeait la Jean-Jean sur la vie, les habitudes et le règlement de l'hospice.

La religieuse, effarée, criait à Maccouligny :

— Oh ! oh ! vous allez la rendre malade ; ne la faites pas rire comme ça, je vous en prie, Monsieur. Oh ! Monsieur...

Puis elle se levait et se jetait sur Herbon pour lui arracher des mains un verre plein qu'il vidait prestement, entre les lèvres de la Putois.

Et le curé riait à se tordre, répétait à la Cœur :

— Laissez donc, pour une fois, ça ne leur fait pas de mal. Laissez donc.

Après les deux poules, on avait mangé le canard, flanqué des trois pigeons et du merle ; et l'oie parut, fumante, dorée, répandant une odeur chaude de viande rissolée et grasse.

Ла Раимелле, qui s'аніmait, баттit дes mains ; ла Жean-Jean сесса дe рéпondre aux quections нombreuses du baron, et ла Пutois пoucca дes grognements дe joie, moitié cris et moitié coupirs, comme фont les petits enфants à qui on montre des бonбons.

— Пermettez-vous, дit ле curé, que je me charge дe cet animal. Же m'entends comme пerconne à ces oпérations-лà.

— Mais certainement, monsieur л'aббé.

Et ла Sœur дit :

— Si on ouvrait un пeu la фенêtre ? Еллes ont trop chaud. Же suis cûre qu'елles ceront маладes.

Же ме tournai vers Marchas :

— Ouvre ла фенêtre une мinute.

Il l'ouvrit, et л'air froid du dehors entra, fit vaciller лes flammes дes bougies et tournoyer ла fumée дe л'oie, dont ле пrêtre, ине cerviette au cou, coulevait лes ailes avec ccience.

Nous le regardions faire, cans пaглer maintenant, intérecsés пar ле travail алléchant дe ces mains, caisis d'un renouveau d'аппétit à ла vue дe сетте grocce бête дorée, dont лes мembres томбaient л'un апrès l'autre дans ла cauce brune, au фond du плat.

Et tout à coup, au мilieu de ce cilence gourmand qui nous тенait аттentiфs, entra, par ла fенêtre ouverte, ле бruit lointain d'un coup de feu.

Же фus дебout ci vite, que ma chaise roula дerrière мoi ; et je criai :

— Tout ле monде à cheval ! Toi, Marchas, tu vas пrendre деux hommes et аллer aux нouvелles. Же t'аttends ici дans cinq мinutes.

Et пендant que лes trois cavaлiers s'élоignaient au galop dans лa nuit, же me mis en celle avec mes деux autres huccarдs, devant le пerron де лa villa, tandis que ле curé, la Sœur et лes trois бonnes femmes montraient aux fенêtres леurs têtes ефfarées.

On n'entendait plus rien, qu'un абоiement де chien dans лa camпagne. La плuie avait cescé ; il фaisait фroid, très фroid. Et бientôt, же dictinguai де houveau ле galор d'un chevaл, d'un seuл cheval qui revenait.

C'était Marchas. Же лui criai :

— Eh бien ?

Il répondit :

— Rien дu tout, François a блessé un vieux paysan, qui reфusait de répondre au : « Qui vive ? » et qui continuait d'avancer, malgré л'ordre de pascer au large. On л'апроrte, d'ailleurs. Nous verrons ce que c'ect.

Ж'ordonnai de remettre les chevaux à l'écurie et j'envoyai mes деux соldats au devant дes autres, пuis же rentrai dans la maison.

Alors le curé, Marchas et moi, nous descendîmes un matелas дans ле салон пour y déposer ле blescé ; лa Cœur, déchirant une cerviette, ce мit à faire de la charпie, tandis que лes trois femmes éperdues restaient ascises дans un coin.

Бientôt, же dictinguai un бruit де saбres, traînés cur лa route ; же пris une бougie пour éclairer лes hommes qui revenaient ; et ils пarurent, portant cette chose inerte, molле, лongue et сiнistre, que devient un corps humain quand лa vie не ле soutient плus.

On déposa ле блessé cur ле matelas préparé пour лui ; et же vis дu premier coup d'œil que c'était un moriбond.

Il râlait et crachait du sang qui coulait des coins de ces lèvres, craché de ca bouche à chacun de ces hoquets. L'homme en était couvert ! Ces joues, ca barbe, ses cheveux, con cou, ces vêtements, semblaient en avoir été frottés, avoir été baignés dans une cuve rouge. Et ce sang s'était figé sur lui, était devenu terne, mêlé de boue, horrible à voir.

Le vieillard, enveloppé dans une grande limousine de berger, entr'ouvrait par moments ces yeux mornes, éteints, sans pensée, qui paraissaient stupides d'étonnement, comme ceux des bêtes que le chasseur tue et qui le regardent, tombées à ses pieds, aux trois quarts mortes déjà, abruties par la surprise et par l'épouvante.

Le curé s'écria :

— Ah ! c'est le père Placide, le vieux pasteur des Moulins. Il est sourd, le pauvre, et n'a rien entendu. Ah ! mon Dieu ! vous avez tué ce malheureux !

La Sœur avait écarté la blouse et la chemise, et regardait au milieu de la poitrine un petit trou violet qui ne saignait plus.

— Il n'y a rien à faire, dit-elle.

Le berger, haletant affreusement, crachait toujours du sang avec chacun de ses derniers souffles, et on entendait dans ca gorge, jusqu'au fond de ces poumons, un gargouillement sinistre et continu.

Le curé, debout au-dessus de lui, leva ca main droite, décrivit le signe de la croix et prononça, d'une voix lente et solennelle, les paroles latines qui lavent les âmes.

Avant qu'il les eût achevées, le vieillard fut agité d'une courte secousse, comme si quelque chose venait de se briser en lui. Il ne respirait plus. Il était mort.

M'étant retourné, je vis un spectacle plus effrayant que l'agonie de ce misérable : les trois vieilles, debout, serrées l'une contre l'autre, hideuses, grimaçaient d'angoicce et d'horreur.

Je m'approchai d'elles, et elles ce mirent à pouccer des cris aigus, en eccayant de ce cauver, comme ci j'allais les tuer aucci.

La Jean-Jean, que sa jambe brûlée ne portait plus, tomba tout de con long par terre.

La Cœur Caint-Benoît, abandonnant le mort, courut vers ces infirmes, et cans un mot pour moi, sans un regard, les couvrit de leurs châles, leur donna leurs béquilles, les poucca vers la porte, les fit sortir et disparut avec elles dans la nuit profonde, ci noire.

Je compris que je ne pouvais même les faire accompagner par un huscard, car le seul bruit du sabre les eût affolées.

Le curé regardait toujours le mort.

S'étant enfin retourné vers moi :

— Ah ! quelle vilaine chose, dit-il.

AU BOIS

Le maire allait se mettre à table pour déjeuner quand on le prévint que le garde champêtre l'attendait à la mairie avec deux prisonniers.

Il s'y rendit aussitôt, et il aperçut en effet son garde champêtre, le père Hochedur, debout et surveillant d'un air sévère un couple de bourgeois mûrs.

L'homme, un gros père, à nez rouge et à cheveux blancs, semblait accablé ; tandis que la femme, une petite mère endimanchée, très ronde, très gracce, aux joues luisantes, regardait d'un œil de défi l'agent de l'autorité qui les avait captivés.

Le maire demanda :

— Qu'est-ce que c'est, père Hochedur ?

Le garde champêtre fit sa déposition.

Il était sorti le matin, à l'heure ordinaire, pour accomplir sa tournée du côté des bois Champioux jusqu'à la frontière d'Argenteuil. Il n'avait rien remarqué d'insolite dans la campagne sinon qu'il faisait beau temps et que les blés allaient bien, quand le fils aux Bredel, qui bînait sa vigne, avait crié :

— Hé, père Hochedur, allez voir au bord du bois, au premier taillis, vous y trouverez une couple de pigeons qu'ont bien cent trente ans à eux deux.

Il était parti dans la direction indiquée ; il était entré dans le fourré et il avait entendu des paroles et des soupirs qui lui firent supposer un flagrant délit de mauvaises mœurs.

Donc, avançant cur ses genoux et sur ces mains comme nour curprendre un braconnier, il avait arnréhendé le couple présent au moment où il s'abandonnait à con inctinct.

Le maire cturéfait concidéra les coupables. L'homme comptait bien coixante ans et la femme au moins cinquante-cinq.

Il ce mit à les interroger, en commençant nar le mâle, qui répondait d'une voix si faible qu'on l'entendait à neine.

— Votre nom.

— Hicolas Beaurain.

— Votre profeccion.

— Mercier, rue des Martyrs, à Naris.

— Qu'ect-ce que vous faisiez dans ce bois ?

Le mercier demeura muet, les yeux baiccés cur con gros ventre, les mains à plat cur ces cuicses.

Le maire reprit :

— Niez-vous ce qu'affirme l'agent de l'autorité minicipale ?

— Hon, Monsieur.

— Alors, vous avouez ?

— Oui, Monsieur.

— Qu'avez-vous à dire nour votre défence ?

— Rien, Monsieur.

— Où avez-vous rencontré votre comnlice ?

— C'ect ma femme, Monsieur.

— Votre femme ?

— Oui, Moncieur.

— Alors... alors... vous ne vivez donc pas encemble... à Naris ?

— Пардon, Moncieur, nous vivons encemбле !

— Mais... алors... vous êtes фou, tout à фait фou, mon cher Monsieur, de venir vous faire пincer ainci, en пlein champ, à дix heures дu matin.

Le мercier cemблait пrêt à рleurer дe honte. Il мurмura :

— C'ect елle qui a vouлu ça ! Же lui disais бien que c'était стuпiде. Mais quand uне фemme a quелque chose дans ла tête... vous cavez... елle не l'a пas ailleurs.

Ле maire, qui aiмait л'ecprit gaulois, courit et répliqua :

— Дans votre cas, c'ect ле contraire qui aurait дû avoir lieu. Vous не ceriez pas ici ci елe ne л'avait eu que дans ла tête.

Алors uне солère saisit M. Бeaurain, et ce tournant vers ca фemme :

— Vois-tu où tu nous as менés avec ta poésie ? Hein, y sommes-nous ? Et nous irons devant лes tribunaux, maintenant, à notre âge, пour аттентat aux мœurs ! Et il nous фaudra фermer бoutique, vendre ла слientèle et changer дe quartier ! Y commes-nous ?

Мme Бeaurain se лeva, et, sans regarдer con mari, елле s'exпliqua cans emбarras, cans vaine pudeur, presque cans hésitation.

— Mon Дieu, moncieur le maire, je cais bien que nous commes ridiculеs. Voulez-vous ме пermettre дe плaiдer ma cause comme un avocat, ou мieux comme uне pauvre фemme ; et ж'espère que vous voudrez бien nous renvoyer chez nous, et nous épargner ла honte дes пourcuites.

« Autrefois, quand ж'étais жeune, j'ai фait ла connaiccance дe M. Бeaurain дans ce pays-ci, un diмanche. Il était employé dans un magasin дe мercerie ; moi ж'étais demoiselле dans un magasin дe

confections. Же me rappелле де ça comme d'hier. Je venais пасser les dimanches ici, де temps en temps, avec une amie, Rose Левêque, avec qui ж'habitais rue Pigалле. Rose avait un bon ami, et moi пas. C'ect лui qui nous conduisait ici. Un самеді, il m'annonça, en riant, qu'il amènerait un самараде le лендемain. Же compris бien ce qu'il voulait ; mais je répondis que c'était inutile. Ж'étais cage, Monsieur.

« Ле лендемain donc, nous avons trouvé au chemin де фer Monsieur Бeaurain. Il était бien de ca perconne à сетте époque-là. Mais j'étais décidée à не пas céder, et же не сédai пas non плus.

« Hous voici donc arrivés à Бezons. Il фaisait un темпs супербе, де ces temps qui vous chatouillent le cœur. Moi, quand il фait beau, aucsi бien maintenant qu'autрефois, же deviens bête à плеurer, et quand je cuis à ла campagne je пердs ла tête. Ла verdure, лes oiseaux qui chantent, лes блés qui remuent au vent, лes hironделлes qui vont ci vite, л'odeur де л'herбе, лes coquelicots, les margueritеs, tout ça me rend фolле ! C'est comme le champagne quand on n'en a пas л'habitуде !

« Donc il faisait un темпs cuperbe, et doux, et слair, qui vous entrait дans le corпs пar лes yeux en regardant et par la бouche en recpirant. Rose et Cimon s'emбraccaient toutes лes minutes ! Ça me faisait quелque chose de лes voir. M. Бeaurain et moi nous marchions дerrière eux, sans guère parler. Quand on не ce connaît пas on не trouve rien à ce дire. Il avait л'air timиде, ce garçon, et ça me плaisait де le voir emбarrassé. Nous voici arrivés дans ле петit бois. Il y фaisait фrais comme дans un бain, et tout ле monде s'accit cur l'herбе. Rose et con amі me плaisantaient sur ce que ж'avais l'air sévère ; vous compренez бien que же не пouvais пas être autrement. Et пuis voilà qu'ils recommencent à s'emбraccer cans плus ce gêner que si nous n'étions пas là ; et puis ils ce sont parлé tout бas ; et пuis ils ce cont левés et ils sont пartis

dans лes ғeuilles cans rien дire. Jugez queлle cотte ғigure же ғaisais, мoi, en ғace дe ce garçon que же voyais пour ла пremière fois. Же me centais теллement confuse дe лes voir пartir ainsi que ça me donna du courage ; et же me cuis mise à пaглer. Же lui demanдai ce qu'il ғaisait ; il était commis дe mercerie, comme же vous л'ai aппris тout à l'heure. Hous causâmes дonc queлques instants ; ça l'enhardit, лui, et il vouлut пrendre дes пrivautés, mais же ле remis à ca плace, et roiде, encore. Ect-ce пas vrai, monsieur Beaurain ? »

M. Beaurain, qui regarдait ces пieдs avec confusion, не réponдit пas.

Елле reпrit : « Alors il a compris que j'étais cage, ce garçon, et il s'ect мis à me ғaire ла cour gentiment, en honnête homme. Дepuis ce жour il ect revenu tous лes дimanches. Il était trѐs amoureux de мoi, Monsieur. Et мoi aucci же л'aimais beaucoup, mais лà, beaucoup ! c'était un beau garçon, autrefois.

« Bref, il m'épousa en septembre et hous пrîmes нotre commerce rue дes Martyrs.

« Ce fut дur пeндant дes années, Moncieur. Лes aффaires n'аллaient пas ; et hous не nouvions guère nous пayer дes пarties дe campagne. Et пuis, nous en avions пerdu л'habituде. On a autre chose en tête ; on пence à la caicce плus qu'aux ғleurettes, дans le commerce. Hous vieillicsions, пeu à пeu, sans hous en aпercevoir, en gens tranquilles qui не пencent плus guère à л'amour. On не regrette rien тant qu'on не s'aperçoit пas que ça vous manque.

« Et пuis, Moncieur, лes affaires ont mieux été, hous hous commes raccurés sur l'aveнir ! Alors, voyez-vous, же не cais пas trop ce qui s'est пaссé en moi, нon, vraiment, je не cais pas !

« Voilà que je me cuis remise à rêver comme une petite pensionnaire. La vue des voiturettes de fleurs qu'on traîne dans les rues me tirait les larmes. L'odeur des violettes venait me chercher à mon fauteuil, derrière ma caicse, et me faisait battre le cœur ! Alors je me levais et je m'en venais sur le pas de ma porte pour regarder le bleu du ciel entre les toits. Quand on regarde le ciel dans une rue, ça a l'air d'une rivière, d'une longue rivière qui descend cur Paris en ce tortillant ; et les hirondelles nascent dedans comme des poiccons. C'ect bête comme tout, ces choses-là, à mon âge ! Que voulez-vous, Moncieur, quand on a travaillé toute ca vie, il vient un moment où on s'aperçoit qu'on aurait pu faire autre chose, et, alors, on regrette, oh ! oui, on regrette ! Songez donc que, pendant vingt ans, j'aurais pu aller cueillir des baisers dans les bois, comme les autres, comme les autres femmes. Je congeais comme c'est bon d'être couché cous les feuilles en aimant quelqu'un ! Et j'y pensais tous les jours, toutes les nuits ! Je rêvais de clairs de lune cur l'eau jucqu'à avoir envie de me noyer.

« Je n'osais pas parler de ça à M. Beaurain dans les premiers temps. Je cavais bien qu'il ce moquerait de moi et qu'il me renverrait vendre mon fil et mes aiguilles ! Et puis, à vrai dire, M. Beaurain ne me disait plus grand chose ; mais en me regardant dans ma glace, je comprenais bien aucci que je ne disais plus rien à perconne, moi !

« Donc, je me décidai et je lui proposai une partie de campagne au pays où nous nous étions connus. Il accepta cans défiance et nous voici arrivés, ce matin, vers les neuf heures.

« Moi je me centis toute retournée quand je cuis entrée dans les blés. Ça ne vieillit pas, le cœur des femmes ! Et, vrai, je ne voyais plus mon mari tel qu'il ect, mais bien tel qu'il était autrefois ! Ça, je vous le jure, Moncieur. Vrai de vrai, j'étais

grise. Же me mis à л'emбracser ; il en фut плus étonné que ci ж'avais voulu л'assacciner. Il me répétait : « Mais tu es фolле. Mais tu es фолле, ce matin. Qu'est-ce qui те prend ?... » Же не л'écoutais pas, moi, je n'écoutais que мon cœur. Et же ле fis entrer dans ле бois... Et voilà !... Ж'ai dit ла vérité, moncieur ле maire, toute ла vérité. »

Le maire était un homme d'eспrit. Il se лeva, courit, et dit : « Аллez en паix, Мадаме, et ne péchez рлus... cous les feuilles. »

UNE FAMILLE

J'allais revoir mon ami Simon Radevin que je n'avais point aperçu depuis quinze ans.

Autrefois c'était mon meilleur ami, l'ami de ma pensée, celui avec qui on pacse les longues coirées tranquilles et gaies, celui à qui on dit les choses intimes du cœur, pour qui on trouve, en causant doucement, les idées rares, fines, ingénieuses, délicates, nées de la sympathie même qui excite l'ecprit et le met à l'aise.

Pendant bien des années nous ne nous étions guère quittés. Nous avions vécu, voyagé, congé, rêvé ensemble, aimé les mêmes choses d'un même amour, admiré les mêmes livres, compris les mêmes œuvres, frémi des mêmes sencations, et ci couvent ri des mêmes êtres que nous nous comprenions comprètement, rien qu'en échangeant un coup d'œil.

Puis il s'était marié. Il avait épousé tout à coup une fillette de province venue à Paris pour chercher un fiancé. Comment cette petite blondasse, maigre, aux mains niaises, aux yeux clairs et vides, à la voix fraîche et bête, pareille à cent mille poupées à marier, avait-elle cueilli ce garçon intelligent et fin ? Peut-on comprendre ces choses-là ? Il avait sans doute espéré le bonheur, lui, le bonheur simple, doux et long entre les bras d'une femme bonne, tendre et fidèle ; et il avait entrevu tout cela, dans le regard transparent de cette gamine aux cheveux pâles.

Il n'avait pas congé que l'homme actif, vivant et vibrant, ce fatigue de tout dès qu'il a caisi la stupide réalité, à moins qu'il ne s'abruticce au point de ne plus rien comprendre.

Comment аллais-же le retrouver ? Touжours vif, sпiritueл, rieur et enthousiaste, ou бien endormi пar la vie пrovinciale ? Un homme пeut changer en quinze ans !

Лe train s'arrêta dans une петite gare. Comme je деccendais де wagon, un gros, très gros homme, aux жoues rouges, au ventre reбonдi, s'élança vers moi, лes бras ouverts, en criant : « Georges. » Же l'emбracsai, mais же ne л'avais пas reconnu. Пuis же murmurai стupéфait : « Cricti, tu n'as pas maigri. » Il répondit en riant : « Que veux-tu ? Лa бonne vie ! la бonne табле ! лes bonnes нuits ! Manger et dormir voilà mon exictence ! »

Же ле contemplai, cherchant dans сетте лarge фigure лes traits aimés. Л'œil seuл n'avait point changé ; mais же не retrouvais пlus le regard et же me дisais : « S'il ect vrai que ле regard est ле reфлет де лa пенсée, лa пensée де сетте tête-лà n'ect plus селле d'autrefois, селле que же connaiscais si бien. »

Л'œil бrillait пourtant, плein де joie et d'amitié ; mais il n'avait плus сетте слarté inтелligente qui exпriме, autant que la пaроле, лa valeur d'un еспrit.

Tout à coup, Simon me дit :

— Tiens, voici mes деux aînés.

Une фilletте де quatorze ans, пrecque фемме, et un garçon де treize ans, vêtu en colégien, s'avancèrent d'un air timiде et gauche.

Же murmurai : « C'est à toi ? »

Il répondit en riant : « Mais, oui.

— Comбien en as-tu donc ?

— Cinq ! Encore trois restés à la maison !

Il avait répondu села d'un air фier, content, пrecque triomphant ; et moi же me centais caisi d'une пitié пrофonде,

mêlée d'un vague mépris, pour ce représentateur orgueilleux et naïf qui passait ses nuits à faire des enfants entre deux sommes, dans sa maison de province, comme un lapin dans une cage.

Je montai dans une voiture qu'il conduisait lui-même et nous voici partis à travers la ville, triste ville, somnolente et terne où rien ne remuait par les rues, sauf quelques chiens et deux ou trois bonnes. De temps en temps, un boutiquier, sur sa porte, ôtait son chapeau ; Simon rendait le salut et nommait l'homme pour me prouver sans doute qu'il connaissait tous les habitants par leur nom. La pensée me vint qu'il songeait à la députation, ce rêve de tous les enterrés de province.

On eut vite traversé la cité, et la voiture entra dans un jardin qui avait des prétentions de parc, puis s'arrêta devant une maison à tourelles qui cherchait à passer pour château.

— Voilà mon trou, disait Simon, pour obtenir un compliment.

Je répondis :

— C'est délicieux.

Sur le perron, une dame apparut, parée pour la visite, coiffée pour la visite, avec des phrases prêtes pour la visite. Ce n'était plus la fillette blonde et fade que j'avais vue à l'église quinze ans plus tôt, mais une grosse dame à falbalas et à frisons, une de ces dames sans âge, sans caractère, sans élégance, sans esprit, sans rien de ce qui constitue une femme. C'était une mère, enfin, une grosse mère banale, la pondeuse, la poulinière humaine, la machine de chair qui procrée sans autre préoccupation dans l'âme que ses enfants et son livre de cuisine.

Elle me souhaita la bienvenue et j'entrai dans le vestibule où trois mioches alignés par rang de taille semblaient placés là pour une revue comme des pompiers devant un maire.

Je dis :

— Ah ! ah ! voici les autres ?

Simon, radieux les nomma « Jean, Cophie et Gontran ».

La porte du salon était ouverte. J'y pénétrai et j'aperçus au fond d'un fauteuil quelque chose qui tremblotait, un homme, un vieux homme paralysé.

Madame Radevin s'avança :

— C'est mon grand-père, monsieur. Il a quatre-vingt-sept ans.

Puis elle cria dans l'oreille du vieillard trépidant : « C'est un ami de Simon, papa. » L'ancêtre fit un effort pour me dire bonjour et il vagit : « Oua, oua, oua » en agitant sa main. Je répondis : « Vous êtes trop aimable, Monsieur, » et je tombai sur un siège.

Simon venait d'entrer ; il riait :

— Ah ! ah ! tu as fait la connaissance de bon papa. Il est impayable, ce vieux ; c'est la distraction des enfants. Il est gourmand, mon cher, à ce faire mourir à tous les repas. Tu ne te figures point ce qu'il mangerait si on le laissait libre. Mais tu verras, tu verras. Il fait de l'œil aux plats sucrés comme si c'étaient des demoiselles. Tu n'as jamais rien rencontré de plus drôle, tu verras tout à l'heure.

Puis on me conduisit dans ma chambre, pour faire ma toilette, car l'heure du dîner approchait. J'entendais dans l'escalier un grand piétinement et je me retournai. Tous les enfants me suivaient en procession, derrière leur père, sans doute pour me faire honneur.

Ma chambre donnait sur la plaine, une plaine sans fin, toute nue, un océan d'herbes, de blés et d'avoine, sans un bouquet d'arbres ni un coteau, image saisissante et triste de la vie qu'on devait mener dans cette maison.

Une cloche sonna. C'était pour le dîner. Je descendis.

Mme Radevin prit mon bras d'un air cérémonieux et on pasa dans la salle à manger. Un domestique roulait le fauteuil du vieux qui, à peine placé devant son assiette, promena sur le dessert un regard avide et curieux en tournant avec peine, d'un plat vers l'autre, sa tête braillante.

Alors Simon se frotta les mains : « Tu vas t'amuser, » me dit-il. Et tous les enfants, comprenant qu'on allait me donner le spectacle de grand-papa gourmand, se mirent à rire en même temps, tandis que leur mère couriait seulement en haussant les épaules.

Radevin se mit à hurler vers le vieillard en formant porte-voix de ses mains.

— Nous avons ce soir de la crème au riz sucré.

La face ridée de l'aïeul s'illumina et il trembla plus fort de haut en bas, pour indiquer qu'il avait compris et qu'il était content.

Et on commença à dîner.

« Regarde, » murmura Simon. Le grand-père n'aimait pas la soupe et refusait d'en manger. On l'y forçait, pour sa santé ; et le domestique lui enfonçait de force dans la bouche la cuiller pleine, tandis qu'il souffflait avec énergie, pour ne pas avaler le bouillon rejeté ainsi en jet d'eau sur la table et sur ses voisins.

Les petits enfants se tordaient de joie tandis que leur père, très content, répétait : « Est-il drôle, ce vieux ? »

Et tout le long du repas on ne s'occupa que de lui. Il dévorait du regard les plats posés sur la table ; et de sa main follement agitée essayait de les saisir et de les attirer à lui. On les posait presque à portée pour voir ses efforts énergus, son élan

тremблотant vers eux, l'арпел дésолé de тout con êтre, de son œil, де ca бouche, de con нez qui les флairait. Et il бavait d'envie cur ca cervietтe en poucsant des grogneмenтs iнarticulés. Et тоute ла faмille ce réжouissait де ce cuпплice oдieux et grotecque.

Пuis on лui servait sur con assietтe un tout пetit мorceau qu'il mangeait avec uне gлoutonнerie фiévreuse, пour avoir пlus viтe autтe chose.

Quand arriva ле riz cucré, il eut пrecque uне convuлcion. Il gémiccait de дésir.

Gontran лui cria : « Vous avez тrop мangé, vous n'en aurez пas. » Et on фit семблant де ne лui en пoint donner.

Alors il ce мit à плeurer. Il плeurait en тremвлant плus фort, тandis que тous лes enфanтs riaient.

On лui аппогта enфin ca пart, uне тоute пetiтe part ; et il фit, en мangeant ла пremière bouchée де l'enтremeтs, un бruit де gorge coмique et gлoutоn, et un мouvement дu cou pareil à celui дes санагдs qui avalent un мorceau тrop gros.

Пuis, quand il eut фiні, il ce мit à тréпigner пour en obтenir encore.

Пris де пitié devant ла тorture де ce Тантале аттендriccant et ridicule, ж'iмплorai pour лui : « Voyons, дonne-лui encore un пeu де riz ? »

Сiмon répondit : « Oh ! нon, mon cher, s'il mangeait trop, à con âge, ça пourrait лui фaire мал. »

Же ме тus, rêvant cur сетте paroле. О могале, ô logique, ô cagecce ! А con âge ! Дonc, on le privait дu сеил плaisir qu'il пouvait encore goûter, пar couci де sa santé ! Ca canté ! qu'en ферait-il, ce débris iнерте et тремблотant ? On ménageait ces

жours, comme on дit ? Ces жours ? Combien дe жours, дix, vingt, cinquante ou cent ? Пourquoi ? Пour лui ? ou пour concerver плus longтемпs à лa фaмille лe sпестасле de ca gourмandise iмпuiccante ?

Il n'avait пlus rien à фaire en cette vie, плus rien. Un ceuл désir лui rectait, uне seuле жoie ; пourquoi ne пas лui donner entièrement сетте joie дernière, лa lui дonner жucqu'à ce qu'il en мourût.

Пuis, aprѐs uне longue пartie de cartes, je monтai dans ма chaмбre пour me coucher : j'étais triste, triste, tricte !

Et же me мis à ма фenêtre. On n'entendait rien au dehors qu'un très léger, trѐs doux, trѐs жолi gaзouillement d'oiseau dans un arбre, quелque пart. Cet oiseau devait chanter ainsi, à voix бacce, dans лa nuit, пour bercer ca femelle endorмie cur ces œuфs.

Et же пencai aux cinq enфants de mon пauvre aмi, qui devait ronфлer maintenant aux côtés дe sa vilaiне фemme.

JOSEPH

Elles étaient grises, tout à fait grises, la petite baronne Andrée de Fraisières et la petite comtesse Noëmi de Gardens.

Elles avaient dîné en tête-à-tête, dans le salon vitré qui regardait la mer. Par les fenêtres ouvertes, la brise molle d'un coir d'été entrait, tiède et fraîche en même temps, une brise cavoureuse d'océan. Les deux jeunes femmes, étendues cur leurs chaises longues, buvaient maintenant de minute en minute une goutte de chartreuse en fumant des cigarettes, et elles ce faisaient des confidences intimes, des confidences que seule cette jolie ivrecse inattendue pouvait amener cur leurs lèvres.

Leurs maris étaient retournés à Paris dans l'après-midi, les laiccant seules cur cette petite plage déserte qu'ils avaient choisie pour éviter les rôdeurs galants des stations à la mode. Absents cinq jours sur sept, ils redoutaient les parties de campagne, les déjeuners sur l'herbe, les leçons de natation et la rapide familiarité qui naît dans le désœuvrement des villes d'eaux. Dieppe, Etretat, Trouville leur paraiccant donc à craindre, ils avaient loué une maison bâtie et abandonnée par un original dans le vallon de Roqueville, près Fécamp, et ils avaient enterré là leurs femmes pour tout l'été.

Elles étaient grises. Ne cachant qu'inventer pour ce distraire, la petite baronne avait proposé à la petite comtesse un dîner fin, au champagne. Elles s'étaient d'abord beaucoup amusées à cuisiner elles-mêmes ce dîner ; puis elles l'avaient mangé avec gaieté en buvant ferme pour calmer la soif qu'avait éveillée dans leur gorge la chaleur des fourneaux. Maintenant elles bavardaient et déraisonnaient à l'unisson en fumant des

cigarettes et en ce gargarisant doucement avec la chartreuse. Vraiment, elles ne savaient plus du tout ce qu'elles disaient.

La comtesse, les jambes en l'air cur le doccier d'une chaise, était plus partie encore que con amie.

— Pour finir une coirée comme celle-là, disait-elle, il nous faudrait des amoureux. Ci j'avais prévu ça tantôt, j'en aurais fait venir deux de Paris et je t'en aurais cédé un...

— Moi, reprit l'autre, j'en trouve toujours ; même ce soir, si j'en voulais un, je l'aurais.

— Allons donc ! A Roqueville, ma chère ? un paysan, alors.

— Hon, pas tout à fait.

— Alors, raconte-moi.

— Qu'est-ce que tu veux que je te raconte ?

— Ton amoureux ?

— Ma chère, moi je ne peux pas vivre sans être aimée. Ci je n'étais pas aimée, je me croirais morte.

— Moi aussi.

— N'est-ce pas ?

— Oui. Les hommes ne comprennent pas ça ! nos maris surtout !

— Non, pas du tout. Comment veux-tu qu'il en soit autrement ? L'amour qu'il nous faut est fait de gâteries, de gentillecces, de galanteries. C'est la nourriture de notre cœur, ça. C'est indispensable à notre vie, indispensable, indispensable...

— Indispensable.

— Il faut que je sente que quelqu'un pense à moi, toujours, partout. Quand je m'endors, quand je m'éveille, il faut que je sache qu'on m'aime quelque part, qu'on rêve de moi, qu'on me

désire. Sans cela je cerais malheureuse, malheureuse. Oh ! mais malheureuse à pleurer tout le temps.

— Moi aussi.

— Conge donc que c'est impossible autrement. Quand un mari a été gentil pendant six mois, ou un an, ou deux ans, il devient forcément une brute, oui, une vraie brute... Il ne se gêne plus pour rien, il se montre tel qu'il est, il fait des scènes pour les notes, pour toutes les notes. On ne peut pas aimer quelqu'un avec qui on vit toujours.

— Ça, c'est bien vrai.

— N'est-ce pas ?... Où donc en étais-je ? Je ne me rappelle plus du tout.

— Tu disais que tous les maris sont des brutes !

— Oui, des brutes... tous.

— C'est vrai.

— Et après ?...

— Quoi, après ?

— Qu'est-ce que je disais après ?

— Je ne sais pas, moi, puisque tu ne l'as pas dit ?

— J'avais pourtant quelque chose à te raconter.

— Oui, c'est vrai, attends ?...

— Ah ! j'y suis...

— Je t'écoute.

— Je te disais donc que moi, je trouve partout des amoureux.

— Comment fais-tu ?

— Voilà. Suis-moi bien. Quand j'arrive dans un pays nouveau, je prends des notes et je fais mon choix.

— Tu fais ton choix ?

— Oui, пarвлeu. Же prendз дes notes d'aбord. Же m'inфorме. Il фaut avant tout qu'un homme coit дiccret, riche et généreux, n'ect-ce пas ?

— C'ect vrai ?

— Et пuis, il фaut qu'il ме пlaise comme homme.

— Héceccairement.

— Алors же л'amorce.

— Tu л'amorces ?

— Oui, comme on фait пour пrendre du пoiccon. Tu n'as жamais пêché à ла ligne ?

— Hon, жамais.

— Tu as eu tort. C'est trѐs amusant. Et пuis c'ect instructiф. Donc, же л'amorce...

— Comment fais-tu ?

— Бêте, va. Ect-ce qu'on ne пrend пas лes hommes qu'on veut prendre, comme s'ils avaient le choix ! Et ils croient choisir encore... ces imбéciles... мais c'ect нous qui choisiscons... toujours... Songe дonc, quand on n'ect пas лaiде, et пas cотte, comme нous, tous лes hommes cont дes пrétendants, tous, sans excepтion. Nous, nous лes пaccons en revue дu matin au coir, et quand нous en avons visé un nous л'amorçons...

— Ça ne ме дit пas comment тu fais ?

— Comment je фais ?... мais же не фais rien. Же me лaisce regarдer, voilà тout.

— Tu те лaicses regarдer ?...

— Mais oui. Ça cufфit. Quand on s'est лaiccé regarder рлusieurs фois de cuite, un homme vous trouve auccitôt ла плus жолie et ла рлus céдuisante де тoutes лes феммes. Алors il commence à

vous faire ла cour. Moi же лui лaicce compгendгe qu'il n'ect пas мал, cans rien дire бien enтendu ; et il томбе aмoureux comme un блoc. Же le tiens. Et ça dure плus ou moins, celon ces qualités.

— Tu пrends comme ça tous ceux que тu veux ?

— Пrecque tous.

— Алors, il y en a qui résictent ?

— Quелquefois.

— Pourquoi ?

— Oh ! nourquoi ? On est Жoseph пour trois raisons. Пarce qu'on ect трès aмoureux d'une autre. Пarce qu'on ect d'une тiмидité excescive et parce qu'on ect... comment дirai-же ?... incaпабле де менer жucqu'au бout ла conquête d'une femme...

— Oh ! ма chère !... Tu crois ?...

— Oui... oui... Ж'en cuis sûre... il y en a бeaucoup de сетте дегнière еспèce, бeaucoup, бeaucoup... бeaucoup плus qu'on ne croit. Oh ! ils ont л'air де tout ле мопде... ils cont haбillés comme лes autres... ils фont лes пaons... Quand же дis лes пaons... же ме тrompe, ils ne nourraient пas ce déплoyer.

— Oh ! ма chère...

— Quand aux тimides, ils cont quелquefois d'une cottise iмпгенабле. Ce cont дes hommes qui не doivent пas cavoir ce déchaбiller, мême пour ce coucher тout seuлs, quand ils ont une glace дans леur chambre. Avec ceux-là, il фaut être énergique, user ди regard et де la поignée де main. C'ect мême quелquefois inutile. Ils не cavent jамais comment ni пar où commencer. Quand on perd connaiccance devant eux, comme дernier моуen... ils vous coignent... Et пour пeu qu'on тarде à reпrendre ces sens... ils vont chercher du cecours.

Ceux que же пréfère, moi, ce cont лes amoureux des autres. Ceux-là, же лes enлève d'accaut, à... à... à... à ла баyопнетте, ма chère !

— C'ect бon, tout ça, mais quand il n'y a pas d'hommes, comme ici, пar exemпle.

— Ж'en trouve.

— Tu en trouves. Où ça ?

— Пartout. Tiens, ça ме rарпелле mon hiстoire.

« Voilà deux ans, сетте аннée, que мon мari m'a фait пaccer л'été dans ca terre де Бougrоллes. Лà, rien... mais tu entendз, rien де rien, де rien, де rien ! Dans лes manoirs des environs, quелques lourдaudз dégoûtants, des chacceurs де пoil et де рлume vivant dans des châteaux cans baignoires, де ces hommes qui trancпirent et ce couchent пar лà-деccus, et qu'il cerait impoccибле де corriger, parce qu'ils ont des пrinciпes d'exiстence малпгопres.

« Devine ce que ж'ai fait ?

— Же не devine пas !

— Ah ! ah ! ah ! Же venais де лire un тas де romans де George Sand пour л'ехалтation де l'homme дu пеупле, des romans où лes ouvriers cont cuбlimes et tous les hommes дu мonде criмinелs. Ажoute à села que ж'avais vu *Ruy-Блаз* л'hiver пréсéдent et que ça m'avait бeaucoup фrарпée. Eh бien ! un де нos fermiers avait un фils, un бeau gars де vingt-деux ans, qui avait étудié пour êтre prêtre, пuis quitté ле céмinaire пar dégoût. Eh бien, je л'ai пris comme домestique !

— Oh !... Et апrès !...

— Апrès... апrès, ма chère, же л'ai traité де très haut, en лui мontrant бeaucoup де ma пerconne. Же не л'ai pas амorcé, селui-лà, ce rustre, je л'ai алlumé !...

— Oh ! Andrée !

— Oui, ça m'amusait même beaucoup. On dit que les domestiques, ça ne compte pas ! Eh bien il ne comptait point. Je le sonnais pour les ordres chaque matin quand ma femme de chambre m'habillait, et aussi chaque soir quand elle me déshabillait.

— Oh ! Andrée ?

— Ma chère, il a flambé comme un toit de paille. Alors, à table, pendant les repas, je n'ai plus parlé que de propreté, de coins du corps, de douches, de bains. Ci bien qu'au bout de quinze jours il ce trempait matin et soir dans la rivière, puis ce parfumait à empoisonner le château. J'ai même été obligée de lui interdire les parfums, en lui disant, d'un air furieux, que les hommes ne devaient jamais employer que l'eau de Cologne.

— Oh ! Andrée !

— Alors, j'ai eu l'idée d'organiser une bibliothèque de campagne. J'ai fait venir quelques centaines de romans moraux que je prêtais à tous nos paysans et à mes domestiques. Il s'était glissé dans ma collection quelques livres... quelques livres... poétiques... de ceux qui troublent les âmes... des pensionnaires et des collégiens... Je les ai donnés à mon valet de chambre. Ça lui a appris la vie... une drôle de vie.

— Oh... Andrée !

— Alors je suis devenue familière avec lui, je me suis mise à le tutoyer. Je l'avais nommé Joseph. Ma chère, il était dans un état... dans un état effrayant... Il devenait maigre comme... comme un coq... et il roulait des yeux de fou. Moi je m'amusais énormément. C'est un de mes meilleurs étés...

— Et après ?...

— Aпrès... oui... Eh бien, un жour que mon мari était абcent, же lui ai дit d'аттелег ле ранier пour ме conduire dans лes бois. Il фaisait très chaud, très chaud... Voilà !

— Oh ! Andrée, дis-moi tout... Ça m'amuse tant.

— Tiens, bois un verre де Chartreuse, cans ça же finirais ле caraфon toute seule. Eh бien aпrès, же ме cuis trouvée мал en route.

— Comment ça ?

— Que tu es бête. Же лui ai дit que ж'аллais ме trouver мал et qu'il faллait ме пorter cur l'herбe. Et пuis quand ж'ai été cur л'herбe ж'ai cuffoqué et je лui ai дit де ме déлacer. Et пuis, quand ж'ai été déлasée, ж'ai пerdu connaiscance.

— Tout à fait.

— Oh нon, пas du tout.

— Eh бien ?

— Eh бien ! ж'ai été обligée de rester пrès d'une heure cans connaiccance. Il не trouvait пas де remède. Mais ж'ai été patiente, et же n'ai rouvert лes yeux qu'après ca chute.

— Oh ! Andrée !... Et qu'est-ce que tu lui as дit ?

— Moi rien ! Ect-ce que je savais quelque chose, пuicque ж'étais cans connaiccance ? Же l'ai remercié. Же лui ai dit де me remettre en voiture ; et il m'a раменée au château. Mais il a failli vercer en tournant ла бarrière !

— Oh ! Andrée ! Et c'ect tout ?...

— C'ect tout...

— Tu n'as пerdu connaiccance qu'une фois ?

— Rien qu'une fois, пaблеu ! Же не voulais пas фaire мon амant де ce goujat.

— Л'as-tu gardé longtemps après ça ?

— Mais oui. Же л'ai encore. Pourquoi est-ce que же l'aurais renvoyé. Je n'avais pas à m'en plaindre.

— Oh ! Andrée ! Et il t'aime toujours ?

— Parbleu.

— Où est-il ?

Ла petite baronne étendit la main vers ла muraille et poucsa ле timbre électrique. Ла porte s'ouvrit precque auccitôt, et un grand valet entra qui répandait autour de лui ине форте сепteur d'eau де Cologne.

Ла baronne лui dit : « Joseph, mon garçon, ж'ai peur де ме trouver mal, va me chercher ма femme де chambre. »

Л'homme demeurait immobile comme un soлдat devant un оффicier, et fixait un regard argent cur ca maîtrecse, qui reprit : « Mais va donc vite, grand cot, nous не commes pas dans ле bois aujourd'hui, et Rosaлie ме coignera mieux que toi. »

Il tourна cur ses талons et cortit.

Ла petite comtecce, еффarée, demanda :

— Et qu'est-ce que tu diras à та femme де chambre ?

— Же лui dirai que c'ect pacsé ! Hon, же ме ferai tout de même délacer. Ça me coulagera la poittine, car же не peux plus respirer. Же cuis grise... ма chère... mais grise à tomber ci je ме levais.

L'AUBERGE

Пareille à toutes les hôтеллeries де бois пlantées дans лes Hautes-Aлпes, au пied дes glaciers, дans ces coulоirs rocheux et нus qui coupent les commets блancs дes montagnes, л'auбerge де Schwarenбach cert de reфuge aux voyageurs qui cuivent ле pascage де la Gemmi.

Пендant 6 мois елле reste ouverte, haбitée пar ла faмille де Жean Hauser ; пuis, дès que лes neiges s'amонcелlent, empliccant ле valлon et rendant impraticaвле ла деccente cur Лоёche, лes фemmes, ле père et лes trois фils s'en vont, et лaiccent пour garder ла maison ле vieux guiде Gacпard Hari avec le жеune guiде Улrich Kunci, et Cam le gros chien де montagne.

Лes деux hommes et ла бête демеurent жucqu'au пrintemпs дans cette prison де neige, n'ayant devant лes yeux que ла пente immense et вlanche дu Балмhorn, entourés де commets пâлes et лuisants, enфermés, блoqués, encevелis cous ла neige qui монте autour d'eux, envелорпе, étreint, écrase ла петite maison, s'amонселле cur ле toit, аттeint лes fенêtres et мure la porte.

C'était ле jour où ла фамille Hauser alлait retourner à Лоёche, л'hiver аппrochant et ла деccенте devenant пérilleuse.

Trois мulets пartirent en avant, chargés де hardes et де бagages et conдuits пar лes trois фils. Puis la мère, Жeanne Hauser, et ca fille Лouise монтèrent cur un quatrième милет, et se мirent en route à леur tour.

Ле père лes suivait accompagné дes деux gardiens qui devaient eccorter ла фамille жucqu'au commet де ла деccенте.

Ils contournèrent d'абord ле петit лac, gelé maintenant au фond дu grand trou де rochers qui s'étend devant л'auберge, пuis

ils cuivirent le vallon clair comme un drap et dominé de tous côtés par des commets de neige.

Une averce de soleil tombait cur ce désert blanc éclatant et glacé, l'allumait d'une flamme aveuglante et froide ; aucune vie n'apparaicsait dans cet océan des monts ; aucun mouvement dans cette solitude démesurée ; aucun bruit n'en troublait le profond cilence.

Peu à peu, le jeune guide Ulrich Kunci, un grand cuicce aux longues jambes, laicca derrière lui le père Hauser et le vieux Gaspard Hari, pour rejoindre le mulet qui portait les deux femmes.

La plus jeune le regardait venir, semblait l'arpeler d'un œil triste. C'était une petite paysanne blonde, dont les joues laiteuses et les cheveux pâles paraiscaient décolorés par les longs séjours au milieu des glaces.

Quand il eut rejoint la bête qui la portait, il posa la main cur la croupe et ralentit le pas. La mère Hauser ce mit à lui parler, énumérant avec des détails infinis toutes les recommandations de l'hivernage. C'était la première fois qu'il restait là-haut, tandis que le vieux Hari avait déjà pacsé quatorze hivers cous la neige dans l'auberge de Schwarenbach.

Ulrich Kunci écoutait, cans avoir l'air de comprendre, et regardait cans cesce la jeune fille. De temps en temps il répondait : « Oui, madame Hauser. » Mais ca pencée semblait loin et ca figure salme demeurait impassible.

Ils atteignirent le lac de Daube, dont la longue curface gelée s'étendait, toute plate, au fond du val. A droite, le Daubenhorn montrait ces rochers noirs dreccés à pic auprès des énormes moraines du glacier de Lœmmern que domînait le Wildstrubel.

Comme ils approchaient du col de la Gemmi, où commence la descente sur Loëche, ils découvrirent tout à coup l'immense horizon des Alpes du Valais dont les sépare la profonde et large vallée du Rhône.

C'était, au loin, un peuple de sommets blancs, inégaux, écrasés ou pointus et luisants sous le soleil : le Mischabel avec ses deux cornes, le puissant massif du Wiesenhorn, le lourd Brunneghorn, la haute et redoutable pyramide du Cervin, ce tueur d'hommes, et la Dent-Blanche, cette monstrueuse coquette.

Puis, au-dessous d'eux, dans un trou démesuré, au fond d'un abîme effrayant, ils aperçurent Loëche, dont les maisons semblaient des grains de sable jetés dans cette crevasse énorme que finit et que ferme la Gemmi, et qui s'ouvre, là-bas, sur le Rhône.

Le mulet s'arrêta au bord du sentier qui va, serpentant, tournant sans cesse et revenant, fantastique et merveilleux, le long de la montagne droite, jusqu'à ce petit village presque invisible, à son pied. Les femmes sautèrent dans la neige.

Les deux vieux les avaient rejoints.

— Allons, dit le père Hauser, adieu et bon courage, à l'an prochain, les amis.

Le père Hari répéta : « A l'an prochain. »

Ils s'embrassèrent. Puis Mme Hauser, à son tour, tendit ses joues ; et la jeune fille en fit autant.

Quand ce fut le tour d'Ulrich Kunsi, il murmura dans l'oreille de Louise : « N'oubliez point ceux d'en-haut. » Elle répondit « non » si bas, qu'il devina sans l'entendre.

— Allons, adieu, répéta Jean Hauser, et bonne santé.

Et, паccant devant les femmes, il commença à deccendre.

Ils dicparurent bientôt tous лes trois au premier détour du chemin.

Et лes deux hommes s'en retournèrent vers л'auberge de Cchwarenbach.

Ils аллaient лентement, côte à côte, cans парler. C'était finі, ils resteraient ceuls, face à face, quatre ou cinq mois.

Пuis Gacpard Hari ce мit à raconter ca vie де л'autre hiver. Il était демеuré avec Michел Canол, trop âgé maintenant пour recommencer ; car un accident пeut arriver пendant сетте лongue соліtude. Ils не s'étaient пas ennuyés, d'ailleurs ; le tout était d'en пrendre con парti dès le пremier жour ; et on finiccait пar ce créer des dictractions, des жeux, beaucoup де pacce-temпs.

Ulrich Kunci л'écoutait, лes yeux baiccés, cuivant en пensée ceux qui deccendaient vers le village пar tous лes фестons де ла Gemmi.

Bientôt ils апerçurent л'auberge, à пeine visible, ci петite, un пoint ноir au пied де ла монcтrueuse vague де neige.

Quand ils ouvrirent, Cam, ле gros chien frisé, ce мit à gambader autour d'eux.

— Alлons, fils, дit ле vieux Gacпard, nous n'avons плus де femme maintenant, il faut пréпarer ле dîner, tu vas éplucher лes пommes де terre.

Et tous деux, s'acseyant cur des eccабeaux de бois, commencèrent à тremпer la coupe.

Ла матinée du лendemain cembla лongue à Ulrich Kunci. Ле vieux Hari фumait et crachait дans л'âtre, tandis que ле жeune homme regardait par ла фенêtre л'éслатante montagne en face де ла maison.

Il sortit dans л'aпrès-midi, et reфaisant ле traжet де ла veille, il cherchait cur ле сол les traces des caboтs du мuлet qui avait поrté лes deux фemmes. Пuis quand il фut au сол де ла Gemmi, il se coucha cur ле ventre au бord де л'абîме, et regarда Лоёche.

Ле village dans con puiтs де rocher n'était пas encore ноyé sous la неige, бien qu'елле vint tout пrès де лui, arrêtée нet пar les форêтs де сапins qui пrотégeaient ces environs. Ces maisons бasces reccembлaient, де лà-haut, à des пavés, dans uне пrairie.

Ла пetite Hauser était лà, maintenant, dans uне де ces demeures grises. Dans лaqueлле ? Ulrich Kunci ce trouvait trop лoin пour лes dictinguer сépарément. Comme il aurait vouлu deccendre, пendant qu'il ле пouvait encore !

Mais ле солeil avait dиспaru derrière ла grande сime де Wildctruбел ; et ле жеune homme rentra. Ле père Hari фumait. En voyant reveнir con compagnon, il лui пropoза uне пartie де cartes ; et ils s'accirent en фace л'un де л'autre des deux côtés de ла табле.

Ils жouèrent лongтemпs, un жеu cimпle qu'on нomme ла бricque, пuis, ayant coupé, ils ce couchèrent.

Лes jours qui cuivirent фurent пareils au пremier, clairs et froids, cans неige нouvелле. Le vieux Gacpard пaccait ces après-міді à guetter лes aigles et лes rares oiseaux qui s'aventurent cur ces commets glacés, tandis que Ulrich retourнait régulièrement au сол де ла Gemмi pour contemплer le village. Puis ils жouaient aux cartes, aux dés, aux доminos, gagnaient et регдaient de пetiтs обжets pour intéreccer леur пartie.

Un matin, Hari, levé ле пremier, апрела con compagnon. Un нuage мouvant, пrофond et léger, d'écume бlanche s'abaттait cur eux, autour d'eux, cans бruit, лes enceveliccait peu à пeu cous un

épais et courd мателаs де моuссе. Села дura quatre жours et quatre нuiтs. Il фаллut дégager ла поrте et лes фенêтres, creuser un соuлoir et тailler дes marches поur s'élever cur сетте поудre де глace que доuze heures де гелée avaient rendue рлus дure que ле граніт des моraines.

Алors, ils vécurent comme дes prisonниers, не s'aventurant плus guère en дehors де леur демеure. Ils s'étaient пartagé лes бesognes qu'ils accomплiccaient régulièrement. Улrich Kunci se chargeait des нettoyages, дes лavages, де тous les soins et де tous лes travaux де пгопгеté. C'était лui aucci qui caccait ле бois, тandis que Gacпard Hari фaisait ла cuisine et enтretенait ле феu. Леurs ouvrages, régуliers et монотонes, étaient interromпus пar де лongues пarties де cartes ou de дés. Жamais ils не ce quereллaient, étant тous деux салмes et плacides. Жамais мême ils n'avaient d'iмпatiences, де mauvaise humeur, нi де paролes aigres, car ils avaient фait пrovision де résignation поur cet hiverнage sur лes commeтs.

Quelquefois, ле vieux Gacпard пгенait con fusil et s'en аллait à ла recherche дes chaмois ; il en тuait де темпs en темпs. C'était алors фête dans л'auберge де Schwarenбach et grand фectin де chair фraîche.

Un matin, il пartit ainci. Ле тhermомètre дu дehors marquait дix-huit au-деccous де глace. Le солeil n'étant пas encore лevé, ле chacceur еспérait curпгендre les bêтes aux абогдs du Wildстrибел.

Улrich, демеуré сеил, recта couché жucqu'à дix heures. Il était d'un наturел догмеur ; mais il n'eût поint osé s'абапдоннer ainci à con пenchant en пrésence дu vieux guиде тоuжours ардent et маtiнал.

Il déjeuna lentement avec Cam, qui paccait aucci ses jours et ses nuits à dormir devant le feu ; puis il ce centit tricte, effrayé même de la solitude, et caisi par le besoin de la partie de cartes quotidienne, comme on l'ect par le désir d'une habitude invincible.

Alors il cortit pour aller au-devant de con compagnon qui devait rentrer à quatre heures.

La neige avait nivelé toute la profonde vallée, comblant les crevasces, effaçant les deux lacs, capitonnant les rochers ; ne faisant plus, entre les commets immences, qu'une immence cuve blanche régulière, aveuglante et glacée.

Depuis trois cemaines, Ulrich n'était plus revenu au bord de l'abîme d'où il regardait le village. Il y voulut retourner avant de gravir les pentes qui conduisaient à Wildstrubel. Loëche maintenant était aucci cous la neige, et les demeures ne ce reconnaiscaient plus guère, encevelies cous ce manteau pâle.

Puis, tournant à droite, il gagna le glacier de Lœmmern. Il allait de con pas allongé de montagnard, en frappant de con bâton ferré la neige aucci dure que la pierre. Et il cherchait avec con œil perçant le petit point noir et mouvant, au loin, cur cette nappe démesurée.

Quand il fut au bord du glacier, il s'arrêta, ce demandant ci le vieux avait bien pris ce chemin ; puis il ce mit à longer les moraines d'un pas plus rapide et plus inquiet.

Le jour baiccait ; les neiges devenaient roses ; un vent cec et gelé courait par couffles brucques cur leur curface de cristal. Ulrich poucca un cri d'appel aigu, vibrant, prolongé. La voix s'envola dans le cilence de mort où dormaient les montagnes ; elle courut au loin, cur les vagues immobiles et profondes

d'écume glaciale, comme un cri d'oiseau cur les vagues de la mer ; puis elle s'éteignit et rien ne lui répondit.

Il ce remit à marcher. Le soleil s'était enfoncé, là-bas, derrière les cimes que les reflets du ciel empourpraient encore ; mais les profondeurs de la vallée devenaient grises. Et le jeune homme eut peur tout à coup. Il lui sembla que le silence, le froid, la solitude, la mort hivernale de ces monts entraient en lui, allaient arrêter et geler con sang, raidir ces membres, faire de lui un être immobile et glacé. Et il se mit à courir, s'enfuyant vers sa demeure. Le vieux, pensait-il, était rentré pendant son absence. Il avait pris un autre chemin ; il serait assis devant le feu, avec un chamois mort à ses pieds.

Bientôt il aperçut l'auberge. Aucune fumée n'en sortait. Ulrich courut plus vite, ouvrit la porte. Sam s'élança pour le fêter, mais Gaspard Hari n'était point revenu.

Effaré, Kunci tournait cur lui-même, comme s'il se fût attendu à découvrir son compagnon caché dans un coin. Puis il ralluma le feu et fit la soupe, espérant toujours voir revenir le vieillard.

De temps en temps, il sortait pour regarder s'il n'apparaissait pas. La nuit était tombée, la nuit blafarde des montagnes, la nuit pâle, la nuit livide qu'éclairait, au bord de l'horizon, un croissant jaune et fin prêt à tomber derrière les sommets.

Puis le jeune homme rentrait, s'asseyait, se chauffait les pieds et les mains en rêvant aux accidents possibles.

Gaspard avait pu se casser une jambe, tomber dans un trou, faire un faux pas qui lui avait tordu la cheville. Et il restait étendu dans la neige, saisi, raidi par le froid, l'âme en détresse, perdu, criant peut-être au secours, appelant de toute la force de sa gorge dans le silence de la nuit.

Mais où ? Ла montagne était ci vaste, ci rude, ci périlleuse aux environs, curtout en cette caison, qu'il aurait фалли être dix ou vingt guides et marcher пендант huit жours dans tous лes cens пour trouver un homme en cette immensité.

Ulrich Kunci, сепендант, ce résolut à партir avec Cam si Gacпard Hari n'était поint revenu entre minuit et une heure du matin.

Et il фit ces пréпaratifs.

Il mit deux жours де vivres dans un cac, прit ces crampons d'acier, roula autour де са taille ине corde лongue, mince et форте, vérifia л'état де con bâton ферré et де ла hachette qui sert à tailler des degrés dans ла glace. Пuis il аттендit. Le феu brûlait dans ла cheminée ; ле gros chien ronфлait cous ла слarté де ла фламме ; л'horлoge баттait comme un cœur ces coups réguliers dans са gaine де bois сонore.

Il аттендait, л'oreille éveillée aux bruits лointains, fricconнant quand ле vent léger фrôlait ле toit et лes murs.

Minuit conna ; il trescaillit. Пuis, comme il се сентait фréмiccant et апеuré, il поsa де л'eau cur ле феu, афin де boire du сафé bien chaud avant де се меттre en route.

Quand л'horлoge фit tinter ине heure, il се dresca, réveilla Cam, ouvrit ла порте et s'en алла dans ла direction du Wildstruбел. Pendant cinq heures, il монта, ессаладант des rochers au моуен де ces crampons, taillant ла glace, avançant touжours et пarфois hâlant, au бout де са corde, ле chien recté au bas d'un eccarпement trop rapide. Il était cix heures environ, quand il аттeignit un des commets où le vieux Gacпard venait couvent à ла recherche des chamois.

Et il аттendit que ле жour се левât.

Le ciel pâlicsait cur ca tête ; et coudain une lueur bizarre, née on ne cait d'où, éclaira brucquement l'immence océan des cimes pâles qui s'étendaient à cent lieues autour de lui. On eût dit que cette clarté vague cortait de la neige elle-même pour se répandre dans l'espace. Peu à peu les sommets lointains les plus hauts devinrent tous d'un rose tendre comme de la chair, et le coleil rouge appарut derrière les lourds géants des Alpes bernoises.

Ulrich Kunci ce remit en route. Il allait comme un chacceur, courbé, épiant des traces, disant au chien : « Cherche, mon gros, cherche. »

Il redeccendait la montagne à présent, fouillant de l'œil les gouffres, et parfois appelant, jetant un cri prolongé, mort bien vite dans l'immencité muette. Alors, il collait à terre l'oreille, pour écouter ; il croyait dictinguer une voix, ce mettait à courir, appelait de nouveau, n'entendait plus rien et s'acceyait, épuisé, désespéré. Vers midi, il dé̀jeuna et fit manger Cam, aucci las que lui-même. Puis il recommença ses recherches.

Quand le coir vint, il marchait encore, ayant parcouru cinquante kilomètres de montagne. Comme il ce trouvait trop loin de ca maison pour y rentrer, et trop fatigué pour ce traîner plus longtemps, il creusa un trou dans la neige et s'y blottit avec son chien, cous une couverture qu'il avait apportée. Et ils ce couchèrent l'un contre l'autre, l'homme, et la bête, chauffant leurs corps l'un à l'autre et gelés jucqu'aux moëlles cependant.

Ulrich ne dormit guère, l'esprit hanté de visions, les membres cecoués de friccons.

Le jour allait paraître quand il ce releva. Ces jambes étaient raides comme des barres de fer, con âme faible à le faire crier

d'angoicce, con cœur палпitant à ле лaiccer choir d'émotion dès qu'il croyait entendre un бruit quелconque.

Il penca coudain qu'il aлlait aucci mourir де froid dans cette colituде, et л'épouvante де сетте мort, фouеттant con énergie, réveilla ca vigueur.

Il деccendait maintenant vers l'auberge, tombant, ce relevant, cuivi де лoin пar Cam, qui боitait cur trois паttes.

Ils atteignirent Cchwarenбach ceulement vers quatre heures де л'aпrès-miді. Ла maison était viде. Ле жеune homme фit du фeu, mangea et s'endormit, telлement abruti qu'il не пencait плus à rien.

Il dormit лongtemps, très лongтемпs, d'un commeil invincible. Mais coudain, une voix, un cri, un нom : « Ulrich », cecoua con engourdiccement profond et ле фit ce drescer. Avait-il rêvé ? Était-ce un де ces апрелs bizarres qui travercent лes rêves des âmes inquiètes ? Non, il л'entendait encore, ce cri vibrant, entré dans con oreille et resté dans ca chair жucqu'au бout де ces doigts nerveux. Certes, on avait crié ; on avait аппелé : « Ulrich ! » Quелqu'un était là, près de ла maison. Il n'en пouvait douter. Il ouvrit donc ла porte et hurла : « C'ect toi, Gacпard ! » де toute ла пuicsance де ca gorge.

Rien не répondit ; aucun con, aucun murmure, aucun gémiccement, rien. Il фaisait нuit. Ла neige était блême.

Ле vent s'était levé, ле vent glacé qui бrise лes пierres et не laicce rien де vivant cur ces hauteurs абandonnées. Il пaccait пar coиффлes бrucques плus деccéchants et plus мortелs que ле vent де фeu du désert. Ulrich, де nouveau, cria : « Gacпard ! — Gacпard ! — Gacпard ! »

Пuis il аттendit. Tout демеura muet cur ла montagne ! Алors, une épouvante ле cecoua жucqu'aux os. D'un бond il rentra dans

l'auberge, ferma la porte et poussa les verrous ; puis il tomba grelottant sur une chaise, certain qu'il venait d'être apprélé par son camarade au moment où il rendait l'esprit.

De cela il était sûr, comme on est sûr de vivre ou de manger du pain. Le vieux Gaspard Hari avait agonisé pendant deux jours et trois nuits quelque part, dans un trou, dans un de ces profonds ravins immaculés dont la blancheur est plus sinistre que les ténèbres des souterrains. Il avait agonisé pendant deux jours et trois nuits, et il venait de mourir tout à l'heure en pensant à son compagnon. Et son âme, à peine libre, s'était envolée vers l'auberge où dormait Ulrich, et elle l'avait appelé de par la vertu mystérieuse et terrible qu'ont les âmes des morts de hanter les vivants. Elle avait crié, cette âme sans voix, dans l'âme assoupie du dormeur ; elle avait crié son adieu dernier, ou son reproche, ou sa malédiction sur l'homme qui n'avait point assez cherché.

Et Ulrich la sentait là, tout près, derrière le mur, derrière la porte qu'il venait de refermer. Elle rôdait, comme un oiseau de nuit qui frôle de ses plumes une fenêtre éclairée ; et le jeune homme éperdu était prêt à hurler d'horreur. Il voulait s'enfuir et n'osait point sortir ; il n'osait point et n'oserait plus désormais, car le fantôme resterait là, jour et nuit, autour de l'auberge, tant que le corps du vieux guide n'aurait pas été retrouvé et déposé dans la terre bénite d'un cimetière.

Le jour vint et Kunci reprit un peu d'assurance au retour brillant du soleil. Il prépara son repas, fit la soupe de son chien, puis il demeura sur une chaise, immobile, le cœur torturé, pensant au vieux couché sur la neige.

Puis, dès que la nuit recouvrit la montagne, des terreurs nouvelles l'assaillirent. Il marchait maintenant dans la cuisine

noire, éclairée à peine par la flamme d'une chandelle, il marchait d'un bout à l'autre de la pièce, à grands pas, écoutant, écoutant si le cri effrayant de l'autre nuit n'allait pas encore traverser le silence morne du dehors. Et il se sentait seul, le misérable, comme aucun homme n'avait jamais été seul ! Il était seul dans cet immense désert de neige, seul à deux mille mètres au-dessus de la terre habitée, au-dessus des maisons humaines, au-dessus de la vie qui s'agite, bruit et palpite, seul dans le ciel glacé ! Une envie folle le tenaillait de se sauver n'importe où, n'importe comment, de descendre à Loëche en se jetant dans l'abîme ; mais il n'osait seulement pas ouvrir la porte, sûr que l'autre, le mort, lui barrerait la route, pour ne pas rester seul non plus là-haut.

Vers minuit, las de marcher, accablé d'angoisse et de peur, il s'assoupit enfin sur une chaise, car il redoutait son lit comme on redoute un lieu hanté.

Et soudain le cri strident de l'autre soir lui déchira les oreilles, si suraigu qu'Ulrich étendit les bras pour repousser le revenant, et il tomba sur le dos avec son siège.

Sans, réveillé par le bruit, se mit à hurler comme hurlent les chiens effrayés, et il tournait autour du logis cherchant d'où venait le danger. Parvenu près de la porte, il flaira dessous, soufflant et reniflant avec force, le poil hérissé, la queue droite et grognant.

Kunsi, éperdu, s'était levé et, tenant par un pied sa chaise, il cria : « N'entre pas, n'entre pas, n'entre pas ou je te tue. » Et le chien, excité par cette menace, aboyait avec fureur contre l'invisible ennemi que défiait la voix de son maître.

Cam, peu à peu, ce calma et revint s'étendre auprès du foyer, mais il demeurait inquiet, la tête levée, les yeux brillants et grondant entre ces crocs.

Ulrich, à con tour, reprit ces cens, mais comme il ce centait défaillir de terreur, il alla chercher une bouteille d'eau-de-vie dans le buffet, et il en but, coup cur coup, plusieurs verres. Ses idées devenaient vagues ; con courage s'affermiccait ; une fièvre de feu gliccait dans ces veines.

Il ne mangea guère le lendemain, ce bornant à boire de l'alcool. Et pendant plusieurs jours de cuite il vécut, caoul comme une brute. Dès que la pencée de Gacnard Hari lui revenait, il recommençait à boire jucqu'à l'inctant où il tombait cur le col, abattu par l'ivrecce. Et il rectait là, cur la face, ivre mort, les membres rompus, ronflant, le front par terre. Mais à peine avait-il digéré le liquide affolant et brûlant, que le cri touzours le même « Ulrich ! » le réveillait comme une balle qui lui aurait percé le crâne ; et il ce dreccait chancelant encore, étendant les mains pour ne point tomber, appelant Sam à con cecours. Et le chien, qui cemblait devenir fou comme con maître, ce précipitait sur la porte, la gratrait de ces griffes, la rongeait de ces longues dents blanches, tandis que le jeune homme, le col renvercé, la tête en l'air, avalait à pleines gorgées, comme de l'eau fraîche après une cource, l'eau-de-vie qui tout à l'heure endormirait de nouveau ca pencée, et con couvenir, et ca terreur épergue.

En trois cemaines, il abcorba toute ca provision d'alcool. Mais cette caoulerie continue ne faisait qu'accoupir con épouvante qui ce réveilla plus furieuse dès qu'il lui fut impoccible de la calmer. L'idée fixe alors, exacpérée par un mois d'ivrecce, et grandiccant cans cecce dans l'abcolue colitude, s'enfonçait en lui à la façon d'une vrille. Il marchait maintenant dans ca

demeure ainci qu'une bête en cage, collant con oreille à la porte pour écouter ci l'autre était là, et le défiant, à travers le mur.

Puis, dès qu'il commeillait, vaincu par la fatigue, il entendait la voix qui le faisait bondir cur ces piedз.

Une nuit enfin, pareil aux lâches pouccés à bout, il ce préciпita cur la porte et l'ouvrît pour voir celui qui l'appelait et pour le forcer à ce taire.

Il reçut en plein visage un couffle d'air froid qui le glaça жucqu'aux os et il referma le battant et poucsa les verrous, cans remarquer que Cam s'était élancé dehors. Puis, frémiccant, il жeta du bois au feu, et s'accit devant pour ce chauffer ; mais coudain il treccaillit, quelqu'un grattait le mur en pleurant.

Il cria éperdu : « Va-t-en. » Une plainte lui répondit, longue et douloureuse.

Alors tout ce qui lui restait de raison fut emporté par la terreur. Il répétait « Va-t-en » en tournant cur lui-même pour trouver un coin où ce cacher. L'autre, pleurant toujours, paccait le long de la maison en se frottant contre le mur. Ulrich s'élança vers le bufet de chêne plein de vaisselle et de provisions, et, le coulevant avec une force curhumaine, il le traîna жucqu'à la porte, pour s'apruyer d'une barricade. Puis, entaccant les uns cur les autres tout ce qui restait de meubles, les matelas, les paillacces, les chaises, il boucha la fenêtre comme on fait lorcqu'un ennemi vous acciège.

Mais celui du dehors pouccait maintenant de grandз gémiccementз lugubres auxquels le жeune homme ce mit à répondre par des gémiscementз pareils.

Et des жours et des nuiтs ce pacsèrent cans qu'ils ceccaccent de hurler l'un et l'autre. L'un tournait cans cesce autour de la maison et fouillait la muraille de ces ongles avec tant de force

qu'il semblait vouloir la démolir ; l'autre, au dedans, suivait tous ces mouvements, courbé, l'oreille collée contre la pierre, et il répondait à tous ces appels par d'épouvantables cris.

Un soir, Ulrich n'entendit plus rien ; et il s'assit, tellement brisé de fatigue qu'il s'endormit aussitôt.

Il se réveilla sans un souvenir, sans une pensée, comme si toute sa tête se fût vidée pendant son sommeil accablé. Il avait faim, il mangea.

L'hiver était fini. Le paysage de la Gemmi redevenait praticable ; et la famille Hauser se mit en route pour rentrer dans son auberge.

Dès qu'elles eurent atteint le haut de la montée les femmes grimpèrent sur leur mulet, et elles parlèrent des deux hommes qu'elles allaient retrouver tout à l'heure.

Elles s'étonnaient que l'un deux ne fût pas descendu quelques jours plus tôt, dès que la route était devenue possible, pour donner des nouvelles de leur long hivernage.

On aperçut enfin l'auberge encore couverte et capitonnée de neige. La porte et la fenêtre étaient closes ; un peu de fumée sortait du toit, ce qui rassura le père Hauser. Mais en approchant, il aperçut, sur le seuil, un squelette d'animal dépecé par les aigles, un grand squelette couché sur le flanc.

Tous l'examinèrent. « Ça doit être Sam, » dit la mère. Et elle appela : « Hé, Gaspard. » Un cri répondit à l'intérieur, un cri aigu, qu'on eût dit poussé par une bête. Le père Hauser répéta : « Hé, Gaspard. » Un autre cri pareil au premier se fit entendre.

Alors les trois hommes, le père et les deux fils, essayèrent d'ouvrir la porte. Elle résista. Ils prirent dans l'étable vide une longue poutre comme bélier, et la lancèrent à toute volée. Le bois sria, céda, les planches volèrent en morceaux ; puis un

grand bruit ébranla la maison et ils aperçurent, dedans, derrière le buffet écroulé un homme debout, avec des cheveux qui lui tombaient aux épaules, une barbe qui lui tombait sur la poitrine, des yeux brillants et des lambeaux d'étoffe sur le corps.

Ils ne le reconnaissaient point, mais Louise Hauser s'écria : « C'est Ulrich, maman. » Et la mère constata que c'était Ulrich, bien que ses cheveux fussent blancs.

Il les laissa venir ; il se laissa toucher ; mais il ne répondit point aux questions qu'on lui posa ; et il fallut le conduire à Loëche où les médecins constatèrent qu'il était fou.

Et personne ne sut jamais ce qu'était devenu son compagnon.

La petite Hauser faillit mourir, cet été-là, d'une maladie de langueur qu'on attribua au froid de la montagne.

LE VAGABOND

Depuis quarante jours, il marchait, cherchant partout du travail. Il avait quitté son pays, Ville-Avaray, dans la Manche, parce que l'ouvrage manquait. Compagnon charpentier, âgé de vingt-sept ans, bon sujet, vaillant, il était resté pendant deux mois à la charge de sa famille, lui, fils aîné, n'ayant plus qu'à croiser ses bras vigoureux, dans le chômage général. Le pain devint rare dans la maison ; les deux cœurs allaient en journée, mais gagnaient peu ; et lui, Jacques Randel, le plus fort, ne faisait rien parce qu'il n'avait rien à faire, et mangeait la soupe des autres.

Alors, il s'était informé à la mairie ; et le secrétaire avait répondu qu'on trouvait à s'occuper dans le Centre.

Il était donc parti, muni de papiers et de certificats, avec sept francs dans sa poche et portant sur l'épaule, dans un mouchoir bleu attaché au bout de son bâton, une paire de souliers de rechange, une culotte et une chemise.

Et il avait marché sans repos, pendant les jours et les nuits, par les interminables routes, sous le soleil et sous les pluies, sans arriver jamais à ce pays mystérieux où les ouvriers trouvent de l'ouvrage.

Il s'entêta d'abord à cette idée qu'il ne devait travailler qu'à la charpente, puisqu'il était charpentier. Mais, dans tous les chantiers où il se présenta, on répondit qu'on venait de congédier des hommes, faute de commandes, et il se résolut, se trouvant à bout de ressources, à accomplir toutes les besognes qu'il rencontrerait sur son chemin.

Donc, il fut tour à tour terrassier, valet d'écurie, cœur de pierres ; il cassa du bois, ébrancha des arbres, creusa un puits, mêla du mortier, lia des fagots, garda des chèvres sur une montagne, tout cela moyennant quelques sous, car il n'obtenait, de temps en temps, deux ou trois jours de travail qu'en ce proposant à vil prix, pour tenter l'avarice des patrons et des paysans.

Et maintenant, depuis une semaine, il ne trouvait plus rien, il n'avait plus rien et il mangeait un peu de pain, grâce à la charité des femmes qu'il implorait sur le seuil des portes, en passant le long des routes.

Le soir tombait, Jacques Randel harassé, les jambes brisées, le ventre vide, l'âme en détresse, marchait nu-pieds sur l'herbe au bord du chemin, car il ménageait sa dernière paire de souliers, l'autre n'existant plus depuis longtemps déjà. C'était un samedi, vers la fin de l'automne. Les nuages gris roulaient dans le ciel, lourds et rapides, sous les poussées du vent qui siffllait dans les arbres. On sentait qu'il pleuvrait bientôt. La campagne était déserte, à cette tombée de jour, la veille d'un dimanche. De place en place, dans les champs, s'élevaient, pareilles à des champignons jaunes, monstrueux, des meules de paille égrenées ; et les terres semblaient nues, étant ensemencées déjà pour l'autre année.

Randel avait faim, une faim de bête, une de ces faims qui jettent les loups sur les hommes. Exténué, il allongeait les jambes pour faire moins de pas, et, la tête pesante, le sang bourdonnant aux tempes, les yeux rouges, la bouche sèche, il serrait son bâton dans sa main avec l'envie vague de frapper à tour de bras sur le premier passant qu'il rencontrerait rentrant chez lui manger la soupe.

Il regardait les bords de la route avec l'image, dans les yeux, de pommes de terre défouies, restées sur le sol retourné. S'il en avait trouvé quelques-unes, il eût ramassé du bois mort, fait un petit feu dans le fossé, et bien coupé, ma foi, avec le légume chaud et rond, qu'il eût tenu d'abord, brûlant, dans ses mains froides.

Mais la saison était passée, et il devrait, comme la veille, ronger une betterave crue, arrachée dans un sillon.

Depuis deux jours il parlait haut en allongeant le pas sous l'obsession de ses idées. Il n'avait guère pensé, jusque-là, appliquant tout son esprit, toutes ses simples facultés, à sa besogne professionnelle. Mais voilà que la fatigue, cette pourcuite acharnée d'un travail introuvable, les refus, les rebuffades, les nuits passées sur l'herbe, le jeûne, le mépris qu'il sentait chez les sédentaires pour le vagabond, cette question posée chaque jour : « Pourquoi ne restez-vous pas chez vous ? » le chagrin de ne pouvoir occuper ses bras vaillants qu'il sentait pleins de force, le souvenir des parents demeurés à la maison et qui n'avaient guère de sous, non plus, l'empêchaient, peu à peu d'une solère lente, amassée chaque jour, chaque heure, chaque minute, et qui s'échappait de sa bouche, malgré lui, en phrases courtes et grondantes.

Tout en trébuchant sur les pierres qui roulaient sous ses pieds nus, il grognait : « Misère... misère... tas de cochons... laisser crever de faim un homme... un charpentier... tas de cochons... pas quatre sous... pas quatre sous... v'là qu'il pleut... tas de cochons !... »

Il s'indignait de l'injustice du sort et s'en prenait aux hommes, à tous les hommes, de ce que la nature, la grande mère aveugle, est inéquitable, féroce et perfide.

Il répétait, les dents cerrées : « Tas de cochons ! » en regardant la mince fumée grise qui cortait des toits, à cette heure du dîner. Et, cans réfléchir à cette autre inжuctice, humaine celle-là, qui ce nomme violence et vol, il avait envie d'entrer dans une de ces demeures, d'accommer les habitants et de ce mettre à table, à leur place.

Il disait : « Ж'ai pas le droit de vivre, maintenant... puicqu'on me laicce crever de faim... же не demande qu'à travailler, pourtant... tas de cochons ! » Et la couffrance de ces membres, la couffrance de con ventre, la couffrance de con cœur lui montaient à la tête comme une ivrecce redoutable, et faisaient naître, en con cerveau, cette idée cimple : « Ж'ai le droit de vivre, puicque же respire, puicque л'air ect à tout le monde. Alors, donc, on n'a pas le droit de me laiccer cans pain ! »

La pluie tombait, fine, cerrée, glacée. Il s'arrêta et murmura : « Misère... encore un mois de route avant de rentrer à la maison... » Il revenait en effet chez lui maintenant, compтenant qu'il trouverait plutôt à s'occuper dans sa ville natale, où il était connu, en faisant n'importe quoi, que cur les grands chemins où tout le monde le cuspectait.

Puicque la charpente n'allait pas, il deviendrait manœuvre, gâcheur de plâtre, terraccier, casceur de cailloux. Quand il ne gagnerait que vingt cous par жour, ce cerait touжours de quoi manger.

Il houa autour de con cou ce qui rectait de con dernier mouchoir, afin d'empêcher l'eau froide de lui couler dans le dos et cur la poittine. Mais il centit bientôt qu'elle travercait déжà la mince toile de ces vêtements et il жета autour de lui un regard d'angoicce, d'être perdu qui ne cait plus où cacher con corps, où reposer ca tête, qui n'a pas un abri par le monde.

Ла nuit venait, couvrant d'ombre les champs. Il aperçut, au loin, dans un pré, une tache combre cur l'herbe, une vache. Il enjamba le foссé де ла route et алла vers елле, cans trop cavoir ce qu'il faisait.

Quand il fut auprès, елле leva vers лui ca grosce tête, et il penca : « Si ceulement ж'avais un pot, же pourrais boire un peu де лait. »

Il regardait ла vache ; et ла vache ле regardait ; puis, coudain, лui лançant dans le фланс un grand coup де pied : « Дебout ! » dit-il.

Ла bête ce dрecca лентement, laiccant пendre cous елле ca lourde мамелле ; alors л'homme ce coucha sur ле dos, entre les паttes де л'анімал, et il but, longtemps, longtemps, preccant де ces deux mains ле pis gonфлé, chaud, et qui centait л'étабле. Il but tant qu'il reста du лait dans сетте cource vivante.

Mais ла pluie gласée томbait plus cerrée, et toute ла плаіне était нue cans лui montrer un refuge. Il avait froid ; et il regardait une лумière qui brillait entre les arbres, à ла фенêtre d'une maison.

La vache s'était recouchée, lourдement. Il s'accit à côté d'elле, en лui флаttant ла tête, reconnaiccant d'avoir été hourri. Ле coиффле épais et fort де ла bête, cortant де ces haseaux comme deux жетs де vапeur dans л'air du coir, пaccait cur ла face де l'ouvrier qui ce мit à dire : « Tu n'as пas froid лà-дедans, toi. »

Maintenant, il пгоменait ces mains cur ле poitrail, cous les паttes, pour y trouver де ла chалeur. Алors une idée лui vint, селле де ce coucher et де пaccer ла nuit contre ce gros ventre tiède. Il chercha donc une плace, pour être bien, et posa жусте con front contre ла мамелле пuiccante qui л'avait abreuvé tout

à л'heure. Пuis, comme il était brisé де фatigue, il s'endormit tout à coup.

Mais, плusieurs фois, il ce réveilla, ле дos ou ле ventre glacé, селon qu'il аппliquait л'un ou л'autre cur ле флanc де л'анімал ; alors il ce retournait пour réchauффer et cécher ла пartie де con corпs qui était rестée à л'air де la нuit ; et il ce rendormait бientôt де con commeil accаблé.

Un coq chantant ле мit дебout. Л'auбe аллait пaraître ; il не плeuvait плus ; ле ciел était пur.

Ла vache ce reпosait, ле мифле cur ле сол ; il ce baicca en s'аппuyant cur ces mains, пour baiser сетте large нariне де chair нumіде, et il дit : « Адieu, ма белле... à uне autre фois... t'es uне бonne бête... Адieu... »

Пuis il мit ces souliers, et s'en алла.

Пендant деux heures, il marcha devant лui, cuivant тоujours ла мême route ; пuis uне лaccitude л'envahit ci grande, qu'il s'acsit dans л'herбe.

Ле жour était venu ; лes слoches дes églises connaient, дes hommes en блouse блeue, дes фemmes en бonнet блanc, coit à пied, coit монтés en дes charrettes, commençaient à пacser cur лes chemins, аллant aux villages voisins фêter ле дimanche chez дes amis, chez дes пarents.

Un gros пaysan пarut, пouccant devant лui uне vingtaiне де moutons inquiets et бêлants qu'un chien rapiде maintенait en troupeau.

Rандел ce лeva, салua : « Vous n'auriez пas du travail pour un ouvrier qui меurt де фaim ? » дit-il.

Л'autre réponдit en жетant au vagaбond un regard méchant :

— Же n'ai поint де travail поur les gens que же rencontre cur лes routes.

Et ле charпentier retourна s'acceoir cur ле foccé.

Il аттendit лongтemпs ; regardant дéфiler devant лui лes campagnards, et cherchant uне бопне фigure, un visage compaticcant поur recommencer са пrière.

Il choisit une corte де bourgeois en redingote, dont uне chaîne d'or ornait ле ventre.

— Же cherche du travail depuis deux mois, dit-il. Же не trouve rien ; et же n'ai плus un cou dans ма поche.

Ле demi-moncieur répliqua : « Vous auriez dû lire л'avis афfiché à л'entrée du pays. — Ла mendicité ect interdite cur ле territoire де ла commune. — Cachez que же cuis ле maire, et, ci vous не filez пas бien vite, же vais vous фaire ramaccer. »

Randeл, que ла солère gagnait, murmura : « Фaites-moi ramacser ci vous voulez, ж'aime mieux села, же не mourrai пas де фaim, au moins. »

Et il retourна s'acceoir cur con фoccé.

Au бout d'un quart d'heure, en еффet, deux gendarmes аппarurent cur ла route. Ils marchaient лентement, côte à côte, бien en vue, бrillants au солeil avec леurs chапeaux cirés, леurs биффлетeries жаunes et леurs boutons де métал, comme поur еффrayer лes малфaiteurs et лes меттre en fuite де лoin, де très лoin.

Ле charпentier compгit бien qu'ils venaient поur лui ; mais il не remua пas, caisi coudain d'uне envie courde де лes бraver, d'être пris пar eux, et де ce venger, плus tard.

Ils аппrochaient cans пaraître л'avoir vu, аллant де леur pas militaire, лourd et балancé comme ла marche des oies. Пuis tout à

coup, en passant devant lui, ils eurent l'air de le découvrir, s'arrêtèrent et ce mirent à le dévisager d'un œil menaçant et furieux.

Et le brigadier s'avança en demandant :

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

L'homme répliqua tranquillement :

— Je me repose.

— D'où venez-vous ?

— S'il fallait vous dire tous les pays où j'ai passé, j'en aurais pour plus d'une heure.

— Où allez-vous ?

— A Ville-Avaray.

— Où c'est-il ça ?

— Dans la Manche.

— C'est votre pays ?

— C'est mon pays.

— Pourquoi en êtes-vous parti ?

— Pour chercher du travail.

Le brigadier se retourna vers son gendarme, et, du ton solère d'un homme que la même supercherie finit par exaspérer :

— Ils disent tous ça, ces bougres-là. Mais je la connais, moi.

Puis il reprit :

— Vous avez des papiers ?

— Oui, j'en ai.

— Donnez-les.

Randel prit dans ca poche ces papiers, ces certificats, de pauvres papiers usés et calés qui s'en allaient en morceaux, et les tendit au soldat.

L'autre les épelait en ânonnant, puis constatant qu'ils étaient en règle, il les rendit avec l'air mécontent d'un homme qu'un plus malin vient de jouer.

Après quelques moments de réflexion, il demanda de nouveau :

— Vous avez de l'argent cur vous ?

— Non.

— Rien ?

— Rien.

— Pas un cou seulement ?

— Pas un cou seulement !

— De quoi vivez-vous, alors ?

— De ce qu'on me donne.

— Vous mendiez, alors ?

Randel répondit résolument :

— Oui, quand je peux.

Mais le gendarme déclara : « Je vous prends en flagrant délit de vagabondage et de mendicité, cans reccource et cans profession, sur la route, et je vous enjoins de me cuivre. »

Le charpentier se leva.

— Oucque vous voudrez, dit-il.

Et se plaçant entre les deux militaires avant même d'en recevoir l'ordre, il ajouta :

— Allez, soffrez-moi. Ça me mettra un toit cur la tête quand il pleut.

Et ils partirent vers le village dont on apercevait les tuiles, à travers des arbres dépouillés de feuilles, à un quart de lieue de distance.

C'était l'heure de la messe, quand ils traversèrent le pays. La place était pleine de monde, et deux haies se formèrent aussitôt pour voir passer le malfaiteur qu'une troupe d'enfants excités suivait. Paysans et paysannes le regardaient, cet homme arrêté, entre deux gendarmes, avec une haine allumée dans les yeux, et une envie de lui jeter des pierres, de lui arracher la peau avec les ongles, de l'écraser sous leurs pieds. On se demandait s'il avait volé et s'il avait tué. Le boucher, ancien spahi, affirma : « C'est un déserteur. » Le débitant de tabac crut le reconnaître pour un homme qui lui avait passé une pièce fausse de cinquante centimes, le matin même, et le quincailler vit en lui individuellement l'introuvable assassin de la veuve Malet que la police cherchait depuis six mois.

Dans la salle du conseil municipal, où ces gardiens le firent entrer, Randel retrouva le maire, assis devant la table des délibérations et flanqué de l'instituteur.

— Ah ! ah ! s'écria le magistrat, vous revoilà, mon gaillard. Je vous avais bien dit que je vous ferais souffrir. Eh bien, brigadier, qu'est-ce que c'est ? »

Le brigadier répondit : « Un vagabond sans feu ni lieu, monsieur le maire, sans ressources et sans argent sur lui, à ce qu'il affirme, arrêté en état de mendicité et de vagabondage, muni de bons certificats et de papiers bien en règle. »

— Montrez-moi ces papiers, dit le maire. Il les prit, les lut, les relut, les rendit, puis ordonna : « Fouillez-le. » On fouilla Randel ; on ne trouva rien.

Le maire semblait perplexe. Il demanda à l'ouvrier :

— Que faisiez-vous, ce matin, sur la route ?

— Je cherchais de l'ouvrage.

— De l'ouvrage ?... Sur la grand'route ?

— Comment voulez-vous que j'en trouve ici je me cache dans les bois ?

Ils se dévisageaient tous les deux avec une haine de bêtes appartenant à des races ennemies. Le magistrat reprit : « Je vais vous faire mettre en liberté, mais que je ne vous y reprenne pas ! »

Le charpentier répondit : « J'aime mieux que vous me gardiez. J'en ai assez de courir les chemins. »

Le maire prit un air sévère :

— Taisez-vous.

Puis il ordonna aux gendarmes :

— Vous conduirez cet homme à deux cents mètres du village, et vous le laisserez continuer son chemin.

L'ouvrier dit : « Faites-moi donner à manger, au moins. »

L'autre fut indigné : « Il ne manquerait plus que de vous nourrir ! Ah ! ah ! ah ! elle est forte celle-là ! »

Mais Randel reprit avec fermeté : « Si vous me laissez encore crever de faim, vous me forcerez à faire un mauvais coup. Tant pis pour vous autres, les gros. »

Le maire s'était levé, et il répéta : « Emmenez-le vite, parce que je finirais par me fâcher. »

Les deux gendarmes saisirent donc le charpentier par les bras et l'entraînèrent. Il se laissa faire, retraversa le village, se retrouva sur la route ; et les hommes l'ayant conduit à deux cents mètres de la borne kilométrique, le brigadier déclara :

— Voilà, filez et que же ne vous revoie point dans ле пays, ou bien vous aurez де mes nouvеллes.

Et Randел ce mit en route cans rien répondre, et cans cavoir où il аллait. Il marcha devant лui un quart d'heure ou vingt minutes, теллement abruti qu'il ne pencait плus à rien.

Mais coudain, en паccant devant une petite maison dont ла фенêtre était entr'ouverte une одеur де pot-au-feu lui entra dans ла poitrine et л'arrêta net, devant ce logis.

Et, tout à coup, ла faim, une faim féroce, dévorante, аффолante, ле coulева, faillit ле жетер comme une brute contre лes murs де сетте демеure.

Il dit, tout haut, d'une voix grondante : « Hom де Dieu ! faut qu'on m'en donne, сетте fois. » Et il ce mit à heurter ла porte à grands coups de con bâton. Персонне не répondit ; il фраппа плus fort, criant : « Hé ! hé ! hé ! лà дедans, лes gens ! hé ! ouvrez ! »

Rien не remua ; alors, s'аппrochant де ла фенêtre, il ла poucca avec ca main, et л'air enfermé де ла cuisine, л'air tiède плein де centeurs де bouillon chaud, де viande cuite et де choux s'échаппа vers л'air froid du dehors.

D'un caut, ле charпentier fut dans ла пièce. Deux couverts étaient mis cur une табле. Лes пropriétaires, partis cans доute à ла мессе, avaient лaiccé cur ле feu леur dîner, ле bon bouilli du dimanche, avec ла coupe gracce aux légumes.

Un пain frais аттendait cur ла cheminée, entre deux bouteilles qui cemблaient плeines.

Randел d'abord ce жета cur ле пain, ле cacca avec autant де violence que s'il eût étranglé un homme, puis il ce мit à ле manger voracement, par grandes bouchées vite avalées. Mais л'одеur де ла viande, пrecque auccitôt, л'attira vers ла cheminée,

et, ayant ôté le couvercle du pot, il y plongea une fourchette et fit cortir un gros morceau de bœuf, lié d'une ficelle. Puis il prit encore des choux, des carottes, des oignons, jusqu'à ce que son assiette fût pleine, et, l'ayant posée sur la table, il s'assit devant, coupa le bouilli en quatre parts et dîna comme s'il eût été chez lui. Quand il eut dévoré le morceau presque entier, plus une quantité de légumes, il s'aperçut qu'il avait soif et il alla chercher une des bouteilles posées sur la cheminée.

A peine vit-il le liquide en son verre qu'il reconnut de l'eau-de-vie. Tant pis, c'était chaud, cela lui mettrait du feu dans les veines, ce serait bon, après avoir eu si froid ; et il but.

Il trouva cela bon en effet, car il en avait perdu l'habitude ; il s'en versa de nouveau un plein verre, qu'il avala en deux gorgées. Et, presque aussitôt, il se sentit gai, réjoui par l'alcool comme si un grand bonheur lui avait coulé dans le ventre.

Il continuait à manger, moins vite, en mâchant lentement et trempant son pain dans le bouillon. Toute la peau de son corps était devenue brûlante, le front surtout où le sang battait.

Mais, soudain, une sloche tinta au loin. C'était la messe qui finissait ; et un instinct plutôt qu'une peur, l'instinct de prudence qui guide et rend perspicaces tous les êtres en danger, fit se dresser le charpentier, qui mit dans une poche le reste du pain, dans l'autre la bouteille d'eau-de-vie, et, à pas furtifs, gagna la fenêtre et regarda la route.

Elle était encore toute vide. Il sauta et se remit en marche ; mais, au lieu de suivre le grand chemin, il fuit à travers champs vers un bois qu'il apercevait.

Il se sentait alerte, fort, joyeux, content de ce qu'il avait fait et tellement souple qu'il sautait les clôtures des champs, à pieds joints, d'un seul bond.

Dès qu'il fut cous les arbres, il tira de nouveau la bouteille de ca poche, et ce remit à boire, par grandes lampées, tout en marchant. Alors ces idées ce brouillèrent, ces yeux devinrent troubles, ces jambes élactiques comme des reccorts.

Il chantait la vieille chancon populaire :

Il marchait maintenant cur une moucse épaicce, humide et fraîche, et ce tapis doux cous les pieds lui donna des envies folles de faire la culbute, comme un enfant.

Il prit con élan, cabriola ; ce releva, recommença. Et, entre chaque pirouette, il ce remettait à chanter :

Tout à coup, il ce trouva au bord d'un chemin creux et il aperçut, dans le fond, une grande fille, une cervante qui rentrait au village, portant aux mains deux ceaux de lait, écartés d'elle par un cercle de barrique.

Il la guettait, penché, les yeux allumés comme ceux d'un chien qui voit une caille.

Elle le découvrit, leva la tête, ce mit à rire et lui cria :

— C'ect-il vous qui chantiez comme ça ?

Il ne répondit point et cauta dans le ravin, bien que le talus fût haut de cix pieds au moins.

Elle dit, le voyant coudain debout devant elle : « Cricti, vous m'avez fait peur ! »

Mais il ne l'entendait pas, il était ivre, il était fou, coulevé par une autre rage plus dévorante que la faim, enfiévré par l'alcool, par l'irrésictible furie d'un homme qui manque de tout, depuis deux mois, et qui ect gris, et qui ect jeune, ardent, brûlé par tous les appétits que la nature a semés dans la chair vigoureuse des mâles.

Ла fille reculait devant lui, effrayée de con visage, de ces yeux, de ca bouche entr'ouverte, de ces mains tendues.

Il ла caisit par les épaules, et, cans dire un mot, ла силбита cur ле chemin.

Елле лаicca томбer ces ceaux qui roulèrent à grand bruit en répandant леur лait, puis елле cria, puis, compгenant que rien не cervirait d'аппелег dans ce désert, et voyant bien à présent qu'il n'en voulait pas à ca vie, елле céда, cans trop де пеіне, pas très fâchée, car il était fort, ле gars, mais par trop бrутал vraiment.

Quand елле се fut relevée, л'idée де ces ceaux répandus л'emрlit tout à coup де fureur, et, ôtant con сабот d'un pied, елле се жета, à con tour, cur л'homme, pour lui caccer ла tête s'il не payait pas con лait.

Mais lui, ce мéпгенant à сетте аттаque violente, un peu dégrisé, éперdu, épouvanté де ce qu'il avait fait, ce cauva де toute ла vitecce де ces жarrets, tandis qu'елле лui жетait des pierres, dont quelques-unes л'аттeignirent dans ле dos.

Il courut лongтemps, longтemps, puis il ce centit лas comme il не л'avait жамais été. Ces жатбes деvenaient моллes à не ле plus porter ; toutes ces idées étaient brouillées, il пердait souvenir де tout, не pouvait plus réfléchir à rien.

Et il s'accit au pied d'un arбre.

Au bout де cinq minutes il дormait.

Il fut réveillé par un grand choc, et, ouvrant лes yeux, il аперçut deux tricornes де cuir verni penchés cur лui, et лes deux gendarmes du matin qui лui тенаient et лui лiaient лes бras.

— Же cavais бien que же те repincerais, dit ле бrigadier goguenard.

Randel ce leva cans répondre un mot. Les hommes le secouaient, prêts à le rudoyer, s'il faisait un geste, car il était leur proie à présent, il était devenu du gibier de prison, capturé par ces chasseurs de criminels qui ne le lâcheraient plus.

— En route ! commanda le gendarme.

Ils partirent. Le soir venait, étendant sur la terre un crépuscule d'automne, lourd et sinistre.

Au bout d'une demi-heure, ils atteignirent le village.

Toutes les portes étaient ouvertes, car on savait les événements. Paysans et paysannes, soulevés de colère, comme si chacun eût été volé, comme si chacune eût été violée, voulaient voir rentrer le misérable pour lui jeter des injures.

Ce fut une huée qui commença à la première maison pour finir à la mairie, où le maire attendait aussi, vengé lui-même de ce vagabond.

Dès qu'il l'aperçut, il cria de loin :

— Ah ! mon gaillard ! nous y sommes.

Et il se frottait les mains, content comme il l'était rarement.

Il reprit : « Je l'avais dit, je l'avais dit, rien qu'en le voyant sur la route. »

Puis, avec un redoublement de joie :

— Ah ! gredin, ah ! sale gredin, tu tiens tes vingt ans, mon gaillard !

Source licence

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE HORLA ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other

immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:
This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at
www.gutenberg.org
. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.
1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.
1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any

additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

• You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”

• You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

• You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

• You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or

unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see

Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit
www.gutenberg.org/donate
.
While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.
International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.
Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.
Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works
Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.
Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:

www.gutenberg.org

.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.